

Hommage à Christiane Guillemet

Jacques André

Quand elle sentait un enfant préoccupé par la mort d'un proche, Christiane lui racontait le cycle du carbone, comme on raconte une histoire. « La mort fait partie de la vie », c'était là un de ses aphorismes tout simples, où en quelques mots elle déplaçait si curieusement les choses.

Christiane était douée de la parole, l'expression semble faite pour elle. Alors que nous étions réunis à quelques-uns autour d'elle, morte et silencieuse, il y avait quelque chose dans la situation qui ne convenait pas. Comme s'il était difficile de penser, que même en cette circonstance, elle ne puisse prononcer le mot qui permet de voir le monde sous un autre angle.

Les mots et le monde, le cosmos comme elle disait, Christiane allait sans cesse d'un pôle à l'autre. Les choses inconnues, les choses inconscientes venaient aussi bien pour elle du dehors que du dedans. Elle avait ce privilège de voir aussi bien avec la lumière qu'avec les yeux. Le seul Freud qui l'ait jamais vraiment intéressée était celui qui avait écrit *L'inquiétante étrangeté*.

Il est sans doute rare de rencontrer chez quelqu'un une synthèse de tels opposés. D'un côté, elle était dotée du plus solide des bons sens, un bon sens terrien, enraciné dans son Sud-Ouest natal. De l'autre, elle disposait d'une présence à l'inconscient et d'une ouverture sur l'imaginaire que beaucoup de ceux qui l'ont côtoyée et ont travaillé avec elle ont pu lui envier. Christiane parlait, elle n'écrivait pas. Je lui avais demandé pourquoi. « Il y a deux raisons, avait-elle répondu : la première, je ne la connais pas, la seconde c'est que lorsque me vient une idée, je suis incapable de retrouver le parcours qui m'y a menée. »

Elle avait la conviction curieuse qu'en elle l'inconscient était « bon ». Elle se montrait volontiers fière d'avoir avec le sien et celui des autres des relations privilégiées. Cela a pu en agacer certains, ils avaient tort tant cette fierté n'était pas vanité. Un tel privilège était certainement inséparable de sa façon d'écouter les enfants. Elle n'aimait pas les enfants d'un amour général, elle aimait l'invention chez les enfants, et elle aimait inventer avec eux. Au petit garçon, au bord des larmes, parce que le requin de l'histoire venait de dévorer le petit poisson, elle disait : « Il faut bien que tout le monde vive. »

Les mots, le monde, quand Christiane faisait un cadeau elle offrait souvent de la poésie. Elle m'avait ainsi donné un recueil de Valéry, plus précisément dans ce recueil, elle m'avait offert un poème, qu'elle aimait tout particulièrement, *Les pas*. Les mots, aujourd'hui en résonnent différemment :

*Tes pas, enfants de mon silence,
Saintement, lentement placés,
Vers le lit de ma vigilance
Procèdent muets et glacés.*

*Personne pure, ombre divine,
Qu'ils sont doux, tes pas retenus !
Dieux!... Tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus !*

*Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
A l'habitant de mes pensées*

*La nourriture d'un baiser,
Ne hâte pas cet acte tendre,*

*Douceur d'être et de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.*

Dé jouer

Jean-Philippe Dubois

Dans l'étrange pratique qui nous réunit et dont nous faisons profession, tout paraît devoir passer et se représenter par un point d'appel, de rencontre et de fixation, que nous avons coutume d'indiquer sous le terme générique de transfert. C'est ce phénomène qui fait de la cure cette expérience de transformation, de traduction ou de trahison dont personne ne sort tout à fait indemne ou innocent.

Mais si tout peut être transfert ou ramené au transfert, sa manifestation se dérobe sans cesse. Qu'il s'agisse d'une adresse, d'une demande, de l'expression d'un souhait ou d'une crainte, l'attribution en reste labile et masquée. On peine à en établir la source ou la cible. Le transfert se signalera alors plutôt par ce qui vient s'interposer entre les protagonistes, comme pour provoquer, mobiliser, paralyser, ou s'opposer à la mise en évidence de ce qui l'a suscité. Transfert et obstacle deviennent alors inséparables. Le transfert suscite la manifestation de l'obstacle, qui lui permet de se révéler et de se développer. Parfois même, le transfert représente l'obstacle même, «en personne» pourrait-on dire.

Mais sans obstacles... Qu'aurions-nous à montrer ou à surmonter ? Que serait une satisfaction qui ne répondrait pas à une insatisfaction ? Que serait un désir ou un progrès sans prise en compte des données venues perturber ou empêcher son émergence, son évolution ou sa réalisation ? La condition du changement ou de l'expansion réside dans ce qui insiste à contrarier. L'amour paraît souvent grandi par ce qui lui fait obstacle ; et dans tous les cas, stase ou normalité ne permettent pas d'apprécier quelque trajet ou tracé que ce soit.

Son propre parcours, Freud l'a présenté comme une série d'obstacles. Une somme de découvertes certes, mais au prix de butées, de conflits et de renoncements qu'il dut affronter et vaincre, au niveau des idées et des personnes. Dans son approche technique de la cure, l'obstacle est également reconnu comme ce qui doit être repéré et parfois désamorcé ou nommé pour être surmonté. Le transfert peut faciliter ce mouvement, et permettre d'incarner l'effet interprétatif qui en ressort.

Nombreux pourtant sont ceux, depuis que la psychanalyse est née, qui ont préféré penser ou donner à entendre qu'ils

pouvaient a priori dépasser ou contourner les obstacles sans avoir à les reconnaître... Que ce soit par le seul effet de la perlaboration, par celui de la prétention à renforcer le moi, par la référence à une symbolique universelle, par la grâce de l'expression des fantasmes, ou par celle des effets de signifiant...

Mais l'impression ou le souhait implicite que la mise en place du cadre puisse suffire au déroulement de tout le processus n'est-elle pas elle-même une insidieuse résistance ? L'évolution de certaines théories et de l'usage qui peut en être fait, donnent ainsi l'impression de banaliser les effets d'obstacle ou de résistance, en les escamotant, en les caricaturant, en les supposant inutiles ou obsolètes. Du même coup, ces mêmes notions peuvent se trouver 0 mises à toutes les sauces) ou servir de simples « fourre-tout » pour ce qu'on aurait du mal à circonscrire.

Partie intégrante de la théorie et de la technique analytique, la prise en compte de l'obstacle nous paraît pourtant encore aujourd'hui pouvoir se concevoir et se décliner selon l'incidence de la résistance, cette sorte d'opposition de soi à soi-même, façon de se dire non, qui ne dirait pas son nom. La résistance reconnaît sa source dans le sujet qui prétend la traquer, elle provient du moi» précise Freud. Elle est l'affaire du moi, et le moi est affaire de résistance. L'un peut se définir ou s'approcher par l'autre. On serait presque tenté de dire : «la résistance, c'est le moi ». Ce qui corrobore la tendance selon laquelle toute psychologie du moi puisse devenir une forme de résistance à la psychanalyse, mais ne justifie pas pour autant que le moi soit un concept résistant.

Le moi dont il est question ici, se conçoit moins comme une entité dont il s'agirait d'évaluer les forces, qu'en tant qu'instance des enjeux contrariés qu'il comprend et qui le constituent. Jamais maître en sa propre maison, et d'autant plus affairé à se donner l'impression de cette maîtrise, il n'est pas une somme de mécanismes de défense, mais le produit de l'influence ou de l'insistance de la résistance qui permet de se le représenter sous une forme un tant soit peu cohérente. Impossible dès lors de prétendre avoir une action sur ce moi en faisant l'économie des résistances. Impossible aussi de prétendre faire usage des résistances sans leur avoir permis de se développer suffisamment au sein du moi, en tant que moi. Se précipiter sur

la résistance, c'est le plus souvent la renforcer. En ce sens, l'analyse des résistances ne peut se trouver ni convoquée prématurément, ni congédiée par principe.

Pourtant, certaines résistances paraissent résister à la possibilité même de toute analyse, devoir rester insurmontables. Freud, dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dresse un inventaire des facteurs et des mécanismes susceptibles de faire radicalement obstacle à l'influence ou à l'efficacité du processus analytique :

- excès de la force pulsionnelle du ça ;
- défaut modifiant le moi « dans le sens d'une dislocation ou d'une restriction » ;
- excès des revendications du surmoi, également restrictif pour le moi ;
- excès de viscosité ou de fluidité de la libido ;
- inertie psychique ;
- roc naturel d'un refus du féminin en chacun ;
- réaction thérapeutique négative.

Freud convoque alors la figure d'une résistance limite, infranchissable. Son pessimisme paraît plus que jamais de rigueur, notamment quant aux pouvoirs de l'analyse, et à la marge dont chacun pourrait disposer pour prétendre élargir un tant soit peu le domaine de la cure. Les limites apparaissent d'autant plus solides que constitutionnelles, inhérentes au ça, en place dès la constitution du premier moi ou dès les dispositions originelles dynamiques de la libido. L'obstacle est alors la résistance même de l'inconscient, il réduit les prérogatives de l'analyse et de l'analyste, invite à rester prudent quant aux indications de cure.

Mais si l'obstacle peut être une résistance analytiquement insurmontable, la résistance peut s'avérer un obstacle analytiquement exploitable, pour peu qu'on ait pu l'appréhender, ou la mettre en évidence, par l'analyse personnelle, l'approche clinique ou théorique. L'usage du mot présente l'avantage de dynamiser les notions d'obstacle, ou de défense, qui ont plutôt quant à elles tendance à se fixer dans la forme qui les représente. Même si elle se définit comme ce qui fait obstacle au processus, la résistance en reste partie prenante, susceptible de révéler à partir d'un même impact, un double effet: frein et levier (quelque chose de presque physique). « Si je résiste », concèdent certaines personnes, « c'est au moins le signe que quelque chose veut bouger ». La résistance peut se mettre au service de la frilosité aussi bien qu'à celui de l'engagement ou de l'abnégation. Elle mène à lutter pour parler ou pour se taire, à s'affirmer ou à se désavouer. Pour s'affirmer, le moi se place

et se déplace en opposition contre lui-même ou contre autrui, en soi et hors de soi. Autrui peut être alors un obstacle, mais il peut aussi devenir un support à la reconnaissance de l'obstacle. Et la résistance peut au même titre participer de la répétition sans fin d'un processus, ou de son évolution vers une fin. La résistance peut ainsi se constituer en concept limite, à double entrée, double face ou double direction, à la fois partie prenante du matériel de la cure, et élément indispensable pour la constitution, la préservation du moi.

Résister peut s'avérer nécessaire pour lutter, tenir, rester en vie. En dernier ressort, celui qui ne résisterait plus, n'aurait qu'à se laisser désinvestir, en tant que sujet et objet, pour glisser vers la mort. Quelques expériences limites, comme le travail avec les enfants autistes, celui d'accompagnement des mourants, ou les témoignages sur l'univers concentrationnaire peuvent permettre de se représenter ou d'imaginer certains processus à l'oeuvre dans des formes ultimes de résistance. Pour reprendre le titre d'un recueil de textes coordonnés par Nathalie Zaltzman autour de ce thème, La résistance de l'humain est alors synonyme de ce qui fait qu'on peut rester un être humain à part entière, appartenant à l'espèce humaine, quand tout s'opposerait à cette reconnaissance.

Selon cette perspective, la résistance de « l'être », du « *first I am* » de Winnicott, nécessaire à la constitution du moi, paraît équivaloir à la possibilité de mettre en place des mécanismes de protection vis-à-vis des attaques ou remises en question de ce qui lui permet de se fonder : la reconnaissance de «son humanité ». Cette reconnaissance, qui peut ressortir d'une différenciation entre environnement humain et non humain, pour reprendre les mots de Searles, permet de s'appuyer sur l'idée de quelque chose de commun entre soi et autrui, pour conduire à l'élaboration d'une identification. L'activation ou le maintien de la protection de base, produit de cette identification à l'espèce, serait la condition de tout développement identitaire ultérieur et le garant de sa possibilité. En situation extrême, c'est elle qui se trouve sollicitée en tant que résistance originelle et ultime, susceptible de donner au sujet sa capacité de lutter contre ce qui tenterait de détruire ou d'annuler toutes ses positions. Les témoignages à propos des engrenages impitoyables de déshumanisation ou de désubjectivation du type de ceux expérimentés au sein des camps de concentration ou d'extermination, nous paraissent rendre compte de certains aspects de cette résistance dernière.

Si c'est un homme pour reprendre l'expression du témoignage de Primo Levi, l'homme a reconnu l'humain en l'homme, pour l'homme et pour lui-même. Il en répond et en devient pour une part responsable. La reconnaissance de l'humain en soi et hors de soi, principe d'une forme d'identification princeps,

résulte d'une logique de l'être. Ce qui doit résister et persister, en dernier ressort, pour ne pas mettre en danger les fondations du moi, c'est une forme de revendication essentielle de son appartenance à l'espèce. Cette reconnaissance est liée à l'idée du meurtre et de la perte, à la représentation de ce qui pourrait provoquer l'annulation de l'autre comme de soi. Première identification et première conception de la perte, peut-être est-ce pour cela que l'humain peut se définir culturellement dès la préhistoire par sa capacité de ritualiser autour de ses morts.

Au sein d'un univers où le meurtre est toléré, couvert ou institutionnalisé, chacun ne peut être que renvoyé à ses capacités de résister. Seul le chef de la meute ou de la horde primitive, ou certains personnages des fictions sadiennes s'auto-arrogent un pouvoir de vie et de mort sur leur entourage, en tant que criminels, pères et maris, infanticides et incestueux. Dans les camps dits de la mort, « cet état de fait » se trouvait implicitement institué, couvert par l'idéologie ambiante. Tout peut être alors permis, perversi, et le meurtre ne peut avoir là le statut inaugural et fondateur de l'interdit qu'il représente, statut fondateur de l'identification à l'espèce humaine.

Avec l'idée de l'identification et de l'appartenance à l'espèce, se profile aussi celle de sa propagation, et donc celle de la sexualité. Cette identification suppose aussi l'intégration et la constitution de l'espèce en tant que communauté susceptible de conférer une identité, et instaure du même coup la capacité à transmettre ou transférer certains traits propres à cette identité. Avec la première identification et la sensation d'appartenance à l'espèce humaine, se gagnent les conditions d'un langage, fut-il corporel ou rituel, et de la mémoire qui s'y trouve déposée. Une fois acquises ces données, le sujet s'y accroche pour s'édifier un moi.

« Le moi », précise Freud dans « Pulsions et destin des pulsions », « est dominé par le souci de la sécurité. Sa mission est la conservation de soi ». Pour assurer la survie physique et psychique du moi dans des situations extrêmes, notamment déshumanisantes, une restriction de ses fonctions, résistance par inhibition, qui concerne en particulier le recours au passé personnel, va répondre à la privation externe dont il peut être l'objet. Le moi peut alors augmenter sa capacité de vigilance, d'attention et de traitement vis-à-vis de la réalité la plus immédiate (fonction du contre-investissement). Pour renforcer ce mouvement, une forme d'efficacité de l'indispensabilité d'autrui, qui peut aider le sujet à penser et à se penser, doit être requise et rester maintenue, au moins à minima. En ce sens, il apparaît que ne pas céder sur l'identification à l'espèce, consiste aussi à maintenir les conditions d'une aide actuelle, minimale mais effective et précieuse. Selon l'expression de Freud,

« l'identification » est l'expression première d'un lien affectif à une autre personne. Les survivants des camps, dans leur témoignage, sont à peu près tous d'accord sur cette impression devenue conviction : sans une aide supplémentaire, ils n'auraient pas survécu. Le maintien de cette possibilité paraît la condition du maintien de l'espoir et d'une croyance nécessaire et suffisante en l'espèce humaine. La résistance du moi à sa déformation, à l'anéantissement de son identification, à la perte de son nom, à l'*Hilflosigkeit* expérimental, là où il n'y a plus de pourquoi, suppose de pouvoir préserver la possibilité de se représenter et d'actualiser ce que ce moi doit à autrui en regard de sa vie ou de sa survie.

En assurant les conditions d'une narcissisation minimale, là où rien ne laisse l'envisager, ne vient l'y engager, le moi fait un pari sur la possibilité de retrouver ses fonctions et de les étendre. Mais résister dans la perspective de pouvoir continuer à parler et à témoigner, participe également d'une tendance à se revendiquer, ne serait-ce que projectivement, dans un avenir pourtant incertain, de son appartenance à l'espèce humaine, au travers des possibilités de transmission dont cette appartenance reste la marque. Les intitulés des témoignages de Primo Levi ou Robert Antelme sont là sans équivoque.

Sans résistance on ne peut pas vivre. Résister c'est exister. On peut penser le nourrisson et le psychotique aux prises avec des impératifs analogues. La psychose est un processus de déshumanisation ou de désubjectivation. Et le bébé doit s'humaniser, même s'il a plus à faire pour cela avec un processus empathique de subjectivation, et si l'identification de l'humain reste alors intriquée pour lui à celle de l'humanité des parents. Au départ, il faut de toute façon pouvoir résister pour survivre, même si ça ne se voit pas. « Nous naissons tous fous », nous dit Beckett, « quelques-uns le demeurent », ils restent fixés aux enjeux princeps. Pour ceux qui ont pu les dépasser, la survie cesse d'être une question immédiate et urgente. On continue à résister, ne serait-ce qu'à l'inertie ou à l'entropie pulsionnelle, mais autrement.

C'est souvent lorsque continuer à résister peut conduire à s'empêcher d'exister que l'analyse peut être utilement sollicitée. Se manifestent dans la cure les aspects secondarisés de la résistance, qui, pour ne pas être très différents sur la forme, ne viennent quand même pas systématiquement bouleverser les fondements du moi ou de la personne humaine. L'analyse et l'analyste n'ont d'ailleurs rien à gagner à s'attaquer aux fondements, à l'ombilic de la résistance. Ils sont aussi là pour les préserver. Si le patient se perd, l'analyste doit pouvoir tenir ou résister pour deux.

Il reste toutefois intéressant de constater que le moi se protège et se construit selon des formes de résistance à

l'envahissement ou la destruction toujours analogues, On peut dire du moi qu'il se fonde, et reste fondé sur un principe de résistance. Ceci justifie certainement que la résistance ne puisse être remise en question que jusqu'à un certain point, afin que sa levée ne soit pas en mesure d'entamer quelque processus de dépréciation, de dépersonnalisation, ou de déshumanisation. Mais ceci justifie surtout que le moi soit par la suite le siège de la résistance : à la fois le lieu de sa production et la victime de ses assauts. On retrouve là certaines des limites évoquées par Freud, mais selon une incidence où c'est la résistance qui est au centre d'une prise en compte des limites de l'analysable.

À propos de la place essentielle de la relation d'aide au sein des données premières de l'identification et de la résistance, on remarquera également que c'est par sollicitation du transfert que la résistance peut être amenée à abattre ses cartes dans la cure. Il n'y a pas de transfert sans confiance minimale, ou sans notion d'aide pouvant ressortir de l'écoute et de la prise en compte de soi par autrui. Pour accepter d'être bousculé, il faut aussi pouvoir se sentir suffisamment en sécurité « sur le fond ».

Le transfert peut être la scène ou l'objet du théâtre des résistances, au-delà des cas évidents de transferts amoureux ou belliqueux. Mais même si la résistance ne paraît pas liée au transfert, on ne peut rien en faire sans l'appui du transfert, condition et moment de sa révélation et de sa levée. La résistance devient ensuite un point de bascule qui confère suffisamment de lisibilité au transfert pour en faire un enjeu d'interprétation.

« Il existe » toutefois, comme le dit Freud, « une véritable résistance contre la mise au jour des résistances », et « les mécanismes de défense opposés aux dangers d'autrefois font retour dans la cure en tant que résistances opposées à la guérison », elle-même traitée comme un nouveau danger. Autrement dit, la résistance a plus d'un tour dans son sac, elle y cache son jeu. On la sait, on la suppose active, sans la percevoir, et en ne pouvant souvent qu'espérer favoriser les conditions de sa révélation. En ce sens c'est un concept unique, qui donne longtemps l'impression de fonctionner sans objet.

La connaissance des formes d'action de la résistance peut dès lors s'avérer utile pour l'identification de ses effets. Freud avance dans cette perspective la notion, aujourd'hui un peu sous-estimée, de contre-investissement : manière de consolider le refoulement à sa mesure, grâce à l'usage de l'énergie qu'il laisse disponible, et par réinvestissement d'un élément du système pc-cs. La résistance pourrait ressortir au contre-investissement en ce qu'elle résulterait de la sollicitation ou de la mobilisation d'une représentation refoulée. Le contre-investissement empêche le surgissement de la représentation qu'il couvre, et la résistance peut être utilisée comme levier pour

lever le refoulement. En portant sur la conception et sur l'usage que le sujet peut être amené à se faire de la réalité et de la raison, le contre-investissement engage dans son combat tout le poids de la conscience, des perceptions, de l'acte ou de la parole, pour faire effet de conviction, et ce, parfois jusqu'au « tout projectif », au-delà de la fausseté du jugement ou de la confusion entre réalité matérielle et réalité psychique. L'opacité du phénomène tient alors à son mimétisme, il épouse les contours de la réalité ou de la raison ou s'en sert pour donner à l'affirmation la forme de l'évidence. « Qui n'a pas raison ? » La résistance peut alors se faire passage à l'acte ou se trouver rattrapée par la parole, sous forme de mots ou de phrases écrans : « Je suis comme je suis », « c'est pas ma faute », « je ne peux pas faire autrement », « ça, c'est tout moi ! », « j'ai mes raisons », « j'ai rien à dire », « ça veut rien dire », « ça ne sert à rien ! », « c'est pas fait pour moi », « c'est vous le spécialiste », « j'ai tout dit », « tout va bien », ou même l'imparable « je le ressens comme ça ! ».

Dans la cure, la conviction aura tôt fait de se réclamer davantage de son ancrage transférentiel que de sa logique intrinsèque. C'est ainsi que le langage et l'engagement qu'il suppose, viennent également animer et confirmer la résistance, le transfert et leur interaction. Là aussi le paradoxe paraît total, car pour se dévoiler, la résistance devra faire usage de ce qui contribue à la constituer. Non plus seulement le transfert, mais aussi le langage, la raison et une certaine forme de reconnaissance de la réalité psychique. Bien ou mal étayée, la conviction à la base de la résistance s'offre à la fois comme obstacle et argument. Mais si l'énonciation de la résistance revient à dénoncer une conviction bien ancrée, sa levée suppose aussi de toucher aux perceptions et aux conceptions que le moi a de lui-même, de son interlocuteur et du monde, le tout sans toucher à ses fondations. Travail de funambule pour lequel le transfert vers celui en qui le moi a déposé sa confiance pour répondre de lui-même et de ses engagements, est là aussi pour aider à sa préservation. L'analyste, garant relatif de la part de résistance à laquelle il ne faudrait pas toucher, est aussi l'agent ou l'objet de celle qu'il convient de bousculer.

La question peut alors se poser de savoir à qui peut bien incomber la responsabilité de ce qui viendrait faire obstacle au déroulement du processus. Pour les analystes d'une certaine époque, la réponse allait de soi : c'était le patient qui résistait. Lacan eut quant à lui, une formule non moins définitive pour exprimer exactement l'inverse. Il n'y avait plus de résistance que du côté de l'analyste. En ce qu'ils sont l'objet d'un contre-investissement dans le cours de l'analyse, on comprend que l'analyste et le transfert puissent être le siège de la résistance. Le patient va jusque là où il peut atteindre ou toucher son analyste, l'inscrire ou le modeler dans la question qu'il pose.

Il profère aussi sa parole en fonction de ce qu'il voudrait donner à voir de lui-même. L'analyste peut être tenté de se défendre ou de se protéger de cette mise en scène. Dès lors, l'interaction des névroses, ou de la reconnaissance pour chacun du mode d'action de la sienne, appelle des réponses plus nuancées qu'une simple attribution de la responsabilité de la résistance. L'analyste répond à la névrose de son patient en engageant la sienne à participer implicitement aux développements de la névrose de transfert (névrose **des** transferts). Pour ce faire, il est autant un analyste supposé névrosé qu'un analyste supposé analysé. Sa névrose doit simplement s'avérer assez mobile ou amovible. Les analystes remplissent volontiers ces conditions. Il faut sans doute s'intéresser ou être suffisamment intéressé à la névrose, à ses « jeux » et à ses enjeux, pour vouloir encore être analyste après sa propre analyse.

Ne mettre l'obstacle que d'un côté en réduit la portée, et entretient l'illusion qu'il pourra être traité par l'autre bord. La névrose et le transfert étant les situations les mieux partagées du monde, la résistance ne peut être une propriété exclusive. Elle incombe tout à la fois à l'analyse, à l'analyste ou au patient. Le phénomène se promène d'un bord à l'autre selon les moments ou les configurations en jeu. Il n'a pas la même forme dans chaque camp : pour l'analyste, la résistance mobilise plutôt le contre-investissement dans les registres de la toute puissance, de la confusion ou de l'inhibition, afin de préserver des effets d'excitation ou de dépersonnalisation induits par les assauts du transfert. Pour le patient, le contre-investissement prend plutôt la forme de la réaction thérapeutique négative ou de l'inflation masochiste, en valorisant défenses ou symptômes pour lutter contre la déstabilisation du moi.

L'efficacité du processus analytique suppose de supporter de s'y laisser prendre. On peut autant se protéger de l'idée de se laisser prendre que de celle de lâcher prise. La résistance demande du temps, elle travaille avant de pouvoir prendre corps, et de s'offrir à une possible manifestation. Mais le processus doit également gagner en mobilité pour que les coordonnées de la résistance puissent se déplacer afin de venir se manifester au sein même de la névrose de transfert.

J'étais plutôt réticent à donner un rendez-vous à cette jeune femme. Elle m'avait précisé, au téléphone, ce qui motivait sa démarche : « Je suis affectée d'un bégaiement particulièrement invalidant. » Ce type de symptôme éveillait toujours ma méfiance. Je savais trop bien les effets qu'il pouvait immanquablement avoir sur moi : déclenchement d'une hilarité hors de proportion avec ce qui l'aurait suscitée... bien au-delà des simples effets comiques liés au soulagement produit par

celui qui débloque sa parole selon des voies toutes personnelles. Un souvenir justifiait à mes yeux le décalage et la disproportion de mes réactions, un précieux moment de complicité partagé avec mon père. Et je ne voyais pas jusqu'alors de raisons suffisantes pour renoncer au plaisir sans conséquences que me procurait là mon symptôme. Intrigué toutefois par la parfaite diction de mon interlocutrice au bout du fil, je me permis de lui faire remarquer que pour l'heure « cela ne s'entendait pas ». « Normal », me fut-il répondu, le symptôme n'opérait que dans certaines circonstances, et « jamais avec les spécialistes consultés ». De plus en plus intrigué, je me résolus quand même à proposer un rendez-vous.

L'engagement d'un travail psychothérapeutique s'ensuivit, centré sur l'événement traumatique que constituaient les atouchements répétés du père durant l'enfance, et sur le caractère non résolutif qu'avait pris, à l'adolescence, la révélation publique de l'affaire... Au bout d'une année environ, les choses semblèrent évoluer, aussi bien dans notre travail, où la confiance s'installait progressivement, que dans la vie de la jeune femme. Un mélange d'apaisement et de possibilités de projets (en particulier de mariage) se firent même jour. Du symptôme, fantôme pour moi, il était encore assez peu question, jusqu'au jour où il en vint à se manifester dans les séances. Discrètement tout d'abord, puis de façon de plus en plus insistante et spectaculaire, provoquant chez moi l'inévitable tentation d'en rire ; et ce jusqu'à me mettre à la torture, et à me faire regretter de ne l'avoir point allongée.

Le caractère hautement interprétable des syllabes sur lesquelles la jeune femme venait buter devant moi n'arrangeait alors rien de ma furieuse tendance, qui, pour ridicule qu'elle m'apparaisse dans ces circonstances, me demandait beaucoup d'efforts pour rester contenue. Les « Pahpah », ou les « Khakha », les « Pihpih » et les « Khikhi », tous plus difficiles à sortir les uns que les autres venaient manifestement nous mettre tous les deux à l'épreuve. Chacun sur son mode. Dans quel trouble de paparôle voulait-elle m'enrôler ? Je ne sais... mais j'étais perturbé et me sentais aussi devoir résister, en même temps qu'au mien, à son symptôme vécu comme sollicitation, tentative pour me faire craquer, d'une façon ou d'une autre. D'y résister pouvait d'ailleurs également me conduire à me mettre moi-même à bredouiller, bafouiller, hésiter ou buter sur les mots.

La séquence traduit assurément quelque chose du déplacement de la résistance lors de l'instauration de la névrose de transfert. Même si la résistance prend là le symptôme comme véhicule. C'est au moment où j'avais pu cesser d'être « un spécialiste » parmi d'autres, que sa sexualité infantile avait pu refaire surface, qu'elle avait pu bégayer son langage sexuel,

pipi-caca, kiki... L'excitation infantile se traduisait chez elle par le bégaiement et chez moi par la tentation du fou rire, comme si la sexualité infantile pouvait alors reprendre quelques droits sur la sexualité des adultes. Le transfert étant plus là transfert de scène que d'objet, la transposition en fut peut-être facilitée. L'événement put devenir psychique, mais le jeu n'en était pas évident pour autant. Car la séquence traduit aussi le moment où le feu se déclare au théâtre, menace les deux scènes, celui où les butées apparaissent au sein même du processus. L'analyste se trouve alors pris avec son patient dans une tempête, avec l'idée que le bateau qui vous contient doit tenir le coup. Dans d'autres cures ce moment prend d'autres formes, mais chacun en vient quand même à questionner les positions de l'autre, pour le mener à se demander dans quoi il s'est laissé embarquer ou comment il en est venu à se laisser ennuyer, importuner, incendier ou arroser. L'angoisse ressort d'une telle configuration, menaçante ou incertaine, de la contestation d'une place, au plus près des enjeux animant la résistance et la névrose des transferts.

Qu'elle apparaisse liée à la perte ou aux retrouvailles, qu'elle soit automatique ou de signal, l'angoisse est dans l'ombre du moi, le suit comme son ombre, et lui emboîte le pas dans les voies de la résistance. La capacité de l'analyste à résister aux effets d'angoisse liés aux conflits, aux répétitions ou aux retours du refoulé est alors sollicitée. Comme si, dans la perspective de révéler ou de lever la résistance, il fallait aussi pouvoir résister. Encore un paradoxe ! L'analyse apparaît alors comme une mise en tension des résistances, au sein des moi et entre les moi, création d'un rapport de forces où les résistances devenues vaines peuvent être invitées à céder le pas à de plus utiles ou mobiles.

Peut-être est-ce dans cette perspective que Georges Favez évoquait « la psychanalyse comme rendez-vous avec l'angoisse ». « L'angoisse je la connais », précisait-il. Pierre Fédida a proposé, quant à lui, de considérer (l'angoisse contre-transférentielle, pas seulement comme une « réponse », mais bien plutôt comme *un moment critique de l'attention* et ainsi comme instant analytique de constitution de l'interprétation)... Ceci ne signifie certainement pas pour autant, comme on peut l'entendre dire, que l'analyste ait à interpréter pour apaiser ou traiter l'angoisse que son patient aura suscitée chez lui, et ce même si son patient est un enfant agité prompt à provoquer ses limites ou son anxiété.

Quoiqu'il en soit, ce n'est vraiment qu'au moment où le transfert se fait névrose de transfert que la résistance devient exploitable, autre chose qu'une défense ou un obstacle. C'est à la névrose de transfert que revient le dernier mot. Il ne s'agit plus alors que de se débarrasser d'une néoformation qu'on a

appelée de tous ses vœux, mais dont on a été saisi au-delà de ses propres espérances, dont on peut être encore le jouet. Mais faire sauter la pression en révélant le caractère factice de l'ensemble, montrer que tout cela n'était qu'un jeu ou un rêve, relève moins d'une intervention que d'une possibilité de percevoir. Au final c'est à la perception du transfert et de ses névroses que les deux parties sont le plus tentées de résister. La levée de la résistance est alors comme celle du refoulement : un transfert de perception, pour lequel on ne peut disposer que de mots, pour ouvrir une perspective, ou apercevoir un enjeu, que ce soit en terme de dépendance, de responsabilité ou de culpabilité, avant même de percevoir ce que la matière particulière du transfert peut vouloir dire par elle-même.

Pris dans cette nécessité de percevoir, nous pouvons être tentés de repérer des indices d'une manifestation ou d'une levée implicite des résistances, quelque chose qui puisse permettre de mieux apprécier ou rendre compte des mouvements souterrains du processus en cours. Nos convictions, nos impulsions et nos compromis les plus irrésistibles, seront d'autant plus faciles à remettre en question qu'ils seront eux-mêmes « à bout » de résister : quand leur dysfonctionnement prendra l'apparence de l'évidence.

Au début de l'*Andromaque* de Racine, Oreste débarque sur les côtes de l'Épire... Il est décidé... Il veut Hermione, et dit à son ami :

« Puisque après tant d'effort ma résistance est vaine
Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne. »

Racine, en spécialiste des passions et des obstacles qui enflamment ses personnages et les livrent à leurs impasses, écrit d'abord « transport », pour finir par lui substituer « destin » : « Puisque après tant d'effort ma résistance est vaine / Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne. »

Ce n'est pas la même chose ! Ce qui apparaît gagné en fidélité à l'état d'esprit des Grecs, semble alors perdu en suggestion psychologique. La force de la première version tient au mot « transport » auquel l'analyste peut être tenté de substituer transfert.

La formule donne à percevoir quelque chose du mouvement de la levée de la résistance. La vanité, la vacuité, l'inutilité même de l'obstacle doit être ressentie ou perçue pour que puisse apparaître l'usage qui en était fait, et ce que sa perte peut ouvrir. La perception de la répétition met en évidence ce qui reste vain, coupé de ce qui l'a suscité, et qui devient susceptible d'être surmonté.

Par ailleurs c'est à l'aveugle qu'une partie du chemin doit être parcourue. Peut-être est-ce là ce qu'Œdipe avait compris, lui qui s'est puni par là où il avait péché : son aveuglement.

L'analyste et son patient partent de la prise en compte de l'aveuglement, considéré non plus comme fatalité ou comme expression d'un destin, mais en tant que mécanisme psychique, nécessaire, mais aussi parfois inadapté : le refoulement. Ils acceptent de s'engager à l'aveugle dans l'aventure que représente la cure. Chaque avancée, chaque levée d'obstacle, renouvelle l'aveuglement, partie intégrante du jeu, de son intérêt et de sa visée. Pour lancer le jeu, l'analyste joue le premier coup. Il fait comme s'il savait à quoi il joue. Le jeu commence par un pari, et ne révèle ses véritables règles et visées qu'une fois la partie engagée et les premiers obstacles franchis. En cela, il ressemble à celui de l'existence, quand, personne ne sachant a priori où il va, chacun se choisit ou se reconnaît implicitement, voire secrètement un ou plusieurs modèles ou compagnons, pour se garder en vie et avancer. Le moi peut ainsi se regarder avancer, en se donnant même l'illusion d'oublier ce qui lui sert, ou lui a servi d'appui.

Au total, il reste quand même difficile de prétendre exercer une action spécifique sur la résistance. Cela arrive parfois, selon les modalités classiques. Mais rien n'est garanti. Le parcours de la résistance, cette expérience négative de la cure, pour reprendre l'expression d'Anna Freud, se présente sous différents visages, avec différents masques : résistance du refoulé, résistance de l'humain, résistance du moi, des identifications... chaque forme ne pouvant s'aborder qu'en fonction de sa mobilité propre.

Pour faire un pas de plus, on peut alors vouloir identifier, non plus des mécanismes ou des formes de résistance, mais des représentations qui seraient à sa source. Freud lui-même, de temps à autre, en recensait certaines :

- Dans une lettre à Jung du 20 janvier 1909, il dit, à partir de l'histoire du petit Hans, mettre «de grands espoirs en un complexe nucléaire de la névrose, duquel procéderaient les deux plus grandes résistances : la peur du père et l'incrédulité envers les adultes, toutes deux pleinement transférables sur le médecin ».
- Dans « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », le plan sexuel de la résistance est traité et rapporté « pour l'homme comme pour la femme, dans le refus de la féminité ».
- Dans ce même texte est également envisagée une forme de résistance qui tendrait à se fonder sur l'opposition entre une certaine tendance à la répétition et les effets anxiogènes d'une approche du changement, de l'imprévu ou de l'inconnu. Trop de nouveauté ou d'étrangeté peut conduire à réagir sur le mode du retour à ce qui est familier, à ce qui ne bouge pas, à l'étalement, à l'éthale. À l'inverse, pour sortir de la compulsion de répétition, il

faut bien ne pas avoir trop peur de ce qu'on pourrait trouver.

Je n'insisterai maintenant que sur ce dernier point qui va nous permettre de reprendre la question des résistances selon une autre incidence. La répétition, précise Freud, émane d'abord du refoulé, quand le changement redouté ou attendu pourrait venir concerner et affecter le moi. Le moi résistant tire alors la compulsion de son côté, se l'approprie en tant que résistance, la met au service du principe de plaisir. Le moi fait comme il connaît, et s'y reconnaît. Un véritable désir de ne pas changer peut alors se faire jour et renforcer la peur de perdre, de se perdre, celle de devenir un autre.

Pour pouvoir changer, il faut d'abord être animé d'une véritable disposition à la remise en question et à l'adaptation que cela suppose, pouvoir continuer à se reconnaître ! La fiche de l'analyse consiste souvent à mener le patient au bord de cette éventualité, de ce choix, de lui laisser la liberté de se l'approprier ou pas. Avant cela tout changement ou nouveauté auront eu le temps de se constituer à la mesure de la compulsion de répétition, comme point d'appui pour la résistance. Ceci d'autant plus que, dans la reprise, la répétition peut toujours se donner l'illusion de la nouveauté, l'impression de la compréhension. Résister c'est souvent répéter sans le voir ni le savoir, éviter l'inédit et la découverte. C'est à partir de là que la question du jeu peut nous venir en aide.

Freud introduit la question de la répétition par la description détaillée de l'observation d'un jeu d'enfant. L'enfant s'y répète moins par imitation que par compulsion, la compulsion de répétition pouvant être considérée comme une source de l'imitation. Jeu et répétition, alors reliés, à la source de leurs formulations analytiques, peuvent également s'éclairer mutuellement par la suite. Certains jeux sont reconnus comme tels quand les conditions de leur répétition deviennent perceptibles. Inversement, une répétition peut s'appréhender comme telle lorsqu'elle peut se concevoir en forme de jeu, reproductible ou reconductible par ses règles ou du fait même de sa dynamique interne.

La cure dans sa globalité peut se présenter elle-même comme une figure de la répétition ou du jeu. C'est lorsque ce jeu et cette répétition apparaissent pour ce qu'ils sont, qu'ils cessent d'agir pour une résistance qui s'ignore, que les contours et visées de cette résistance sont mis en évidence et que la part du refoulé et celle d'un possible changement peuvent se dessiner. Mais jeu et répétition tendent à se manifester à partir des illusions qu'ils créent et ne laissent que rarement place à l'observation de leurs ébats. De plus, chacun peut être repris à tout moment par les effets de sa répétition, à commencer par les analystes eux-mêmes, de moins en moins pionniers ou créateurs, de plus en

plus sollicités comme fonctionnaires, enseignants ou répétiteurs. Le jeu peut aussi se mettre au service de la répétition qui le constitue au point de s'oublier en tant que jeu : c'est ainsi que des joueurs en viennent à se battre, que le jeu devient passion, excitation ou rituel. Dans l'analyse, c'est quand il est cantonné au strict exercice de la libre association ou à celui d'un usage stéréotypé du mot d'esprit, que le jeu tend à se mettre au service de la résistance.

Le Jeu dont il est question ici n'est pas une simple métaphore, c'est un jeu qui engage le sujet en son entier, proche en cela de celui évoqué par Sartre lorsqu'il parle du « garçon de café », mais dans une visée plus analytique qu'existentielle. Un jeu qui vise autant à isoler ou faire ressortir les données de la répétition, de l'engagement, de l'imaginaire, que celles de l'identification et de l'incarnation, via la question des rôles tenus, entretenus ou empruntés par le moi. Il s'agit de se représenter les rôles dans lesquels on s'est laissé embarquer jusqu'à croire en l'image de soi qu'ils pouvaient renvoyer.

On peut alors se demander si les capacités ludiques sollicitées par le processus analytique ne peuvent être précieuses pour mobiliser la résistance, pour l'assouplir, l'activer ou pour la déplacer. Dans le fragment clinique déjà évoqué, c'est la capacité à jouer qui introduit la possibilité de déplacer une séduction traumatique, celle du père, vers une qui le serait moins, développée au sein du travail thérapeutique, avec suffisamment de jeu pour médiatiser la relation. Si la névrose sans cesse se joue de nous et nous rejoue le même scénario sous couvert de nouveauté, c'est en tant qu'expression d'une forme d'incapacité à jouer, même pour celui qui ferait semblant. Le moi névrotique ignore son jeu, c'est une des conditions, un des conditionnements de son existence, qui lui permet de se revendiquer du principe de réalité et d'aspirer au sérieux de ses intentions. A partir de là, mettre des mots sur le jeu de la névrose peut mener à la faire jouer autrement. Mais pour déjouer le refoulement, ne faut-il pas pouvoir se montrer aussi mobile que lui ? La capacité à jouer, pourvu qu'elle ne devienne pas elle-même symptôme ou résistance, peut être une source de mobilité, mais aussi de plasticité identificatoire, une référence aux plaisirs infantiles, l'expression d'un « savoir perdre », dont il paraît toujours possible de faire quelque chose, analytiquement parlant. Il faut pouvoir jouer pour déjouer, dissocier les liens résistants de la répétition et du moi, et rendre la répétition accessible à l'interprétation de son jeu.

Par sa capacité à faire usage de la fiction, le jeu invite à un recours au banal ou à l'anecdote, il « fait jouer » les représentations pour instiller suffisamment de mobilité et de gratuité au sein de la gravité. Une fois la cure engagée, l'analyste accepte d'incarner un personnage de fiction, fantôme

ou fantoche, mais dans une intrigue dont le patient possède, sans les connaître, les coordonnées. « A quoi joue-t-il ? » se demande alors à sa façon chaque protagoniste (sous-entendu avec moi comme complice ou adversaire), tentant d'isoler ainsi la répétition et l'intention qu'elle recèle. L'analyste continue à faire comme s'il savait le rôle qu'il est censé occuper, pour ne pas dire qu'il interprète, dans la représentation qu'il donne. Des fois, il finit même par y croire. Présenté sous cet angle, son jeu apparaît comme un jeu de dupe, une invitation au malentendu, dont il serait attendu qu'il puisse servir à dénouer la trame. Malentendu nécessaire, et d'autant plus prononcé que le patient est tenté de faire sortir l'analyste de la catégorie de la fiction, tenté de lui conférer une réalité. Mais si l'un joue, c'est pour donner sens au jeu de l'autre, lui restituer en même temps une capacité à jouer et l'intention de son jeu. Celui qui ne joue pas, ou même déjoue, au sens de ne pas jouer ou de n'être pas à son jeu, met quant à lui dans la balance l'absence de « drôlerie » et la gravité de sa réalité. C'est ainsi que la névrose de transfert résulte de la conjonction d'un jeu et d'une réalité. La fiction insufflée permet de se délivrer du rôle qui colle à la peau, de déjouer certaines ruses de la résistance, non plus au sens de ne pas jouer, mais à celui de la faire échouer ou de la rendre vaine. L'analyste, quant à lui, peut se donner ainsi à vivre une expérience humaine unique en son genre, en endossant et en incarnant lui-même des rôles à l'épreuve de leurs implications réelles.

Mais en laissant croire qu'il sait ce qu'il fait, en laissant son patient rejouer les impasses dans lesquelles il s'est enfermé, en laissant la névrose des transferts infuser, l'analyste se livre quand même à une sorte de double ou de triple jeu. Ce n'est qu'après avoir été saisi par la confrontation avec l'inconnu, l'inconscient et l'angoisse, qu'il peut aspirer au « déjouement », au dénouement. Dans le temps d'incertitude qu'il faut au processus pour opérer, on peut se demander jusqu'où le transfert peut jouer avec l'amour ou la haine, l'excitation ou la dépression. Le jeu pose implicitement la question de la « drôlerie », du cynisme et de la duplicité impliqués par ce type d'engagement. C'est celle désespérée que le Ferenczi du Journal clinique ne savait plus comment poser à Freud. La perspective d'un dénouement au processus semble souvent seule en mesure de justifier son déroulement. Ce qui rend le pari de l'engagement risqué, et renforce le malaise laissé par les analyses prématurément interrompues.

Pour garder du mouvement au processus, pour offrir une scène à la névrose de transfert, pour la pousser à révéler ce qui anime sa parole, l'analyste doit malgré tout introduire et maintenir dans la cure cette part de jeu, au sens où un rouage peut avoir du jeu. Il sait qu'il ne dispose là que d'une marge très étroite, qu'il doit

aussi rester suffisamment résistant pour que se déjouent certaines résistances avec les positions qu'elles impliquent, et dans lesquelles chacun peut s'être laissé répéter, perdre ou assigner.

Eléments pour la discussion :

« Toute résistance a son prix que la conscience fixe. » (Jean-Paul Ricard.)

La pulsion du moi est autant liée à la conservation de l'espèce qu'à celle de l'individu (cf. citation de *Pour introduire*, à propos de la « breloque de l'espèce »).

Toute confusion entre conservation de l'espèce et conservation d'une de ses parties (Patrie, race ou clivage idéologique) est une forme d'autorisation au meurtre. C'est ainsi que la résistance résiste toujours, au moins collectivement, à une représentation du mal plus ou moins justifiée (meurtre, race, barbarie ou tyrannie).

Mais pour évoquer tout cela, un détour est toujours nécessaire (par l'anthropologie, comme par le témoignage des expériences limites).

Selon P. Levi, repris par G. Agamben, c'est du processus de désubjectivation qu'il est impossible de véritablement témoigner. Mais c'est plutôt aux manières de résister que je me suis attaché ici.

La cure : un jeu avec ses règles, *a game*, dont les effets de contrainte visent à susciter un autre jeu, plus volontiers *playing*. Mais aussi un jeu avec la temporalité (vieillir avec, vivre avec...).

Déjouer, c'est un fait de perception : un peu comme s'apercevoir qu'on jouait à colin-maillard, et qu'il pouvait suffire de retirer le bandeau pour se rendre compte qu'on n'était pas si aveugle que ça...

Plaisir d'analyser :

- Pour jouir, se réjouir, s'enjouer sans jouer du transfert.
- Pour se donner l'impression d'en finir avec le transfert de ses patients, faute de pouvoir en finir avec le sien.
- Pour pouvoir jouer avec ce qui ne s'y prête aucunement a priori : répétitions, transferts, résistances et identifications.
- Pour pouvoir exercer une certaine forme de curiosité.
- Pour mieux supporter son propre aveuglement en regard du témoignage de celui d'autrui.

Deux ou trois modes de résistance (la résistance protéiforme)

:

- 1) Celle du refoulé : résistance de l'inconscient, appel au contre-investissement, au refoulement originaire (?)
- 2) Celle du moi, plus liée aux identifications. Moins immédiate. Pas forcément moins résistante.
- 3) Celle de la constitution du moi, reprise parfois à son compte par l'analyste ou l'analyse. Il faut aussi pouvoir survivre à l'analyse !

Elle bégaie toujours un peu, mais ça ne me fait plus rire du tout. Peut-être faut-il voir là l'effet du choix d'en parler aujourd'hui, en public. Elle veut inviter son père à son mariage, et craint cependant une version personnalisée de *Festen*.

Trois obstacles à la psychanalyse

Jean Losserand

Les notes de bas de page ayant été omises lors de la précédente publication de *Documents & Débats*
le texte est ici réédité dans son intégralité

S'il s'agit d'évoquer les obstacles à la psychanalyse, on ne saurait, me semble-t-il, se trouver n'importe quel porte-parole. Pour ma part, je suis souvent l'objet d'une sorte de malentendu préliminaire : « Jean Lefranc ? » interroge mon correspondant téléphonique. À quoi je réponds systématiquement : « Non, Losserand, comme la rue. » Ainsi l'ombre de Raymond Losserand, ce grand résistant de la première heure, qui fut pour cette raison même fusillé dès les premières heures, vient-elle mettre un peu d'ordre dans la cacophonie des signifiants. Cette malencontreuse confusion me rappelle régulièrement *l'Adolescent* de Dostdievski, celui qui s'appelait Dolgorouki. « Prince Dolgorouki ? » s'inquiétait obséquieusement l'interlocuteur. À quoi l'autre répliquait rageusement : « Non, Dolgorouki tout court. »

Entre ces deux anecdotes se perçoit, me semble-t-il, la différence entre l'obstacle et la résistance. Mais la résistance est-elle bien du côté de la rue et l'obstacle du côté du russe ? À moins que ce ne soit l'inverse, car notre métier nous apprend chaque jour à considérer les choses non en elles-mêmes mais en leur déplacement. Et si le déplacement est au cœur du transfert, le transfert lui-même est d'abord perçu comme un obstacle. En ce sens on peut dire que la psychanalyse ne connaît pas d'obstacle, ou du moins qu'elle ne le reconnaît que pour en faire la substance même de sa pratique. D'où se déduisent deux façons de considérer la psychanalyse : la modalité mégalomane qui prétend assimiler toute chose, fut-elle en apparence étrangère à la pratique de la cure ; ou la modalité laborieuse qui insiste sur la difficulté de l'affaire et les restrictions auxquelles il faut soumettre le champ de la pratique.

Dans tout ceci, le transfert dit négatif est paradoxalement le terme le mieux approprié pour mettre en exergue la grandeur de notre profession. Il est le meilleur instrument de propagande, celui qui démontre à la fois l'ampleur de la triche autant que ses limites extrêmes. Rien ne rebute le psychanalyste, aucun désagrément ne peut arrêter la noblesse de son entreprise. Le transfert négatif, c'est tout à la fois la croix et la bannière du psychanalyste.

On a pu, il est vrai, émettre certains doutes sur un tel calvaire, et Pontalis a justement observé qu'une telle conception du transfert

relevait d'une psychologie du manifeste bien plus que d'une compréhension psychanalytique. La haine manifestée par tel patient, pour être désagréable à entendre, est-elle bien l'expression d'une négativité ? Toute passion n'a-t-elle pas par définition des élans négatifs autant que positifs ? Le problème serait alors celui d'un amour de transfert qui dans son caractère éclatant cloue pour ainsi dire le psychanalyste dans son fauteuil. Comment envisager alors un déplacement transférentiel sinon dans la réponse implicite à toute interprétation de ce phénomène : « Allez donc voir ailleurs si j'y suis. »

Le problème se complique encore par le fait que le négatif s'exprime volontiers sur le mode souterrain d'un ennui distillé, de cette opposition sourde qui engendre chez l'analyste une hargne recuite, un remugle de vilains sentiments. Combien la grandeur de notre vocation paraîtra mieux à l'évocation de ces cas sinistrement monotones. Comme il est bon parfois de souligner l'ampleur de ce qu'on appelle le travail analytique en montrant l'importance des forces qui appellent au sentiment de son inanité. On songe ici à la façon dont Barthes épinglait les signes du labeur transpirant sur le front des romains du *Jules César* de Mankievitckz. « Ici, écrivait-il, tous les visages suent sans discontinuer : hommes du peuple, soldats, conspirateurs, tous baignent leurs traits austères et crispés dans un suintement abondant (de vaseline)... Comme la frange romaine ou la natte nocturne, la sueur est, elle aussi, un signe. De quoi ? De la moralité ? Tout le monde sue parce que tout le monde débat quelque chose en lui-même; nous sommes censés être ici dans le lieu d'une vertu qui se travaille horriblement, c'est-à-dire dans le lieu même de la tragédie, et c'est la sueur qui a la charge d'en rendre compte... Le peuple sue combinant économiquement dans ce seul signe, l'intensité de son émotion et le caractère fruste de sa condition. Et les hommes vertueux... ne cessent aussi de transpirer, témoignant par là de l'énorme travail physiologique qu'opère en eux la vertu qui va accoucher d'un crime. Suer c'est penser (ce qui repose évidemment sur le postulat, bien propre à un peuple d'hommes d'affaires, que penser est une opération violente, cataclysmique, dont la sueur est le moindre signe). Dans tout le film un seul homme ne sue pas : César. Évidemment, César, objet du crime, reste sec,

car lui, ne le sait pas, il doit garder le grain net, solitaire et poli, d'une pièce à conviction »(1).

Ainsi le douloureux travail du négatif, la détestable obstination du transfert négatif, consacrent-ils la vertueuse assumption de la psychanalyse.

Délaissant pour le moment la question du transfert négatif, nous envisagerons un autre obstacle à l'entreprise analytique : le bénéfice de la maladie en tant qu'il est la source d'une résistance dont J.-P. Dubois nous a d'ailleurs parlé.

Le bénéfice de la maladie est par lui-même un paradoxe dans toute considération pathologique : comment comprendre que cette maladie dont on se plaint puisse devenir le support d'une satisfaction ? Ce point n'a pas manqué d'intriguer les cliniciens de la médecine, Lassègue en particulier observant une anorexie hystérique capable de résister à toute objurgation en dépit du spectacle catastrophique présenté à l'entourage aussi bien qu'au médecin. « Ce qui domine dans l'état mental hystérique, écrit-il en 1884, c'est avant tout une quiétude, je dirais presque un contentement vraiment pathologique. Non seulement (la malade) ne soupire pas après la guérison, mais elle se complait dans sa condition malgré toutes les contrariétés qu'elle lui suscite. En comparant cette assurance satisfaite à l'obstination de l'aliéné, je ne crois pas excéder en mesure » (2). Cette attitude par quoi l'anorexie hystérique s'oppose à celle d'un cancéreux ou d'un dyspeptique, toujours désireux de vaincre leur dégoût, est devenue, précise-t-il, « un symptôme, presque un signe, et toute la maladie se résume dans cette perversion intellectuelle » (3). Cette considération ne se limite d'ailleurs pas à l'anorexie. « Dans les autres localisations hystériques on retrouve tout au moins une égale indifférence, si incommodes ou si pénibles que soient en apparence les accidents » (4).

S'interrogeant sur la nature d'une telle complaisance, Lassègue en vient alors à considérer l'entourage et « contrairement à nos habitudes, écrit-il (à) mettre toujours en parallèle l'état morbide de l'hystérique et les préoccupations de l'entourage. L'affliction vraie, sincère (des familiers) a succédé aux remontrances... La jeune fille commence à s'inquiéter de l'appareil attristé qui l'entoure et pour la première fois son indifférence satisfaite se déconcerte... elle accède à une demi docilité avec l'espérance évidente qu'elle conjurera le péril sans renoncer à ses idées et peut-être à l'intérêt qu'inspire sa maladie »(5).

Les observations de Lassègue sont précieuses en ce qu'elles maintiennent la description clinique à distance d'un Jugement. S'il remarque cette bizarre complaisance de la malade à l'égard de son état pathologique, s'il note cette négociation qu'entretient cette hystérique avec son entourage, il n'en fournit pas une explication que ses successeurs ne manqueront pas de donner en suspectant l'hystérique de simuler la maladie dans le but d'obtenir un bénéfice affectif. Ainsi Dieulafoy dans son manuel de pathologie interne (1901) : « La femme hystérique est exagérée en toutes choses, écrit-il, volontiers, elle se donne en spectacle ; et pour se rendre intéressante, elle imagine toutes sortes de **simulations**, elle est capable des actes les plus répugnants. Les hystériques sont souvent malicieuses, perverses, dissimulées, menteuses ; certaines **mentent** avec une ténacité et une effronterie inouïe ; elles sèment partout la brouille et la discorde, elles ne savent qu'inventer pour qu'on s'occupe d'elles » (6).

S'il n'y a pas loin de l'observation à la condamnation, cette distance est cependant celle qui préserve la description clinique de tout parti pris.

Lorsqu'il procède en 1909 au « démembrement de l'hystérie traditionnelle », Babinski ne cherche pas à supprimer l'hystérie comme entité pathologique, mais à restreindre son importance, définir sa spécificité dans le champ nosographique trop étendu que lui a donné Charcot. Réduit au fait du pithiatisme (suggestion - auto-suggestion) l'hystérie doit être distinguée aussi bien des affections neurologiques d'origine organique que de la catégorie des simulateurs - assimilés ici aux mythomanes décrits par Dupré. La simulation est une « supercherie » mise en scène par un patient qui cherche à obtenir un bénéfice en compensation d'une infirmité simulée, tels ces mendiants de *l'Opéra de Quat-sous* s'exerçant en véritables professionnels à contrefaire le handicap qui permet d'obtenir le meilleur tribut. Mais la frontière entre hystérie et simulation est à ce point ténue, qu'elle autorisera ultérieurement les médecins à voir dans l'hystérique un faux malade. « Le simulateur, écrit Babinski, a conscience de la nature de ses plaintes et de ses actes, tandis que le sujet suggestionné en est inconscient ou plutôt subconscient ; c'est en quelque sorte un demi

1. R. Barthes : *Mythologies*. 1957, p. 27-28.

2. Ch. Lassègue : *Etudes médicales* tome I, Paris, 1884, p. 55.

3. *Ibid.*

4. *Opus cité* p. 56

5. *Opus cité* p. 60.

6. Dieulafoy : *Manuel de pathologie interne*, tome III, 1901, p. 675, en gras dans le texte.

simulateur » (7). En somme la psychothérapie - entendue ici comme persuasion suggérée - peut dans l'hystérie défaire ce que la suggestion ou l'autosuggestion a créé; la psychothérapie devient preuve d'hystérie. «J'estime que l'échec de la psychothérapie pratiquée dans de bonnes conditions et avec de la persévérance doit faire incliner du côté de l'hypothèse de la simulation... soit qu'il se fut agi de prétendues victimes d'accidents réclamant des indemnités, soit que j'eusse affaire à des misérables sans protection et sans asile, manifestement intéressés à éterniser leur séjour dans les hôpitaux » (8). Si la frontière est mince entre hystérie et simulation, ceci revient à évaluer au minimum le bénéfice que le malade peut obtenir. Mieux au fait de la spécificité du pithiatisme, le médecin « sera plus en mesure qu'autrefois de faire obstacle aux abus que la loi sur les accidents du travail a engendrés et dont la conception ancienne de l'hystérie est une des causes principales... D'ailleurs, lorsqu'il n'aura constaté aucun fait l'autorisant à suspecter la bonne foi de l'intéressé, il devra déclarer que le préjudice causé est minime, car je le répète, les troubles hystériques cèdent à une psychothérapie pratiquée dans de bonnes conditions... et l'expérience montre que (les manifestations hystériques post-traumatiques) disparaissent pour ainsi dire toujours après l'arrêt du tribunal qui réglant définitivement la situation du plaignant, le débarrasse de la préoccupation occasionnée par l'attente du jugement et supprime sans doute, la principale entrave à la guérison »(9).

« Si vous avez affaire en tant que médecin à des névroses, dit Freud dans la «Théorie générale des névroses » de 1916, vous aurez tôt fait de renoncer à attendre que ce soient ceux qui se lamentent et se plaignent le plus fort qui viennent avec la meilleure volonté au devant de l'acte d'assistance et qui lui opposent le moins de résistances. C'est plutôt le contraire. En revanche, vous comprendrez... que tout ce qui contribue au bénéfice de la maladie accroîtra la résistance refoulante et augmentera la difficulté thérapeutique ». Et d'emprunter à la vie quotidienne une « illustration crue » bien proche des propos de Babinski au sujet du dédommagement réclamé par l'hystérique. « Un bon ouvrier qui gagne sa subsistance devient à la suite d'un accident survenu pendant l'exercice de son métier, infirme ; c'en est maintenant fini de son travail mais avec le temps, cet homme accidenté touche une petite pension et il apprend à tirer parti de sa mutilation en mendiant. Sa nouvelle existence même si elle est pire,

se fonde à présent précisément sur cela même qui lui a coûté sa première existence. Si vous supprimez sa difformité, vous commencez à le priver de sa subsistance ; la question s'ouvre de savoir s'il est encore capable de reprendre son travail » (10).

Par cet exemple, on perçoit ce qu'est le bénéfice secondaire de la maladie névrotique. Avec le temps, l'individu a passé contrat avec sa maladie, il en prend son parti pour en tirer le meilleur bénéfice possible et ce dédommagement fait obstacle aux efforts thérapeutiques. Considéré sous cet angle, ce n'est pas seulement le malade qui compose avec sa maladie mais le psychanalyste lui-même qui doit parfois savoir limiter son ambition thérapeutique. « Il y a des cas où le médecin lui-même doit concéder que le dénouement d'un conflit par la névrose représente la solution la plus inoffensive et, socialement, la plus supportable. Ne vous étonnez pas si vous entendez dire que le médecin lui-même... prend parfois le parti de la maladie qu'il combat. En effet, il y aurait mauvaise grâce à se cantonner face à toutes les situations de la vie dans le rôle de fanatique de la santé... Si l'on a pu dire que, face à un conflit, le névrosé prend chaque fois **la fuite dans la maladie**, il faut accorder que, dans bien des cas, cette fuite est pleinement justifiée, et le médecin qui a reconnu cet état de fait se retirera en silence et avec ménagement » (11). Cette modestie de l'action thérapeutique rappelle d'ailleurs le débat entre Freud et Reich (qui ne l'oublions pas était alors directeur de *l'Ambulatorium* de Vienne) et dont Richard Sterba nous rapporte le contenu : « La présentation de Reich, aurait dit Freud, a un point faible : elle est trop dictée par l'ambition thérapeutique. L'ambition thérapeutique n'est qu'à moitié utile pour la science car elle est trop tendancieuse... Elle conduit à une sorte de pragmatisme comme en Amérique, où tout est jugé sur sa valeur en dollars (12). La psychanalyse n'est pas une machine à libérer l'inconscient. Si la levée du refoulement est bien le but de la thérapeutique, le problème est d'évaluer l'utilité d'une telle action, de savoir si la levée du refoulement peut ou non constituer une meilleure solution, si l'inconscient est en mesure d'entrer avec le moi dans un rapport moins nuisible que celui qu'a créé la névrose. On entre ici dans le domaine de l'économie psychique proprement dit par quoi la psychanalyse se différencie de la psychothérapie par persuasion de Babinski. La suppression du symptôme névrotique n'a de sens qu'en regard d'un réaménagement meilleur de l'économie. Car le psychanalyste n'a pas affaire à l'inconscient mais

7. J. Babinski (1939), "Démembrement de l'hystérie traditionnelle Pithiatisme", in *Œuvres scientifiques de Babinski*, p. 490.

8. *Ibid.*

9. *Opus cité*, p. 503-504.

10. S. Freud (1916-1917), *Conférence d'introduction à la Psychanalyse*, trad. française, 1999, p. 486.

11. S. Freud, *Opus cité* p. 484-485. en gras dans le texte.

12. R. Sterba : *Réminiscence d'un psychanalyste viennois* trad. française, 1986, p. 96.

aux compromis que celui-ci élabore de sorte qu'il est lui-même un praticien du compromis.

Dans les psychonévroses de défense, le bénéfice est pour ainsi dire l'âme du symptôme, son principe d'animation et de sa formation, pour autant que le fonctionnement psychique vise à éviter le déplaisir, soit l'accumulation de l'excitation, C'est un système d'épargne, une véritable gestion des économies. Éviter le déplaisir occasionné par le conflit est ce qui détermine le symptôme, lequel s'efforce de trouver un compromis à une situation pénible. Une telle défense joue d'ailleurs différemment dans les diverses formes de psychonévroses, mais toutes ces modalités visent à réduire le déplaisir à son étage minimal en même temps qu'elles accordent un minimum de satisfaction à ce qui est refoulé dans l'inconscient.

En dissociant l'affect de la représentation, la conversion hystérique s'épargne le désagrément de devoir affronter le conflit (13). En déplaçant perpétuellement le conflit, le rituel obsessionnel finit par accorder de façon déguisée satisfaction à la pulsion refoulée (14). En projetant dans la réalité l'effigie de la pulsion, la phobie permet d'éviter dans le monde extérieur ce qu'on ne peut fuir à l'intérieur (15).

Ainsi le symptôme se présente sous une double face. Désagréable, il exige sa suppression mais pour autant qu'il autorise une satisfaction, il constitue un obstacle à la tentative thérapeutique qui vise à le supprimer. Délivrez-moi de ce qui m'importune mais ne m'enlevez pas la satisfaction que cela permet, dit le patient à l'analyste. Ou plutôt c'est ce qu'il ne dit pas, se plaignant de la souffrance du symptôme sans savoir ce que celui-ci rapporte. Car cette dernière partie de la proposition reste dans l'inconscient.

Le cas de cette « brave mère de famille de 53 ans » qui vient consulter Freud pour être délivrée de l'obsession quasi délirante d'être trompée par son mari, illustre exactement l'obstacle auquel se heurte un psychanalyste qui évalue justement la genèse d'un tel délire de jalousie. Ce délire fondé sur la réception d'une lettre anonyme dénonçant la liaison du mari avec une jeune fille, résiste à l'évidence

de la raison qui montre qu'une telle lettre est la dénonciation calomnieuse d'une femme de ménage intrigante, elle-même jalouse du succès d'une rivale, lettre d'ailleurs induite par la remarque de la patiente selon laquelle il ne pourrait lui arriver pire malheur que celui d'être trompée. L'idée était donc bien antérieure à la lettre anonyme et l'avait provoquée. Pourquoi la conviction délirante se maintenait-elle de façon douloureuse ? « Après deux heures d'une investigation analytique qu'il fallut interrompre car la malade avait proclamé qu'elle se sentait déjà en bonne santé et qu'elle était sûre que l'idée malade ne reviendrait pas », le mécanisme délirant s'éclaire par le fait que la patiente éprouve à l'égard de son gendre un penchant amoureux qu'elle ne peut admettre. À cette pensée inacceptable, se substituait la pensée de l'infidélité de l'époux, qui en elle-même était « quelque chose de souhaité, une sorte de consolation ». « Le fantasme de l'infidélité était donc un pansement rafraîchissant sur la blessure brûlante » de sa passion incestueuse. « Son amour n'était pas devenu conscient pour elle, mais le reflet de celui-ci qui lui apportait de tels avantages devenait maintenant obsessionnel, délirant, conscient. Tous les arguments qu'on opposait à cela ne pouvaient bien sûr aboutir, car ils se dirigeaient seulement contre l'image dans le miroir, pas contre l'image originale à laquelle celle-là devait sa force, et qui gisait intouchable, à l'abri dans l'inconscient ».

S'il illustre bien l'obstacle que représente le bénéfice inconscient du symptôme, cet exemple exigerait un développement de détails que rapporte Freud et qu'il nous arrive bien rarement, me semble-t-il, de développer aujourd'hui. Quelle place, en effet, accordons-nous à l'analyse du symptôme, autrement dit de la défense, confondue trop souvent avec l'expression de la résistance. Comme si la connaissance du mobile incestueux, voire du complexe d'Œdipe, nous donnait *a priori* l'explication de tout symptôme névrotique en nous dispensant d'évaluer tout autre élément, circonstance d'apparition, situation du patient, etc... Bref, comme si nous négligions l'analyse détaillée des symptômes au bénéfice d'une considération de la résistance (ici le fait que la patiente refuse de poursuivre l'analyse au-delà de deux heures). Pour nous, en somme l'énigme serait déjà résolue avant d'être posée, ou pour emprunter à l'Égyptologie que Freud connaissait bien, une image : comme si nous lisions un hiéroglyphe sans avoir besoin de le déchiffrer. Ne

13. Par exemple Elizabeth se réfugiant dans le symptôme hystérique devant le cadavre de sa sœur dont la vue lui inspire la pensée inconciliable : enfin mon beau-frère peut m'appartenir.

14. "Le caractère de la névrose obsessionnelle... implique que ses manifestations... remplissent la condition d'être un compromis entre les puissances psychiques qui sont en lutte. Aussi rapportent-elles toujours quelque chose du plaisir qu'elles sont destinées à conjurer, et elles ne servent pas moins les pulsions refoulées que les instances refoulantes. Tant et si bien que... les actions dont originellement la préoccupation allait d'abord à la défense se rapprochent de plus en plus des actions prohibées par lesquelles la pulsion avait pu se manifester dans l'enfance " *Actions compulsives et exercice réflexif* (1907), p. 140.

15. On sait que l'évitement des séances est l'un des obstacles premiers auquel se heurte l'analyse d'une phobie.

serait-ce pas là, du côté de l'analyste, alors une résistance propre à notre génération ?

Pédagogue autant que psychanalyste, August Aichhorn s'est occupé du problème de la délinquance juvénile à Vienne entre les deux guerres. Dans son livre *Verwahrlost jungend*, publié en 1925 et dont Freud écrivit la préface (16), il établit une analogie entre l'acte délinquant et le symptôme névrotique. Pour lui, l'acte délictueux est l'expression d'une disposition libidinale - l'état d'abandon qui traduit aussi bien la défaillance de la structure familiale qu'un état d'abandon interne du monde pulsionnel. En ce sens, il ne convient pas de viser la suppression du symptôme délinquant, mais d'explorer, voire de modifier la disposition libidinale que le symptôme traduit. Ainsi procède-t-il à une véritable enquête de terrain où entrent en compte aussi bien les éléments de la réalité, que ceux du monde pulsionnel ainsi qu'une évaluation topique des forces en présence. En somme, c'est un exemple de psychothérapie de l'adolescent qui nous est proposé, tel que P. Mâle devait par exemple la pratiquer ultérieurement. Devant l'échec scolaire d'un enfant, tenir compte de l'intérêt manifesté ou non par la famille à l'égard de ce genre de travail. Devant le délinquant admettre le fait qu'il mente et vous tienne pour un représentant de l'ordre social d'autant plus dangereux qu'on se montre sympathique, etc... C'est cette mobilité du psychanalyste qui est ici remarquable.

En dépit de l'analogie entre symptôme et acte délinquant, Aichhorn refuse de considérer tout délinquant comme un névrosé, même si en certains cas la délinquance peut-être symptomatique d'une névrose, voire d'une psychose. « Nous ne devons pas voir forcément en chacun de nos enfants des enfants névrotiques. Nous ne devons pas toujours admettre que le fait de supporter les désagréments d'un vol par exemple, apporte à l'enfant un plaisir inconscient et qu'il échappe toujours à un sentiment de culpabilité inconscient »(17)

Par la réserve ici exprimée à l'égard d'une inflation de l'interprétation psychopathologique, Aichhorn se démarque de l'observation de Freud, développée ultérieurement par M. Klein sur le crime par sentiment de culpabilité, analyse qui tendrait à faire de toute conduite criminelle le symptôme d'une névrose latente. Ici l'éducateur se distingue du médecin. Dans la névrose en effet, le retour du refoulé s'accomplit sous le signe d'une inversion de l'affect (angoisse, culpabilité), déplaisir que le névrosé décharge dans un

acte qui dans la réalité appelle une punition moins grave que le châtement redouté dans l'inconscient (M. Klein). Dans la délinquance telle que l'envisage l'éducateur, la permanence du fonctionnement primaire (qui représente l'exigence tyrannique de la pulsion) se traduit par une décharge immédiate sans inversion d'affect, mais avec déplacement de l'indice de réalité.

« Beaucoup de nos asociaux, écrit Aichhorn, sont encore dominés par un principe de plaisir exagéré, donc dominés par la pulsion et recherchent automatiquement la satisfaction du plaisir. Au moment de l'action, ils sont soumis entièrement aux pulsions du moi-plaisir ; pour eux la réalité avec ses inconvénients à venir n'existe pas » (18).

Ainsi ce plaisir obtenu au mépris de la réalité, s'apparente à une matérialisation de la toute-puissance magique du psychisme, situant l'acte psychopathique entre symptôme névrotique et délire ; Freud suggère d'ailleurs, sans la systématiser, cette différence entre refoulé (qui porte sur la représentation) et surmonté (qui porte sur les modes de fonctionnement mental) qu'on perçoit généralement comme superposition de deux mécanismes en un seul phénomène.

Ainsi le délinquant perçoit comme un triomphe ce que nous pourrions interpréter comme l'épiphanie d'un masochisme provoquant le châtement. Ce renversement interprétatif auquel le délinquant nous convie expressément serait d'ailleurs, on doit le noter, une interprétation typiquement adlérienne.

De ce fait, l'acte délinquant diffère du symptôme névrotique en même temps qu'il institue un système de bénéfice qui fait obstacle à un abord psychanalytique. Le symptôme névrotique remplace en effet l'action sur le monde par une action sur le corps ; il est auto-plastique et non alloplastique, qu'il s'agisse d'un rituel obsessionnel, d'une conversion hystérique ou d'une régression de l'acte à la pensée. L'acte délinquant, au contraire, est une action et non une simple décharge. En modifiant le monde, il détermine des conséquences bénéfiques et sociales; à l'extrême il outrepassé le symptôme névrotique en subvertissant le rapport au réel en inscrivant en bénéfice palpable et narcissique ce qui n'est au fond qu'une provocation au châtement.

C'est d'ailleurs cet obstacle que souligne clairement Winnicott en définissant le changement de régime économique qu'inaugure l'acte délinquant en même temps qu'il désigne ce qui le sépare de la pratique d'Aichhorn et de ses élèves directs, Kurt Eissler

16. *Verwahrlost Jungend*, 1925, nous citons d'après la traduction française "Jeunesse à l'abandon", éd. Privat, Toulouse, 1973.

17. A. Aichhorn : opus cité p. 188.

18. Ibid.

notamment. « J'étudierai, écrit Winnicott, la tendance antisociale et non la délinquance pour la raison que la défense antisociale organisée est surchargée de bénéfices secondaires et de réactions sociales qui rendent l'accès à son noyau difficile à l'investigateur. Au contraire la tendance anti-sociale peut-être observée telle qu'elle se rattache aux difficultés inhérentes au développement affectif » (19). À l'appui de cette opinion, Winnicott cite la première analyse d'enfant pour laquelle il avait choisi un délinquant. « Le garçon est venu régulièrement pendant une année et le traitement a été arrêté en raison de la perturbation que le garçon causait dans le dispensaire... l'analyse se déroulait bien et nous avons été désolés de l'interrompre, le garçon et moi, bien qu'à plusieurs reprises j'ai été sévèrement mordu aux fesses. Le garçon était monté sur le toit et il avait fait couler tellement d'eau qu'il avait inondé le sous-sol. Il avait forcé la porte de ma voiture et l'avait conduite en première sur le starter automatique. Le dispensaire donna l'ordre de cesser le traitement pour protéger les autres malades et il alla dans une école de rééducation. » Ce garçon devenu adulte est capable de gagner sa vie dans un travail où son instabilité trouve son compte. Il est marié et a plusieurs enfants. « Néanmoins, ajoute Winnicott, suivre ce cas me fait peur car je risque d'être à nouveau mis en cause par un psychopathe et je préfère que la société continue à le prendre en main. » « On peut voir sans peine, conclut Winnicott, que ce garçon n'aurait pas dû être traité par la psychanalyse, mais qu'il avait besoin d'un placement en institution... Depuis cette époque j'ai observé des échecs d'analyse de toutes sortes dans la psychanalyse d'enfants antisociaux » (20).

Les successeurs d'Aichhorn tendront également à restreindre le champ de l'analyse pour des raisons cependant différentes de celles invoquées par Winnicott, quoique les uns et les autres parlent du même obstacle.

Pour Aichhorn l'abord du délinquant exige en effet que s'instaure en premier lieu un transfert positif. C'est pour lui la seule façon d'établir une relation avec un délinquant qui s'oppose à tout recours social voire thérapeutique et dissimule consciemment ses sentiments. « Avant toute chose il faut amener l'enfant à un transfert positif, écrit-il. Dans ce souci, l'éducateur doit méthodiquement tendre à obtenir la sympathie de l'enfant en sachant bien qu'aussi longtemps qu'elle lui fera défaut, aucune action éducative ne sera possible » (21).

C'est à partir de l'expérience d'Aichhorn qu'Anna Freud développera l'idée d'une préparation au transfert chez un enfant hostile à l'analyse du fait même de sa condition infantile. La période de « dressage », en instaurant une sorte de cadre transférentiel positif, est ainsi destinée à faire prendre à l'enfant la parti de l'analyse, voire de l'analyste, contre celui de ses symptômes et c'est seulement au terme de cette période que peut commencer l'analyse proprement dite (22). On sait d'ailleurs qu'une telle préservation du transfert positif fut au cœur du débat avec Melanie Klein pour qui le transfert, fut-il négatif d'emblée, doit être interprété. L'important n'étant pas de protéger l'enfant de ses sentiments négatifs mais d'invigorer la dialectique du transfert par l'interprétation de tous ses aspects.

Codifiée par ses successeurs, la stratégie transférentielle d'Aichhorn, si discutable qu'elle paraisse, a pourtant le mérite de reconnaître et s'efforcer de surmonter un obstacle devant lequel s'incline Winnicott et que Melanie Klein prétend dissiper par l'interprétation d'un transfert négatif. Mais l'opposition consciente, le mensonge du délinquant, relèvent-ils d'une telle interprétation ? La question reste ouverte, me semble-t-il sans qu'il soit possible d'y répondre définitivement.

Je me souviens d'un patient qui pour sa première séance s'était allongé sur le divan, la tête aux pieds, en me dévisageant d'un air narquois. Voulait-il me faire comprendre que son usage de la drogue lui faisait considérer toute chose en son envers ? Voulait-il tenir à l'œil quelque image parentale suspecte ? Ou plus simplement se payait-il ma tête qui, je dois le dire, ne faisait pas très bonne mine... En supposant qu'elles soient justes et qu'elles me soient venues à l'esprit à ce moment, l'une des deux interprétations que je viens de citer eût-elle suffi à enclencher un processus qui d'ailleurs tourna court. Quant au « tout simplement se payer ma tête », est-ce le simple constat d'un obstacle infranchissable, la reconnaissance, inadmissible si on se place au point de vue du transfert, de l'impossibilité d'analyser ? La question reste en suspens ; ici l'obstacle est, pour ainsi dire, ce qui nous laisse le bec dans l'eau.

La conception de la pédagogie qui sous-tend la pratique d'August Aichhorn procède directement des considérations de Freud sur le fonctionnement mental.

19. D. W. Winnicott, 'La tendance antisociale', in *Pédiatrie et psychanalyse*, 1956, p. 175.

20. D. W. Winnicott, *opus cité* p. 175-176.

21. A. Aichhorn : *opus cité* p. 114.

22. De même Kurt Elssler, disciple direct d'Aichhorn, et qui prend en charge des sujets effectivement délinquants, ne voit dans cette phase qu'une préparation à une analyse ultérieure. Cette pratique marginale revient paradoxalement à restreindre le champ de la pratique analytique.

Ce qui est en jeu dans l'éducation c'est la capacité primitive d'un individu à contenir le déplaisir pour instaurer le différé. C'est en ce sens précis qu'Aichorn parle « d'une capacité primitive de réalité et de son orientation vers les possibilités culturelles ». Ceci « ne dépend pas uniquement du vécu de l'enfant et des influences éducatives auxquelles il a été soumis mais pour une part essentielle de sa structure propre ». La capacité primitive de réalité est en somme une disposition innée de rétention du déplaisir que d'autres concevront comme une donnée de l'équipement sur laquelle vient s'ajouter l'éducation qui en ce sens est « une incitation à surmonter le principe de plaisir » (Freud). Il est important de noter ici que l'éducation n'est pas le renoncement à quelque objet partiel source de plaisir (on pense inévitablement à la façon dont l'enfant abandonne le pouce ou cette sucette qu'il s'ingénie à cacher jusqu'au moment où il ne la retrouve plus) mais le renoncement, le surmontement d'un mode de fonctionnement mental sur le principe d'une décharge immédiate. La privation impliquée par l'éducation est ici renonciation au fonctionnement primaire. Sa dynamique ne provient pas d'une finalité par laquelle l'individu s'épanouirait à la sociabilité, à la relation aux autres (conception adlérienne) ; chez Freud c'est au contraire la contention du déplaisir exigée par le différé qui permet au sujet de s'adapter paradoxalement aux exigences de la vie en société.

Ce dernier développement nous conduit à examiner un troisième obstacle - épistémologique celui-ci - à la psychanalyse : le fait que la théorie métapsychologique entre en contradiction avec une clinique dont elle est censée pourtant rendre compte.

D'abord parce que l'appareil de l'âme n'est pas pour Freud le principe d'animation de l'organisme humain, ou du moins s'il l'est ce n'est que par un mouvement parfaitement contradictoire aux manifestations de la vie, soit les actes par lesquels l'homme existe, sort de son être pour entrer en relation avec le monde. Sur ce point, la position de Freud est parfaitement conforme à la position scientifique - celle de la biologie expérimentale - qui récuse tout point de vue vitaliste qui admettrait au cœur de l'organisme vivant l'existence d'un principe - d'un élan - vital.

Ce vitalisme dont on peut suivre l'expression, de Descartes à Auguste Comte (qui fonde pourtant la biologie), est illustré par le

problème des automates au XVIIIème siècle, ou dans l'image qu'en a donnée Buffon dans son *Histoire Naturelle*, celle d'un homme originel s'éveillant progressivement à la vie pour entrer en relation avec le monde.

Chez Freud au contraire, l'énergie psychique fonctionne en sens inverse des manifestations de la vie qui n'en sont ainsi que le résultat paradoxal. C'est parce qu'elle tend à l'inertie, que la pulsion nous pousse indirectement à la vie.

« La révolution psychique initiale » évoquée par Freud (23) - cet événement économique non représentable par lequel nous passons de la décharge immédiate au différé - Ferenczi la situe au moment de la naissance où l'enfant, sans l'avoir désiré, est « impitoyablement mis au monde » (24).

Par cette définition du facteur circonstanciel, Ferenczi inscrit les conséquences du rapport entre les deux principes de fonctionnement mental dans la perspective d'une ontogenèse : celle d'un développement du sens de réalité et ses stades » (1913). Ici le bonhomme métapsychologique animé par le principe de retour à l'inertie fonctionne dans la réalité progressivement du développement infantile. C'est pour retrouver la sérénité d'un monde sans objet que nous entrons dans la relation à autrui. C'est pour ne rien savoir du monde que nous tombons sur la réalité. C'est la perception interne du mal-être provoquée par la naissance qui engendre par la projection la reconnaissance de la réalité en tant que telle.

Ainsi notre rapport au monde est foncièrement lié au mécanisme de projection par lequel nous constituons *stricto sensu* la réalité. L'être tout puissant, écrit Ferenczi « est obligé de distinguer de son moi, comme constituant le monde extérieur, certaines choses malignes qui résistent à sa volonté, c'est-à-dire séparer les contenus subjectifs (sentiments) des contenus objectivés (impressions sensibles)... On pourrait appeler le stade de réalité, la **phase de projection** du développement du moi »(25).

Ainsi le développement du sens de la réalité se présente comme « une série de poussées successives de refoulement auxquelles l'être humain est contraint par la nécessité, par la frustration exigeant l'adaptation et non par des tendances à l'évolution spontanées »(26). « Si l'on va au bout de ce raisonnement, conclut-il, il faut envisager l'existence d'une tendance à l'inertie ou d'une tendance à la régression dominant même la vie organique »(27).

23. S. Freud (1911), *'Formulation sur les deux principes du fonctionnement mental'*.

24. S. Ferenczi (1913), *'Le développement du sens de réalité et ses stades'*, Œuvres de Ferenczi, tome II, p. 64.

25. *Ibid.* p. 98.

26. S. Ferenczi : *opus cité* p. 64.

27. *Ibid.*, n° 1, p. 64.

C'est bien cette tendance que Freud développe dans l'Au-delà et qui va à l'encontre de toute progrédience vitaliste ; la vie, suppose-t-il, n'est qu'une complication sur le chemin qui nous ramène à la mort, à l'inertie. À l'heure où le moindre portable exige un répondeur comme corollaire indispensable, il est bon de rappeler que la psyché fonctionne à contresens de la vie de relation. Cependant le point de vue économique tempère une telle tendance en ce sens qu'est visé à travers elle le principe de constance, c'est-à-dire le maintien de la vie intérieure à un niveau d'étiage minimum de déplaisir (autrement dit de l'excitation). Sur ce point Freud s'inscrit dans la suite directe des principes de la biologie expérimentale. Pour celle-ci, les phénomènes de la vie, réduits à leur expression la plus simple, n'ont rien à voir avec les manifestations vitales telles que les avait décrites notamment Bichat. Pour Claude Bernard, les phénomènes fonctionnels de l'être vivant ne sont au fond qu'une véritable mort de l'organe. Quand une partie fonctionne, la substance de l'organe se détruit. « Elle correspond aux manifestations fonctionnelles qui éclatent aux yeux et par lesquelles, **à la suite d'une illusion**, nous sommes amenés à caractériser la vie ». (28) La vie au contraire est un travail intérieur silencieux, caché, sans expression phénoménale évidente, et le but de ces phénomènes de création organique n'est pas l'animation de la vie manifeste mais le maintien de la constance des éléments fondamentaux du milieu intérieur : air, eau, température, sang. De même c'est en visant la constance du monde intérieur que la vie pulsionnelle détermine de façon totalement paradoxale la relation au monde. En ce sens, le point de vue économique qui prévaut dans la métapsychologie détermine contradictoirement des actes de la vie qui sont forcément au centre de toute considération clinique.

Mais la théorie métapsychologique s'oppose encore à la clinique d'une autre façon. La clinique prend forcément en compte la vie d'un individu dans sa conformation personnelle, dans ses investissements, etc... Or la métapsychologie ne considère pas l'individu mais plutôt l'existence d'une sorte de protoplasme pulsionnel, la monade métapsychologique comme l'avait heureusement dénommé Michel Neyraut - une sorte d'être cellulaire psychique.

Si d'un point de vue topique, la métapsychologie envisage une dialectique des instances, un tel appareil, le moi en particulier, ne peut se confondre avec l'individu, Le moi est une simple goutte déposée sur un ensemble dont les limites se fondent avec l'univers. En aucun cas, l'appareil psychique ne se confond avec la personne

à laquelle nous avons affaire dans la clinique, et toute tentative de réduire cet écart, toute théorisation d'un cas par exemple, risque d'obturer le problème en s'efforçant d'assimiler l'un à l'autre. De ce colmatage, la psychologie du moi est sans doute l'illustration la plus caricaturale; c'est loin d'être la seule car tout commentaire théorique, métapsychologique, d'un cas n'est jamais loin d'une telle personnification des instances. En l'occurrence, il vaut mieux ici reconnaître l'obstacle plutôt que l'aplanir ou l'annuler.

C'est dans la perspective phylogénétique que Freud a véritablement traité du problème de l'individu en évoquant le passage de la psychologie collective à la psychologie individuelle. Ici la foule, la collectivité, n'est rien d'autre que l'espèce dans sa totalité. Dans cette conception dont l'élaboration doit beaucoup aux travaux de Rank, le premier individu qui se détache en tant que tel de l'espèce, est celui qui s'empare de l'expérience collective - le meurtre du père - pour en faire son bien propre, la matière de son histoire personnelle. « Celui qui fit cela fut le premier poète épique, le progrès s'accomplit dans son imagination. Le poète a, par ses mensonges, transformé la réalité dans le sens de ses désirs. Fut héros celui qui, seul, avait abattu le père qui dans le mythe apparaissait encore en tant que monstre totémique » (29). Dans la perspective phylogénétique, s'élabore le procès d'individuation ; le premier individu est un menteur, un escroc, en un mot ce mythomane dont parlaient Babinski et Dupré ; c'est un créateur de mythe, de sorte que l'avènement de l'individu est foncièrement lié à la fiction imaginaire, voire à la croyance religieuse. « Le héros veut avoir accompli seul l'action dont à coup sûr la horde dans sa totalité avait pris le risque. Le mythe est donc le pas qui permet à l'individu de sortir de la psychologie des foules »(30).

Mais l'individu qui se détache ainsi de l'espèce, sait par cela même retrouver le chemin qui mène vers elle. Vu sous un autre angle s'éclaire ici le problème évoqué par J. Ph. Dubois : celui d'une nécessaire intégration à l'espèce. Mais ce qui paraissait comme exigence de survie en regard de l'extermination collective, devient ici l'adhésion à la fiction d'un héros meurtrier.

Le poète épique s'avance et raconte à cette foule les exploits de son héros, fruit de son invention, Ce héros n'est au fond rien d'autre que lui-même. Ce faisant, il descend jusqu'à la réalité et élève ses auditeurs jusqu'aux hauteurs de l'imagination. Les auditeurs eux, comprennent le poète, ils peuvent, en vertu du même rapport nostalgique au père originaire, s'identifier au héros».

28. C. Bernard (1885), *Leçons sur les phénomènes de la vie commune aux animaux et aux végétaux*, Paris, p. 113.

29. S. Freud (1921), *Psychologie des foules et analyse du moi*, trad. française, p. 207.

30. S. Freud, *opus cite* p. 208.

Ainsi le meurtre collectif fonde l'individu comme un menteur et l'espèce humaine en tant que collection d'individus comme ce qui s'identifie à la fiction d'un criminel. Et c'est à tous ces menteurs comme à tous leurs gogos que le clinicien va avoir à faire. Rude obstacle que celui-ci.

Peut-on parler aisément des obstacles ?

Hors de toute autre circonstance personnelle, j'eus souvent l'impression en rédigeant cette communication d'avancer à reculons, repoussant de mon dos quelque obstacle invisible dont je ne voulais pas trop connaître le visage. Mais qu'il me soit permis en terminant cet exposé d'évoquer un souvenir cette fois-ci personnel. La patiente dont j'avais à rapporter le cas me rendait la tâche un peu trop facile, elle s'ingéniait à évoquer les incidents les plus cocasses, son chien revenait chaque soir de son travail, elle inventait en rêve la machine à laver le linge sale en famille...

Je faisais mouche à tout coup et m'empêtrai dans un contre-transfert jubilatoire avec lequel il était grand temps d'en finir. Mais comment faire dès lors, avec une attitude qui prenait les allures d'une approbation sempiternelle, déjouant toute interprétation. La patiente éclatait de rire alors même que je ne riais plus. Je pariais de cette résistance passive obséquieuse invincible qu'avait si bien évoquée Maurice Bouvet. Victor Smimoff m'écoutait tout songeur, son regard flottait sur la pièce. Bouvet, pensait-il comme pour lui-même, un garçon très brillant... Puis désignant le rayon le plus élevé de la grande bibliothèque qui occupait tout un mur de son cabinet : « Il est **là**, me dit-il brusquement; il est **là-haut** Bouvet. » Et je compris à l'instant même que du fond du royaume des Cieux, le Docteur Bouvet contemplait avec une neutralité tout à fait bienveillante mes propos sur le transfert, la résistance et les obstacles à la psychanalyse.

La féminité, entre homme et femme

Patrick Merot

Le genre de l'analyste, la chose est entendue, est une affaire qui n'est pas déterminante. Il revient à l'analyste - homme ou femme - de repérer les moments où l'analysant - homme ou femme - s'adresse au père, à la mère, à un homme, à une femme, à un double de lui-même, à un fantôme surgi du passé, à une figure éternelle. Nous sommes par définition rompus à cette gymnastique mentale par laquelle l'analyste sait repérer les projections dont il est l'objet : lieu vide, lieu plein, sujet supposé savoir...

Pourtant j'évoquerai ici une situation de cure où cette évidence s'est trouvée rompue. La question qui s'était formulée en moi en cette occasion s'énonçait ainsi, dans sa généralité et surtout dans son incongruité : comment est possible l'émergence de la féminité chez une femme en analyse avec un analyste homme ? Autour de cette interrogation en naissait aussitôt une autre, qui prend un tour plus personnel : en quoi le fait que je sois un homme empêcherait-il qu'émerge cette *féminité* ? Et encore : quel lien transférentiel établi par cette analysante s'établissant avec un homme venait-il empêcher que puisse se mettre en travail ce point crucial ?

Il serait difficile de retracer tout ce qu'il peut y avoir d'hésitation et de confusion dans le moment où une question émerge et dans le moment réflexif où l'on tente de la saisir. Très vite ce qui apparut était un doute sur la pertinence même de la question. Pourquoi donner consistance à cette situation particulière d'« une femme en analyse avec un homme », et que peut bien vouloir recouvrir dans ce moment particulier le terme de féminité, utilisé là comme si son référent n'était rien moins qu'évident.

Au fond c'est là toucher du doigt ce que peut être une difficulté en psychanalyse : travailler sur quelque chose que je ne connais pas, vouloir être clair sur un moment de confusion. On peut chercher une réponse à une question. Mais que peut-on opposer à une difficulté qui se définirait justement d'être une question pour laquelle ne se dessine pas de voie de réponse ?

Je me propose d'explorer sur quel arrière-plan théorique s'est constituée l'expérience clinique singulière qui a été à l'origine de cette question pour la rendre, au moment où elle a surgi,

pertinente. Le risque étant que lorsque j'aurai explicité ce contexte, la préhistoire de cette question, son impensé, sa dimension inconsciente, la question elle-même puisse s'évanouir.

LA FÉMINITÉ INCONNAISSABLE

Les femmes ont un secret que l'homme, à aucun prix, ne doit connaître : depuis l'Antiquité la rumeur court. Mieux encore, elles sont le secret même. Et Freud s'inscrit dans ce mouvement, disant par exemple, dans *La question de l'analyse profane* : « La vie sexuelle de la femme adulte est bien encore pour la psychologie un *dark continent*. » De même avec sa remarque si souvent citée de la conférence sur *La féminité* quand s'adressant à un auditoire imaginaire il affirme que « pour les femmes qui se trouvent parmi vous la question ne se pose pas puisqu'elles sont elles-mêmes l'énigme dont nous parlons ». La question ne se pose pas non parce qu'elles en sauraient la réponse, mais parce que, étant elles-mêmes cette énigme, elles n'ont pas ce décalage avec la chose même, qui permettrait de l'entrevoir. Et quant à ceux pour qui elle se pose, les perspectives d'aboutir à une réponse ne sont pas meilleures puisque, ajoute bientôt Freud, « la psychologie elle non plus, ne résoudra pas l'énigme de la féminité ».

Ce qui désigne la femme comme lieu du mystère prend son origine dans ce moment de l'enfance où la mère qui est tout, qui est le tout, perd cette place avec l'intervention du père surgissant comme objet du désir de la mère, comme phallus. Je pense là au mot d'une patiente : « La féminité, je n'aime pas ce mot. Ça a quelque chose d'indicible, d'excessif, de dithyrambique. »

L'histoire de la féminité, quant au phallus, parcourt un certain chemin commun avec la perversion. La découverte par l'enfant que la mère n'a pas le phallus met la femme sous le signe de l'ambiguïté et pour peu que cette ambiguïté soit insupportable au sujet qui y est confronté, elle ouvre le chemin de la perversion. L'homme est plus sensible à cette aura de mystère parce que dans la relation amoureuse, passant de la mère à la

femme, il traverse une histoire singulière : il ne change pas d'objet, ou, plus précisément de genre d'objet, mais il lui faut comprendre et assumer un changement fondamental de statut de cet objet. Métamorphose qui ouvre une interrogation, dont le destin est sans doute de ne jamais se refermer, sur la nature de l'être féminin. Rien de symétrique pour la femme concernant l'homme, au contraire, puisque l'objet d'amour de celle-ci se trouve être le porteur du pénis en même temps que le détenteur symbolique du phallus. D'où, pour la femme, l'attente de ce qu'on pourrait nommer de la certitude du côté de l'homme ; pour l'homme le fait de ressentir comme une exigence qui s'impose à lui de manifester cette même certitude, cette assurance qui viendrait témoigner de l'accord intime fondamental censé être le sien.

Nous pouvons citer ici ce qu'en disait Lacan : « En tant qu'il est viril, un homme est toujours plus ou moins sa propre métaphore. C'est même ce qui met sur le terme de virilité cette espèce d'ombre de ridicule dont il faut tout de même faire état... La femme...elle n'a pas à faire cette identification ni à garder ce titre à la virilité... Elle sait où elle doit aller le prendre (le phallus), c'est du côté du père, elle va vers celui qui l'a. Cela vous indique en quoi une féminité, une vraie féminité, a toujours un peu une dimension d'alibi. Les vraies femmes ça a toujours quelque chose d'un peu égaré. »

Il me semble que ces remarques éclairent la position de Freud quand il renvoie au *topos* romantique donnant à la femme une place inaccessible et inconnaissable. « Si vous voulez en savoir plus sur la féminité, adressez-vous aux poètes » : difficile d'imaginer plus banal que cette invite qui clôt la conférence de 1932. Et faut-il le suivre lorsqu'il nous fait espérer qu'il y aura un jour une réponse, comme s'il ne pouvait pas se fier à ses propres découvertes? Ne peut-on penser que, avec les remarques dont il a régulièrement connoté ses réflexions sur le sujet, il indique en réalité que, pour l'homme en tous cas, la féminité peut structurellement se définir comme une attente, une ambiguïté, un trouble.

La conclusion de « Analyse avec fin et analyse sans fin » pose un problème beaucoup plus complexe mais il reste que Freud y inscrit la féminité, au titre de son refus commun aux deux sexes, comme limite infranchissable rencontrée dans l'analyse : « A aucun moment on ne souffre davantage de sentir de manière oppressante la vanité d'efforts répétés »... Difficile d'être plus clair.

On pourrait paradoxalement voir dans l'installation de la féminité dans une altérité absolue, sacralisée par un caractère inconnaissable et infranchissable, une ultime revanche du

féminin contre une théorie phallogocentrique : dans le cheminement de la pensée de Freud il y a là un développement qui fait un contrepoids implicite à l'unicité de la libido masculine et la prévalence du phallus et introduit sur ce sujet une tension dans la théorie. « Implicite » parce qu'il n'y a dans les textes tardifs de Freud de 31/32 aucun renoncement à l'affirmation du primat du phallus qui s'est imposée dans les textes de 23/24. Mais « contrepoids » parce qu'il y a le dégagement de tout un champ : la découverte de l'importance de la relation à la mère dans la phase pré-œdipienne, espace désigné déjà par la métaphore de la civilisation minoé-mycénienne et poursuivi dans la désignation d'une *terra incognita* nommée féminité. Et dans ce champ, il nous faut repérer la place d'un féminin originaire très tôt affirmé par Freud et partiellement masqué par les développements ultérieurs. C'est sur ce féminin originaire que je voudrais poursuivre, dans un cheminement qui aura besoin de quatre ou cinq étapes, avant de pouvoir revenir au cas clinique initial.

LE FÉMININ HORS MATERNEL

Que « la question ne se pose pas pour elle » est une affirmation qui ferait pleurer de rage telle patiente dont le corps aux limites trop fugaces ne cesse d'incarner toutes les figures possibles, et qui vit dans un véritable affolement sa quête de la féminité. Que choisir entre la sirène aux robes moulantes, la libertaire aux tenues informes, la raffinée aux maquillages excessifs, l'anorexique en conflit avec ses parents, la viveuse vantant son coup de fourchette, la vamp dévorant les hommes, la romantique qui rêve de fleurs offertes, la misogyne que les artifices de ses compagnes exaspèrent, la désespérée que les hommes abandonnent, la prostituée qui fait payer ses talents, la rigolote que ses amis adorent, la silencieuse d'autrefois? Comment trouver un début de réponse dans ce maelström d'identifications ? Voulant, à tout prix, trouver une féminité qui reste pour elle-même un mystère obsédant, elle souffre, s'épuise et se désespère dans cette recherche qui ne connaît pas d'arrêt.

La première ambiguïté à lever est sans doute de distinguer le féminin du maternel.

Le corps de la femme reste pour l'homme un lieu de mystère. Il l'est concernant la jouissance que l'homme ne peut réduire à l'expérience qu'il en a lui-même. Il l'est aussi pour ce qui a trait à la maternité : la grossesse et la mise au monde d'un enfant est une expérience qui appartient à la femme exclusivement, comme réalité ou même comme potentialité, alors qu'elle

reste rigoureusement extérieure à l'homme. Pour la femme, on sait que la grossesse est l'occasion d'une crise narcissique où toute idée de manque disparaît. Cette crise cesse avec l'accouchement mais peut rebondir autrement quand la relation à l'enfant vient prendre la place de la relation à l'homme. Ainsi on comprend qu'il soit parfois nécessaire de rappeler à la femme que le maternel et le féminin sont distincts - voire contraires : la coupure qui les sépare étant **interne** à la femme, elle laisse la possibilité de mouvements de passage et de bascule qui sont sources de confusion. Au contraire, chez l'homme, la distinction entre paternel et masculin s'opère plus facilement puisqu'ils sont d'emblée séparés par une coupure qui passe à **l'extérieur** du corps de l'homme. On a pu voir que les meilleurs s'y perdaient quand, par exemple Elisabeth Badinter, dans des ouvrages au demeurant remarquables, propose que l'avenir des hommes soit de devenir des mères.

Un exemple : les *Misfits* de John Huston, film admirable qui raconte le bouleversement que l'arrivée de Marilyn Monroe provoque dans une petite société d'hommes. On y voit une étonnante exhibition du corps qui dans une époque puritaine passe par de drolatiques outrances. Mais quelle femme vient incarner ce *sex-symbol*: la femme érotique ? Non : la mère. J'en veux pour preuve cet échange, à la fin du film, entre Guido et Roslyn/Marylin : alors qu'elle lui dit son admiration pour tout son savoir - il vient de lui parler des étoiles et des constellations - il lui répond : « Vous avez quelque chose de beaucoup plus important que le savoir. Vous avez de la compassion. Vous êtes touchée par ce qui arrive aux autres. » La compassion apparaît là comme une qualité du féminin, mais du féminin maternel. Elle est ce mouvement que l'analysant cherche à susciter chez l'analyste lorsque celui-ci occupe une position maternelle. La mère n'aime-t-elle pas plus son enfant lorsqu'il souffre ?

FÉMINITÉ ET PASSIVITÉ

Le problème central qu'il me faut aborder maintenant est celui de la passivité et du masochisme.

La passivité et ses figures a été le thème du Congrès des Psychanalystes de Langue Française et Catherine Chabert dans son texte « *Les voies intérieures* » a parcouru l'ensemble de l'œuvre freudienne pour en suivre le devenir. Le point de vue que j'adopte ici est beaucoup plus limité et prendra un parti un peu différent.

La place donnée au masochisme est décisive dans ce domaine et la référence essentielle, pour ce qui est de la position de Freud, est le texte de 1924, « Problème économique du

masochisme ». Il faut rappeler que lorsqu'il parle du masochisme féminin dans cet article, il parle des hommes. C'est là une observation, certes souvent faite, à laquelle, me semble-t-il, on ne donne pas suffisamment d'importance alors que sa signification pour la perspective qui est la nôtre est essentielle : **les seules illustrations cliniques qu'il donne sont des observations d'hommes**. La définition du masochisme féminin renvoie à un point de vue que l'on peut dire anthropologique et non à un point de vue des genres. Certes on peut légitimement voir là la volonté de Freud de se référer à la castration et au primat du phallus qui réduit d'autant la reconnaissance de l'importance accordée à un féminin originaire spécifique (ce texte se situe à l'époque où Freud isole la phase phallique, décrite dans « L'organisation génitale infantile », 1923). Mais précisément cette visée se heurte, dans le développement du texte, à une difficulté qui n'est pas escamotée. Alors même que Freud cherche à donner toute sa place à la castration, c'est l'infantile qui s'impose pour expliquer la passivité, l'infantile de l'enfant en désaide et dépendance. Telle est, nous dit-il, « la première interprétation, à laquelle on accède facilement ». (L'interprétation renvoyant ainsi à un infantile originaire concerne les fantaisies énumérées quelque lignes au-dessus : Etre bâillonné, ligoté, battu de douloureuse façon. ») L'interprétation en terme de castration n'apparaît qu'à un deuxième niveau, « des cas dans lesquels les fantaisies masochistes ont connu une élaboration particulièrement riche ». C'est pour ces derniers cas que la personne se trouve mise « dans une situation caractéristique de la féminité... être castré, être coïté, enfanter » (notons que ce surprenant enfanter ramène encore de l'infantile, là où on ne l'attendait plus).

Le maintien par Freud de la double référence de l'œdipe et du pré-œdipe pour rendre compte de la construction de ce masochisme féminin se retrouve jusque dans la justification finale sur la terminologie choisie par lui : « Cette forme de manifestation du masochisme, je l'ai nommée... le masochisme féminin, **bien que** tant de ses éléments renvoient à de l'infantile. » Autant dire qu'il serait possible de le nommer masochisme infantile ou encore infantile féminin sans être en contradiction avec l'analyse de Freud.

Ainsi toute l'orientation du texte de 1924 est une observation théorico-clinique qui d'une part désarrime le masochisme féminin du genre féminin et d'autre part articule son origine infantile et son remaniement œdipien. Texte charnière sans doute qui vient au moment de l'affirmation par Freud du primat du phallus, mais qui procède selon la démarche épistémologique qui est la sienne, de s'attacher à maintenir les propositions initiales et de leur intégrer les avancées ultérieures.

Les textes de 31 et 32 sur « La sexualité féminine » et « La féminité » réélaborent cette question sous un angle différent puisque, on le sait, toute la réflexion de Freud dans ces textes met en valeur l'attachement précœdipien à la mère et porte sur le recensement des raisons qui peuvent conduire la fille à échapper au lien de passivité avec la mère. C'est la castration et l'envie du pénis qui vont conduire à renoncer à la mère. Mais la place accordée à la passivité originaire n'est pas abandonnée pour autant. Son importance est rappelée : « Chez l'enfant, les premières expériences vécues sexuelles et teintées de sexualité auprès de la mère sont naturellement de nature passive.. Une partie de la libido de l'enfant reste attachée à ces expériences et jouit de satisfactions qui y sont liées. » Et surtout la passivité va demeurer en se trouvant un nouveau destin : « Le passage à l'objet-père s'accomplit **avec l'aide des tendances passives** pour autant qu'elles ont échappé au bouleversement ». Les deux articles développent de façon identique les mêmes arguments. Seule la dynamique interne à la passivité sera traitée différemment et reste en débat : Freud complète en 32 la notion de passivité en rappelant la notion de but passif de la pulsion (avancée en 1915 dans les Trois essais). Il s'agit bien pour lui de maintenir passivité et masochisme féminin comme constituant le socle sur lequel se bâtit la féminité.

Ainsi, il importe de noter que si les caractéristiques que la féminité prend lorsque la femme s'engage dans l'œdipe sont spécifiques - et principalement autour de l'envie du pénis - l'observation de ce que je nomme féminité originaire, construite dans le rapport infantile à la mère, chez le garçon comme chez la fille, n'est nullement remise en cause. Certes il ne s'agit pas de négliger que Freud dans ces textes ne réaffirme pas de façon développée cette observation : il semble même considérer que cette passivité originaire dans la dépendance à la mère, prise en compte avec tous ses développements chez l'enfant quand il s'agit d'une fille, deviendrait sans conséquence quand il s'agit d'un garçon. Ou plus précisément sans conséquence repérable. Il l'a noté lui-même dans « Conséquences psychiques de la différence des sexes », 1925 : « Dans la préhistoire du complexe d'Œdipe chez le garçon, tout ne sera pas clair pour nous avant longtemps », et encore : « Nous avons pu pénétrer dans la préhistoire du complexe d'Œdipe chez la fille. Ce qui y correspond chez le garçon nous est passablement inconnu. »

Nous nous trouvons là en réalité devant une difficulté de la pensée de Freud qui peine à formuler en **même temps** une théorie du masculin et une théorie de la féminité. Il semble même que se dessine un véritable chiasme : parlant de l'œdipe, c'est du garçon que Freud traite, et les choses restent le plus

souvent indistinctes pour la fille ; parlant du pré-œdipe - de la préhistoire - Freud se penche sur la fille et le sort du garçon reste inconnu.

Du coup nous attacherons d'autant plus d'importance à ce que, malgré tout, il dit concernant le garçon et qui se place à l'origine de son raisonnement. Il rappelle alors que le garçon et la fille, partant d'un même attachement à la mère, sont confrontés à des tâches absolument opposées. Il n'y a pas de problème à discuter pour le garçon car « nous n'avons aucune difficulté à déduire ce résultat pour le garçon, La mère fut le premier objet d'amour. » Le problème est par contre immense concernant la fille. « Il en va autrement pour la petite fille. Son premier objet fut aussi bien la mère : comment trouve-t-elle la voie menant au père ? Comment, quand et pourquoi se détache-t-elle de la mère ? »

Il n'y a donc pas lieu, me semble-t-il, d'opposer le Freud de 1924 traitant du masochisme féminin, et le Freud de 1931/32 sur la féminité, quant à la dépendance à l'autre maternel. La référence explicite, dans ces articles tardifs, à la bisexualité originaire telle qu'elle est formulée dans *Les trois essais* renforce encore cette invitation à prendre en compte un originaire partagé dans les deux sexes.

Mais du même coup, en devenant une manifestation qui ne serait nullement référée à un genre particulier, ce masochisme féminin perd-il toute capacité d'éclairer ce qu'il en est de la féminité ?

LES MODÈLES DE L'INFANTILE

Ayant ainsi rappelé les termes freudiens du problème, je voudrais reprendre les choses après Freud, à partir de ce qu'on peut nommer les modèles de l'infantile.

Il faut reprendre le sujet d'un point de vue génétique pour en comprendre la complexité. C'est dans la position de l'enfant, que sa prématurité laisse absolument démuné devant la saisie par les soins maternels, que se fait la première expérience de la passivité, expérience tout à la fois de satisfaction et d'excitation, expérience de l'adéquation idéale entre les besoins de l'enfant et d'une « action spécifique » opérée par la mère, en même temps que de l'inadéquation foncière de la dépendance d'un organisme immature à l'égard d'un autre tout puissant.

Les modèles ne manquent pas pour rendre compte de ce qui pourrait être une adéquation entre la mère et l'enfant, à partir de la capacité que celle-ci peut montrer pour répondre aux besoins

physiologiques comme aux besoins psychiques du nouveau-né. Citons :

- le modèle freudien que je rappelais à l'instant, quand Freud avance la notion d'action spécifique venant calmer l'excitation interne (dans *L'esquisse pour une psychologie scientifique*),
- le modèle winnicotien de la mère suffisamment bonne,
- le modèle bionien de la mère dont la qualité psychique apporte « la capacité de rêverie ». Mais la logique même de ces modèles, qui insistent sur la nécessité de l'adaptation de la mère à l'enfant, souligne l'extraordinaire menace qui plane en permanence sur celui-ci, c'est à dire en fait l'**inadéquation** foncière qui existe entre l'un et l'autre : le nouveau-né est dans une totale situation de dépendance et de soumission. La moindre défaillance de la mère, mais aussi tous les signifiants de sa présence et tous les messages qu'elle lui adresse, ont un impact formidable sur l'enfant. La négociation entre l'activité autonome de l'enfant, sa propre affirmation, sa propre poussée pulsionnelle - mais les mots peinent à donner une idée des processus en jeu dans un temps aussi lointain - et les initiatives parentales ne dispose que d'une toute petite marge de manœuvre.

La mise en œuvre des soins maternels ne peut pas être envisagée en dehors de l'hypothèse de la passivité originaire. C'est alors que l'expérience de plaisir dans la passivité peut se déployer. Elle viendra fonder la confiance de base du sujet envers l'autre. Le corps garde le souvenir de ce temps lointain et lorsque l'adulte s'engagera dans la relation amoureuse, nul doute qu'il ne le mette alors en jeu, et de façon explicite dans le temps du plaisir préliminaire. La subtilité du jeu amoureux connaît cet art de compliquer à l'infini ce partage de la passivité et de l'activité.

Cette passivité de l'enfance, dans sa valeur structurante, ne s'entend que d'être non destructrice. Au-delà commence le domaine du débordement traumatique, qu'on peut désigner comme rupture du pare-excitation. C'est là qu'il faut retenir le versant négatif de ce masochisme originaire, lorsque l'intervention de l'autre vient faire effraction. Entendant une jeune femme, en analyse depuis peu, évoquer le fait que, pour rien au monde elle n'irait voir une femme gynécologue, je m'en étonnais. La réponse jaillit aussitôt : « J'aurais trop peur qu'elle me fasse souffrir. Bien sûr, cette phrase n'a aucune valeur de généralité et elle ne pourrait être analysée complètement qu'en la reprenant aussi dans ses significations œdipiennes. Pourtant dans ce fantasme masochiste où c'est la **femme** qui vient attenter au **sexe d'une femme**, l'homme étant désigné comme étant celui qui préserve, on peut trouver un écho de ce masochisme

originaire du corps de l'enfant livré sans frein aux manipulations maternelles.

Jean Laplanche a particulièrement insisté sur le fait que le nourrisson est profondément désadapté.

Sur le plan de la survie d'abord le petit de l'être humain a besoin impérativement de l'autre. De la dépendance vitale qui soumet la survie même à la présence de l'autre maternel, il a souligné le versant tragique, celui de l'*Hilfflosigkeit* - la déréliction, le désaide.

Sur le plan de la sexualité ensuite : l'enfant soumis aux messages venant des parents, messages dont le caractère énigmatique est précisément lié à cette désadaptation et par lesquels du sexuel va s'implanter. Sans m'engager ici dans le débat sur la place d'un mouvement pulsionnel propre à l'enfant, le rapport de séduction infantile est essentiellement défini par la passivité de l'enfant par rapport à l'adulte. L'événement de la séduction ne se caractérise plus par son caractère contingent, mais devient une expérience constitutive du rapport de l'enfant à l'adulte. L'« être-séduit-par-l'autre » devient une marque de l'infantile.

Cet «être-séduit-par-l'autre» qui associe passivité et soumission, qui recouvre ce que Freud décrit comme masochisme féminin peut se définir comme féminin originaire. C'est là la proposition que je tente d'étayer. Cette lecture rejoint en partie une voie explorée par Jacques André dans ses différentes publications sur la féminité ; elle en diffère pour une partie, notamment sur la question du primat du phallus.

LE DÉSIR DE L'AUTRE

Avant cependant de quitter le terrain de l'originaire et d'examiner les développements de cette proposition, je voudrais faire une dernière remarque, qui n'est peut être pas centrale dans mon cheminement mais qui y trouve cependant sa place.

C'est une autre dimension du rapport originaire à l'autre que je voudrais brièvement évoquer. Que l'enfant soit soumis aux messages que les parents lui adressent et porteur de l'énigme du sexuel, nous venons de le rappeler. D'autres messages vont marquer l'enfant et s'inscrire dans son inconscient, comme signifiants et comme fantasmes : ce sont les désirs que ses parents formulent le concernant ; c'est la place qu'il occupe dans la généalogie ; c'est l'héritage dont il est détenteur ; ce sont les secrets qui se sont noués sur sa tête : identification au désir de

l'autre. L'analyse consiste souvent à faire, ou défaire, l'histoire de ces déterminations dans laquelle le sujet se trouve pris et cela dès les temps les plus précoces.

De quoi en effet s'agit-il pour l'enfant sinon de se trouver fondamentalement soumis au désir de l'autre ? Nul ne met en doute cette transmission qui inscrit l'enfant dans les signifiants que les parents lui assignent, mais ce faisant, on s'intéresse surtout à la seconde partie de cette proposition, désignant le désir de l'autre. Il faut également prendre toute la mesure du premier mot : celui d'une identification. Car identification signifie ici soumission. Sans doute pour y trouver son identité et ses idéaux. Mais en même temps pour connaître là l'expérience la plus radicale de passivité.

Ce n'est peut-être pas par hasard que la structure du désir, d'être recherche du désir de l'autre, se trouve ainsi venir en écho avec cette position originaire de l'enfant d'être soumis au désir de l'autre. Désirer ce que l'autre désire, c'est se soumettre à son *diktat*. L'hystérique vient dire le vrai sur les origines du désir. On est sans doute là dans une dimension fondamentale du masochisme originaire indiquant que le sujet humain n'existe que dans une indépassable étrangeté à lui-même.

Ce n'est que bien plus tard, et ce sera tout autre chose, que le rapport à l'autre prendra la forme explicitement sadique de la soumission au Surmoi parental.

LES REMANIEMENTS ULTÉRIEURS, L'ENVIE DU PÉNIS

C'est dans cette expérience originaire de la passivité qu'il me semble possible de voir la constitution d'un prototype de la féminité telle qu'elle est commune aux deux sexes. Aborder la question de la féminité par l'hypothèse d'une féminité primitive, ainsi conçue comme relation première à l'autre qui fait intrusion, est infiniment plus fécond que de reprendre les débats byzantins et irréels sur la connaissance, ou la méconnaissance, du vagin par la petite fille : théories qui dérivent inévitablement vers un réalisme anatomique qui méconnaît la puissance structurante des signifiants ; et vocabulaire dans lequel toute la vertu métaphorique des concepts se perd. La réalité anatomique, et sa juste perception par l'enfant, n'est pas la clef de la réalité psychique.

L'expérience de soumission passive que traverse nécessairement l'enfant petit étaye la notion d'intrusion, de pénétration, et est présente, comme fantasme, chez le garçon comme chez la fille. A partir de la prise en compte de cette dimension fantasmatique, on doit même penser que cette

expérience d'intrusion est en quelque sorte non localisée. Ce ne serait qu'après la mise en place d'une certaine organisation qu'elle pourrait prendre une valeur orale ou, bien sûr, anale (et cloacale). Nous pouvons ici citer Jean Laplanche : « L'intervention de l'autre, pour être généralement polarisée par les lieux physiologiques d'échange (notamment bouche, anus, muqueuses urogénitales), est loin de *s'y limiter, et peut venir ébranler l'organisme en n'importe quelle partie, notamment en n'importe quel point du revêtement corporel, investir n'importe quel courant d'échanges.* » (*Masochisme et théorie de la séduction.*)

Un tel fantasme de passivité concourt puissamment à la construction de la bisexualité. Évidemment les choses n'en restent pas là mais elles constituent sans doute à ce moment une strate première, et ce qu'on pourrait justement appeler un « roc », qui d'une certaine manière restera indépassable. Ultérieurement ce fantasme connaîtra des remaniements et des recouvrements importants et s'organisera différemment en fonction des avatars de la vie et surtout, et de façon essentielle, en fonction de la prise de conscience par le sujet de son sexe et de la différence des sexes, et de son inscription dans le cheminement œdipien.

Et c'est dans ce fantasme que se trouve le prototype autour duquel, dans un second temps, pourra s'établir une nouvelle étape de la féminité. Chaque moment du développement remanie, réinterprète, redistribue les expériences de l'étape précédente, mais ne les abandonne pas.

Ainsi faut-il comprendre Freud dans le texte de 1923 sur l'organisation génitale infantile lorsqu'il énonce, dans une formule étonnante par sa concision, qu'avec le développement sexuel achevé, « le féminin perpétue **l'objet et la passivité** » : l'objet vient là comme héritage de la première étape (la toute première distinction sujet/objet), la passivité venant de l'organisation sadique anale. Cette référence à la passivité comme constituante de la féminité est d'autant plus intéressante pour mon propos qu'elle s'inscrit dans un texte instaurant la phase phallique, dans le moment même où Freud affirme le primat du phallus.

Dans l'expérience de cette passivité primitive s'inscrit aussi la trace de ce qui chez l'homme fera de la crainte de la pénétration, du « refus de la féminité », de la « rébellion contre sa position passive ou féminine envers un autre homme » « *le roc d'origine* » au-delà duquel aucune avancée n'est possible. Vous reconnaissez là les termes et la conclusion de « Analyse sans fin et analyse avec fin », à ceci près que dans le texte freudien, le refus de la féminité chez le garçon y est référé au biologique qui apparaît alors comme un véritable *deus ex machina*.

La mise en évidence d'un féminin originaire autorise une réinterprétation de ce texte qui permet tout aussi bien, sinon mieux, de comprendre comment tout rappel, chez le garçon, du féminin dont il est constitué en partie pourra susciter une violente réaction de défense. Cette relecture permet aussi de comprendre en quoi ce féminin, et corrélativement son refus, est une limite indépassable.

Certes dans ce texte Freud met la commune rébellion des deux sexes contre la féminité au titre du refus de la castration, mais il n'y a pas lieu d'opposer, me semble-t-il, ce qui ressort d'un refus de la castration et ce qui renvoie à un refus de cette féminité primitive. Toute angoisse de castration ne peut en effet que réactiver ce qu'il peut y avoir de trace d'une féminité originaire.

Au contraire de ce qui se passe chez le garçon, l'évolution chez la fille conduira à donner toute sa place à cette féminité originaire et d'abord à l'accepter, à moins qu'un avatar de sa vie sexuelle ne la conduise à la percevoir comme dangereuse pour son intégrité et à la refuser.

Il lui faudra composer avec les étapes ultérieures de la construction de la féminité qui restent décisives. En effet tout ce que nous venons de développer sur la passivité montre à quel point celle-ci peut difficilement être élue comme critère ultime de la féminité, et encore moins comme critère unique, et d'abord dans la mesure où originellement elle se réfère à une expérience présente dans les deux sexes. C'est l'envie du pénis à la phase phallique qui donnera sa dimension complète à la féminité. Rappelons ici que la passivité peut se mettre, au bout du compte, au service de l'envie du pénis : attendre de l'autre qu'il me donne ce dont j'ai envie. On peut cependant penser que des pathologies particulières peuvent renvoyer chez la femme aux défaillances de la construction de ce socle du féminin. Certaines frigidités, par exemple, pourraient être mises au compte du refus de cette passivité originaire, vécue comme la répétition angoissante d'une effraction subie dans ce moment de dépendance à l'égard d'un autre menaçant. Les discours par lesquels peuvent se dire de tels symptômes présenteront souvent au premier plan la notion d'une impossible et dangereuse passivité, dans une tonalité très archaïque.

De l'envie du pénis je ne dirai qu'un mot très bref car la thèse freudienne n'a jamais cessé de faire l'objet de controverses très vives et il ne s'agit pas ici de revenir dans ce débat qui m'écarterait de l'axe que j'ai choisi de privilégier.

Les conceptions les plus à même, selon moi, à rendre compte des avancées de la pensée analytique sur ce sujet – ce sujet de dispute pourrait-on dire – sont celles qui soulignent que

l'envie du pénis n'a pas à être systématiquement considérée comme devant être *envieuse* mais peut tout aussi bien être *désirante*. Il me semble que dès lors que la fillette s'est construite sans carences narcissiques, et donc avec une image du corps non défaillante, l'apparition de l'envie du pénis échappe à son côté destructeur. Il serait alors plus juste de parler de désir du pénis. C'est le désir du pénis qui, mettant le féminin originaire à son service, vient construire le spécifique du féminin dans le rapport de la femme à l'homme. Lorsque les composantes narcissiques de la personnalité de la fillette ne sont pas défaillantes, l'absence du pénis n'est pas inscrite du côté de la honte et de l'humiliation. L'envie du pénis envieuse – en donnant à ce dernier adjectif ses connotations kleinienne – renvoie à cette fragilité narcissique et à des développements névrotiques.

Mais je ne vais pas au-delà sur un sujet qui pourrait ouvrir à un autre débat, parce que ayant maintenant parcouru tout un champ théorique, je me trouve en position de pouvoir reprendre la question de départ.

LA QUESTION

« Tous les hommes sont comme ça ».

Énoncé dit cent fois. Énoncé banal, que les analystes entendent sans doute souvent dans le secret de leur cabinet.

Depuis le début de son analyse Esther attaque son mari, **et à travers lui tous les hommes**. Son mariage autrefois avait déjà contenu l'idée d'une méfiance à l'égard des hommes. Rien de ce que fait cet homme, rien de ce qu'il est ne trouve grâce à ses yeux.

« **À travers lui tous les hommes** », sans doute puisque je ressens cette attaque comme étant dirigée contre moi, trouvant beaucoup d'injustice dans les critiques qu'elle énonce. Quand elle l'accuse d'incohérence, je l'estime plutôt patient ; quand elle le dit hypocrite, je garde l'idée qu'il est peut-être sincère ; quand elle le prétend égoïste, je trouve qu'il a raison de se préserver ; quand elle le juge nul, je pense qu'elle ne lui laisse pas beaucoup d'espace pour exister.

Évidemment je ne donne pas droit de cité à mes associations : mon mouvement contre transférentiel d'identification à cet homme, il est préférable que je le garde pour moi. Je n'ai même pas lieu d'être particulièrement fier d'un mouvement qui m'entraîne dans la défense de la caste des hommes, devant cette femme dont une part des idéaux a consisté à vouloir libérer les femmes d'un joug injuste. Je devine même la

proximité d'un grand danger si je laissais se manifester quelqu'aspect de ce mouvement. Je ressens surtout que je ne suis pas dans le vrai. Je ne les relève en moi-même que pour mesurer combien je suis inclus, et combien je me laisse inclure dans ce « ils sont tous comme ça ».

En vérité cette plainte interminable, quand je l'entends comme si elle m'était adressée, à moi, homme parmi les hommes, je me trompe. Esther est une victime qui s'adresse à un personnage qui peut la comprendre, à un autre elle-même, à une image maternelle. Ce serait plus facile de parler à une femme, dira-t-elle à d'autres moments.

L'événement de séance surgit lorsque disant une nouvelle fois le « tous les hommes sont comme ça », la phrase est arrêtée par un sentiment d'étrangeté. Cet énoncé ne colle pas. Il y a là quelqu'un qui pourrait se froisser de cette affirmation. Cette femme, une nouvelle fois faisait, en larmes, le procès de son mari. Elle dénonçait son opportunisme. Laisant un instant filer sa pensée, elle continuait : « Les femmes respectent ce qu'elles ont promis. Les hommes sont opportunistes, ils sont tous comme ça ! » Et soudain elle s'arrête, un instant sidérée par ce qu'elle vient de dire, de me dire. Tente de se corriger, Se rappelle qu'elle avait longtemps cherché *une* analyste.

Le choix d'*un* analyste ne s'était pas imposé d'emblée, au contraire. Esther avait déjà fait, des années auparavant, un début de travail auprès d'une analyste. De nouveau lorsqu'elle avait voulu réentreprendre une analyse c'est vers une femme qu'elle s'était tournée. Seule une femme peut comprendre une femme. Mais finalement lorsque cette rencontre n'aboutit pas, elle choisit de s'adresser à un homme, consciente que ce faisant elle accepte de se mettre en danger. Elle prend conscience que parler à une femme de sa haine des hommes lui laissait imaginativement la possibilité de laisser intacte, inentamée cette haine. Elle se serait installée, pense-t-elle, dans une sorte de complicité à priori. Là encore il faut ne pas être dupe des représentations imaginaires qui sont mises en avant par son discours, parce que dans une telle situation la relation transférentielle avec une analyste ne se serait pas laissée entièrement déterminer par son a priori. Mais la complicité instaurée d'emblée par une telle position de départ aurait certainement fonctionné comme une formidable résistance à modifier sa relation par rapport à un homme.

Moment fécond où le transfert agit. Elle a - pourrait-on dire - au moment même où elle prononce cette phrase, changé d'interlocuteur. Elle s'adresse désormais à un homme. Parler à un homme de sa haine des hommes donne brusquement un poids impensé à sa parole. On peut même être un

peu plus précis : à un homme avec lequel cette haine connaissait un début de vacillement.

On voit là que se précise la question posée. Il ne s'agit pas d'évoquer le fait que la relation analytique d'une femme avec un homme aboutisse à une relation transférentielle, évidemment, puisque c'est là toute l'analyse. Il s'agit de repérer une relation transférentielle singulière qui vient répéter une situation de blocage, dans laquelle l'affirmation de féminité s'énonce comme négation ou plutôt comme refus de l'homme, et de s'interroger sur le dépassement de ce refus.

Pourquoi parler autour de ce moment de l'analyse d'assomption de la féminité ? Parce que jusqu'à ce moment l'affirmation de la féminité passait par l'appui sur une position défensive, d'attaque contre l'homme (l'attaque est la meilleure des défenses). Sous couvert de ce qu'on peut appeler une revendication féministe il s'agissait bien pour Esther de dénier à l'homme toute velléité de prétendre représenter le phallus et de prouver, jour après jour, qu'elle seule pouvait l'avoir. Il est probable que le danger représenté par un analyste homme venait durcir cette affaire, renforcer les défenses et la mettre en position de devoir ne rien céder. Ainsi s'était constitué en moi le sentiment qu'avec un homme se renforçait le conflit en cause : ainsi s'était constituée la question.

Certes il faudrait pouvoir aussi rapporter toutes les facettes du combat d'Esther. Mais outre qu'il ne s'agit pas ici de se lancer dans un récit de cas, donner la priorité à la problématique de l'envie du pénis ferait précisément écran à ce qui a été déterminant dans cette mutation.

Les seuls hommes qui avaient grâce à ses yeux étaient les homosexuels, les seuls à se trouver dépourvus de la brutalité commune à leurs congénères, les seuls à assumer une dimension féminine. Constamment soumise à une menace venant de l'homme, il lui faut être sur ses gardes. Céder, de quelque manière que ce fut, à la passivité, c'est aussitôt se mettre en danger, c'est s'exposer. Au fond, le paradoxe d'Esther, c'est d'accepter la passivité lorsqu'elle la rencontre chez un homme mais de la refuser lorsqu'elle la devine chez elle.

LA SITUATION ANALYTIQUE

Homme, femme « *il nous suffit qu'ils se distinguent comme étant chacun le fantasme de l'autre* » avait joliment écrit autrefois Eugénie Lemoine-Luccioni, en poussant un peu les choses du côté de la symétrie. Certes, cet aphorisme peut suffire pour expliquer le perpétuel quiproquo. Mais c'est ce fantasme précisément qu'il s'agit

d'explorer pour comprendre l'impasse, ou la passion, dans laquelle chacun, homme, femme, peut être dans sa rencontre avec l'autre.

Le dispositif de l'analyse est celui d'une différence dans laquelle va se glisser la différence sexuelle. C'est ce que Pierre Fédida avait autrefois nommé une essentielle dissymétrie dans la psychanalyse, « condition même pour que la cure accueille le jeu des illusions bisexuelles mais ne reste à aucun moment captive de leur séduction La différence des sexes entre un analysant et un analyste - il serait plus exact de dire la différence des genres - vient se composer avec une différence des places et des fonctions dans le dispositif. Elle s'ajoute à elles et vient les redoubler.

Le dispositif mis en place par le cadre, et singulièrement la position de l'analysant allongé et la réquisition dans le temps de la séance de rester entièrement passif installe indiscutablement l'analysant, homme ou femme, dans une position passive féminine. Avec la règle fondamentale qui suspend toute action les choses sont plus complexes : la passivité y est mise en œuvre de façon décisive puisque la motricité se trouve suspendue pendant le temps de la séance, se rapprochant ainsi de la physiologie du sommeil et du rêve, mais il y a bien acte pendant la séance car la règle fondamentale tend à donner à la seule parole le statut de l'acte.

On connaît chez l'analysant homme la prégnance des sentiments homosexuels qui peuvent surgir de par ce dispositif. Symétriquement, une femme victime durant l'adolescence d'une relation incestueuse aura besoin d'un long temps de face à face avant de pouvoir envisager une analyse : la prégnance de la passivité et du fantasme de soumission et l'inquiétude d'une présence invisible de l'analyste réalisant un rapprochement traumatique avec la situation vécue.

Enfin la relation à l'analyste sollicite une capacité à s'engager dans une relation de confiance à l'autre puisqu'il s'agira de se livrer totalement. « S'en remettre entièrement et sans restriction à quelqu'un à qui l'on confie ses pensées les plus intimes, les plus secrètes ». « Cette confiance n'est possible que si a pu être faite une expérience positive - ou suffisamment positive - de la passivité infantile.

Le tournant transférentiel d'Esther vient d'abord signifier l'abandon de la position transférentielle initiale pour une autre. L'analyse, en forçant à la plus grande passivité, et je dirais aussi en forçant à la plus grande féminité, oblige à rejouer le théâtre de la différence des sexes. Il s'agirait, pour reprendre le terme de Jacqueline Schaeffer dans un article très passionné sur cette question, d'accepter la *défaite* du féminin. Dans cette nouvelle

position transférentielle ce qui est en jeu précisément est l'acceptation de l'activité de l'autre. Dans la période qui suivit, c'est sur ce point précis qu'Esther découvrit d'autres rapports possibles avec les hommes. Elle évoquera, avec le sentiment de faire une découverte un peu honteuse, le plaisir pris à s'être engagé dans une relation avec un homme qui l'entretenait. Elle découvre que la violence avec laquelle son compagnon se saisit d'elle dans la vie autant que dans l'amour, la comble. A peine se rassure-t-elle de découvrir la dimension de jeu qui à la fois inaugure et rend possible une relation aussi incorrecte.

POUR FINIR

Comment conclure ? On voit que la question initiale s'est estompée. Une réponse est venue lorsque le centre de gravité de son énoncé s'est déplacé.

Tout un cheminement a été fait qui s'est efforcé de cerner les contours d'une féminité originaire venue se confondre avec la passivité et la dépendance infantiles au plus près de la séduction originaire.

Ce parcours a retrouvé une question qui n'a cessé de poursuivre Freud - les rapports entre activité/passivité et masculin/ féminin - sans que jamais il n'y apporte une réponse qui le satisfasse. Nous avons repris un moment particulièrement tendu de cette discussion avec lui-même, mais ces débats s'insèrent dans une histoire qui avait commencé avec l'*Esquisse* et qui se poursuivait encore avec l'*Abrégé*.

Dans l'*Esquisse* : première ébauche de la théorie des névroses de défense, c'est « un incident actif (chez les garçons), passif (chez les filles) qui, parce qu'il est accompagné de plaisir sera responsable de la névrose obsessionnelle ; c'est un incident passif, accompagné de déplaisir, et survenant chez la femme, passive de façon naturelle, ou chez l'homme passif, qui sera à l'origine de l'hystérie.

Ultérieurement les *Trois Essais* sont une sorte de fil rouge grâce auquel on peut suivre toutes les modulations de la pensée de Freud, dans les éditions successives au travers des notes et variantes.

Les principes fondateurs de la bisexualité et d'une libido de nature masculine fournissent le cadre à l'intérieur duquel le rapport de activité/passivité avec masculin/féminin restera constamment en procès.

En 1905, Freud se contente de « l'opposition du masculin et du féminin réunis dans la bisexualité ». En 1915, il affirme

absolument l'identité des deux couples d'opposés en ajoutant qu'il s'agit d'une opposition « dont la signification en psychanalyse se réduit à l'opposition actif et passif », actif et passif deviennent les simples précurseurs de masculin féminin. Mais en 1924, il modère fortement son affirmation, en remplaçant ce dernier ajout par le suivant : il s'agit d'une opposition » qu'il faut souvent remplacer, en psychanalyse, par celle d'actif et de passif ».

Dans *Malaise dans la culture*, 1929, et dix ans plus tard, en 1938, avec *l'Abrégé*, ce n'est plus une atténuation, c'est carrément une réserve : « nous faisons coïncider bien trop à la légère l'activité et la masculinité, la passivité et la féminité... » et enfin « La doctrine de la bisexualité demeure dans une grande obscurité ».

Sans doute ce débat a-t-il pour enjeu la théorie du primat du phallus. Wladimir Granoff en avait bien marqué les enjeux dans son livre sur *La pensée et le féminin*. Penser en terme de bisexualité sommaire, laisser les choses aller du côté d'une

symétrie entre le féminin et le masculin, entre le passif et l'actif - qu'on se rappelle les échanges de lettres entre Freud et Fliess sur le corps partagé entre une moitié féminine et une moitié masculine - c'est déjà s'engager vers un abandon des principes.

Dès lors que Freud ne cède jamais sur l'unicité de la libido masculine et sur le primat du phallus, il me semble que la question à laquelle il est confronté c'est comment faire le deux à partir du un. Le parcours que nous avons fait en donnant toute sa place à l'originnaire et en échappant à ce qui pourrait se construire comme fausse symétrie tente, me semble-t-il, de sortir de cette discussion circulaire.

« Voilà tout ce que j'avais à dire sur la féminité. C'est assurément incomplet et fragmentaire... Voulez-vous en savoir plus, interrogez vos propres expériences de vie. »

Ces mots, c'est Freud encore, c'est encore la conclusion de « La féminité », et c'est le fragment que, généralement, on ne cite pas.

Féminité et confiance

Anne Aubert-Godard

Patrick Merot nous a excellemment introduits à la complexité de la problématique de la féminité dans la théorie psychanalytique à travers le parcours de Freud. Il a posé la question de l'accès à la féminité chez une femme dans une relation à un homme à partir de sa pratique de psychanalyste homme avec une femme, c'est-à-dire dans le transfert. C'est une réflexion sur le contre-transfert que je propose pour prendre la suite de ces interrogations, et notamment sur la façon dont le contre-transfert pourrait favoriser ou entraver des expériences psychiques féminines, des expressions de féminité, et leur intégration au sein du moi. En effet, le contre-transfert me semble pouvoir renforcer le refoulement ou participer à sa levée, même s'il n'en est pas le moteur essentiel, et susciter des résistances, la fuite, des passages à l'acte.

Nous ne reviendrons pas sur les raisons multiples que nous pouvons construire pour lesquelles Freud ne pouvait pas, à ce moment-là de son parcours, entendre, laisser en mouvement et en travail, reprendre en lui d'abord, toute une dimension du transfert homosexuel de Dora. Le contre-transfert qu'il nous donne à construire à travers son écrit, fort honnête au demeurant, qu'il me donne à construire à moi, une femme, me laisse penser qu'à côté d'un accueil de la féminité auquel il essaie d'initier Dora sur un mode très masculin-séducteur, c'est à un procès à la femme-mère qu'il nous convoque en arrière-fond. Je ne sais si c'est à la femme, à la mère, ou à l'impossibilité de les distinguer à laquelle il est alors confronté. Au lieu de pouvoir rendre compte pleinement de la place qu'il aurait accordée, dans la menée de cette cure et dans les élaborations après-coup, à la séduction dont il est l'objet, à la passivité qui lui est imposée par Dora, à la réceptivité dont il a fait preuve, bref à la féminité en lui, comme nous savons par ailleurs qu'il en est capable avec un homme, notamment à travers sa correspondance avec Fliess, Freud me communique bien plutôt, à ce moment-là de son écriture, sur laquelle il reviendra plus tard, et à propos de ce que Dora éveille en lui, le sentiment d'une profonde ambivalence.

Dans le travail d'après-coup, d'écriture, qui est une reprise active d'une situation en partie subie, écriture que Freud désigne comme équivalent d'un coût, dans le travail de théorisation que

Freud propose au lecteur, je l'entends, en arrière-fond, accuser Dora qui l'a laissé tomber, qui l'aurait trahi. Dans ce texte je n'entends pas à la mesure de mon attente cette tendre bienveillance qui me paraît particulièrement nécessaire pour aborder la problématique adolescente et les adolescents. C'est là mon contre-transfert au contre-transfert de Freud. Soyons clairs. Il ne s'agit pas pour moi de faire à mon tour le procès de Freud. De nombreux autres s'en sont chargés avant moi. Et surtout ce n'est pas là mon propos, ça ne m'intéresse pas. Je souhaite bien plutôt réfléchir aux difficultés contre-transférentielles soulevées par l'émergence de la féminité dans la cure, ainsi qu'à celles d'en rendre compte avec des mots appropriés, qui ne l'enferment pas dans une logique phallique. Je souhaite contribuer, aussi modestement que ce soit, à sortir la féminité d'une confusion avec la maternité qui les maintiennent toutes deux dans une logique phallique qui en détourne le sens. Ce n'est que plus tard (1923, «L'organisation génitale infantile»), et Dora y aura sans doute contribué à sa façon, que Freud explicitera la nécessité de distinguer dans le cours du développement sexuel une phase de primat du phallus auquel correspond fondamentalement le complexe de castration, d'une organisation génitale liée à la survenue de la puberté, faisant, alors seulement, place à la pensée possible d'un être masculin distinct d'un être féminin. Jusqu'alors l'opposition se faisait entre être/avoir, être actif/passif, être phallique/châtré.

Freud dit bien qu'à être moins pressant, à moins traquer sur un mode masculin le désir de Dora en ses retranchements, il aurait joué un rôle, il aurait été moins authentique. « Serais-je parvenu à retenir la jeune fille si j'avais moi-même joué un rôle... j'ai toujours évité de jouer des rôles.» (« Dora », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 82.)

Dora me semble trop tôt, trop brusquement, trop massivement, confrontée au désir génital masculin dans sa vie et dans la cure pour pouvoir assumer ce désir à elle adressé et y répondre sur un mode féminin, pour pouvoir assumer la nature de son propre désir féminin. Son désir féminin lui est dit dans une forme masculine. Elle est livrée à la violence de son propre désir à laquelle répond celui de son partenaire, son père, Mr K., Freud....Elle en est répétitivement traumatisée. Les

interprétations de Freud en effet ne me semblent pas apaiser les excitations de Dora. En « appelant un chat un chat », il n'assure pas une fonction maternelle pare-excitante. Il augmente l'incendie en y répondant par des mots eux-mêmes chargés de feu.

Si Dora avait pu d'abord étayer l'intégration de sa propre pulsion sur un fond maternel contre-transférentiel qui l'aurait reçue comme telle et transformée, si Dora avait pu d'abord introjecter la puissance contenante d'une pensée maternelle à laquelle elle se serait identifiée secondairement, n'aurait-elle pu faire progressivement place à son tour à une position féminine, plutôt qu'enfantine, plutôt que pseudo-maternelle ? Le texte que Freud nous donne à lire dessine pour moi une figure du transfert/contre-transfert organisée sur le mode d'un affrontement mortel au cours d'un duel. Ce qui aurait donné une perspective, un espace de pensée sensible, une intériorité aux coups que s'échangent Dora et Freud, ce qui les aurait lestés chez Freud d'une résonance infantile-et-maternelle probablement chargée de tendresse et d'une histoire, et leur aurait donné du temps, me semble faire défaut à ce moment-là de leur relation, à leur relation de ce moment-là. Cet écho semble avoir été évité par un Freud dont Michel Neyraut écrit la nécessité dans laquelle le met Dora d'être explicite, d'objectiver, du fait que son transfert à elle est implicite. Elle s'oppose « à l'analyste en son désir d'objectivation plutôt qu'au processus analytique » (Le transfert, PUF, 1974, p. 264.). Elle attendait que Freud ne tombe pas dans le piège qu'elle lui tend malgré elle. Si la rencontre transfert-contre-transfert l'avait permis, il se serait alors agi d'« apercevoir » une situation d'ensemble (aperception, Winnicott), plutôt que de percevoir objectivement ce que Dora exprime, de le référer à un savoir constitué, et d'utiliser le pouvoir implacable de ce savoir : si l'on reprend la formulation de Winnicott au sujet du modèle de la créativité primaire comme fond inconscient du transfert, ce serait Freud qui créerait la Dora qu'il rencontre, et il la rencontre parce qu'il l'a créée et qu'elle est là, et il peut alors la découvrir aussi autre, tandis que ce serait Dora qui créerait Freud et elle rencontrerait ce Freud-là parce qu'elle l'a créé et aussi un autre. Je suppose que Dora a un espoir, secret, inconscient, que l'homme Freud, le père Freud, pourrait être aussi une mère. Qu'il serait aussi assez maternel, aussi assez féminin pour lui permettre d'opérer des articulations à la place des clivages entre son amour primaire et son amour œdipien, entre le premier objet, objet de pulsion et d'identification, objet d'être et d'avoir, et les objets parentaux distincts, différenciant l'amour sexuel des identifications. Je suppose qu'elle attendait pour engager sa confiance entière dans son psychanalyste d'avoir reconnu de tels signes chez un homme qui en serait digne. Je suppose que Dora cherche à créer une réciprocité. Elle espère de son analyste, quand il est

avec elle, qu'il ait avec sa mère intérieure une relation suffisamment paisible, avec la maternité une relation suffisamment sublimée, dans un registre maternel introjecté assez stable, pour pouvoir amener Dora à s'appuyer sur ce registre pour rencontrer un autre que celui qu'elle crée, un autre que les objets parentaux réels, mère et père qu'elle a connus. Dora cherche une figure identificatoire primaire suffisamment bonne, une figure qui contienne l'ouverture à l'autre, pour pouvoir avoir du plaisir dans l'altérité, sans en être traumatisée. Elle, adolescente, en plein remaniement de ses premiers investissements et de leur articulation possible aux motions génitales qui l'assaillent, me semble espérer, sans le savoir, rencontrer un père qui tienne sa place de père sans exclure en lui pour cela sa propre relation d'enfant à sa mère, relation qui l'a mené à sa paternité. Dora cherche quelqu'un qui l'aide à faire le passage vers l'âge adulte, et vers son identité féminine mieux assurée. Dans ma construction, Dora a une attente inconsciente que Freud ait une meilleure relation à sa mère que ne l'ont chacun de ses parents à la leur. Là est me semble-t-il la première condition de possibilité de confiance. Une confiance qui pourra, à partir de cette base, devenir contrat symbolique. Les parents réels de Dora sont trop décevants. La première confiance du nourrisson est une confiance articulée à son état de détresse originaire. Ce sont les qualités réelles de l'objet qui fondent ou désavouent cette confiance première accordée a priori. La possibilité de faire confiance et de laisser libre cours à ses mouvements de féminité dans l'investissement pulsionnel à but passif de l'objet paternel masculin serait donc à articuler à cette première confiance établie dans le registre maternel. Elle en serait le prolongement et le transfert, dans le registre des échanges, symboliques cette fois. Elle constituerait un pont entre l'organisation prégénitale et la problématique œdipienne. « Elle tâchait de s'assurer de façon inquiète si j'étais tout à fait sincère... son père préférerait toujours la cachotterie et les moyens détournés. » (p. 88.)

Or, Freud, dans un souci de sincérité, précisément, rapporte ce qui se présente à certains égards comme un combat : combat interne à Dora - à quoi en elle peut-elle se fier, puisqu'il y a conflit ? - mais aussi combat entre Freud et la jeune femme. Dora est une femme, séduisante et séduite, mais aussi elle ne l'est pas assez, pas assez exclusivement femme passive, femme soumise, femme admiratrice venant apporter à Freud la confirmation clinique de ses hypothèses théoriques. Elle ne le met pas en confiance. Elle est de mauvaise foi, ne veut pas reconnaître son attrait pour Mr K., ni s'y laisser aller. Elle résiste à sa féminité qui indiquerait le but passif de recevoir des baisers de Mr K. et d'en recevoir une goutte dans sa boîte à bijoux, comme buts satisfaisant sa pulsion génitale féminine. « J'exigeai naturellement une détermination spéciale pour ce détail. Elle

m'objecta, probablement sans y croire elle-même... objection que je réfutai... » (« Dora », p. 75.) et un peu plus loin encore « ... cela prouve que... Vous voyez que votre amour pour Mr K... Aussi bien ne le contredit-elle plus. »

Fin du combat, fin de ce qui peut apparaître comme une relation sexuelle, avec un gagnant et un perdant au jeu, mais aussi un dominant et un dominé. Fin apparente, en fait. Freud écrit en note (p. 78) que Dora persécute tout le monde de sa vengeance presque sournoise, sauf Mme K. qu'elle épargne. Il fait partie des persécutés.

Freud, bien entendu, a raison, dans le contenu génital de ses interprétations. Mais ne se montre-t-il pas sauvage dans le contenu si précocement dévoilé, dans le ton, dans le rythme ? Dora ne me semble pas en mesure d'entendre tout cela autrement que comme une séduction virile violente, qui l'excite et lui fait peur à nouveau, une situation traumatique répétée, qui la précipite dans la recherche régressive d'une protection, du côté du père de la petite fille pour fuir l'homme, du côté de Mme K., pour fuir le père, fuir Mr K., fuir Freud, fuir... et se venger d'avoir été trahie dans sa confiance primaire, comme si les règles du jeu avaient changé sans qu'elle en soit avertie. Plutôt qu'une aide à surmonter l'excès pulsionnel qui l'envahit et qu'elle ne sait pas encore traduire avec ses mots à elle, plutôt qu'un accompagnement de ses mots combinés d'enfant et d'adulte qui constitueraient des ponts, plutôt qu'une offre de transformation de désirs sortis du refoulement, elle reçoit les mots chargés de la violence sexuelle que sa propre violence a réveillée. Pour pouvoir rassembler et symboliser ses motions érotiques partielles sur l'objet paternel incestueux, et les reporter sur un homme dont elle puisse accepter des gratifications de plaisir, il lui faudrait d'abord pouvoir faire confiance à Freud, objet du transfert primaire. Confiance dans l'être humain, et c'est là que je situerais le registre maternel. Confiance dans l'homme. C'est là que je situerais la relation au père. Confiance dans le maternel du père qui serait capable d'articuler, sans les confondre, ses identifications maternelles et féminines, les versants narcissiques et objectaux de ses investissements et de ceux de l'autre. Double registre de confiance articulé l'un à l'autre. En quelque sorte il lui faudrait pouvoir être sûre que Freud ne va pas simplement répéter avec elle le trajet que Gabrielle Duchesne Dorey nomme « entre le deuil et la trahison, la femme » (Psychanalyse à l'université, 7, 26, mars 82, communication APF, mai 81). C'est une double trahison que Dora a vécue dans sa relation : de fille à sa mère, à laquelle il a fallu renoncer, qu'il a fallu abandonner, qu'elle a dû « trahir » pour investir le père, et de fille à son père, qui l'a trahie et a trahi sa mère pour une autre femme. Une autre femme dont Dora est amoureuse, forcément.

Une femme qui est la figure de la femme qu'est aussi la mère. Féminité et maternité se trouvent ainsi distinguées, pour tout le monde, en distinguant les personnes, en évitant d'aborder directement la féminité de la mère.

Que Dora ait à faire le deuil de sa mère, puis celui de son père comme objet d'amour incestueux peut être éprouvé comme trahison mais n'en est pas une au regard du sujet. Les règles du jeu ont été posées au départ. L'essentiel de la trahison qui fait résonner les autres, imaginaires, comme trahison, réside dans l'utilisation inconsciente qui est faite de Dora par son père, avec la complicité de Freud dans un premier temps.

La trahison des pères, au profit des hommes, s'inscrit dans le registre symbolique qu'elle vient détériorer. Il s'agit de satisfaire un registre pulsionnel masculin sous couvert de paternité. Dora doit être sage pour servir les désirs de son père. Elle doit donc construire son identité de femme avec le constat qu'elle est la fille d'une mère qui est une femme méprisée par son père, et probablement qui le méprise, la fille de parents qui n'ont pas de valeur en commun, qui n'ont plus de relations sexuelles, comme s'ils n'en avaient jamais eues. Freud à son tour trahit puisqu'il ne s'approche pas assez de l'origine maternelle des mots d'enfant de Dora pour traduire ses interprétations dans cette langue-là d'abord, comme Fédida le recommande à juste titre me semble-t-il. Freud n'a pas pu s'approcher assez de l'étrangèreté intérieure de Dora, de la sienne propre, si ce n'est après-coup. Il aurait été incité par Dora la provocatrice à mieux combattre ses propres mouvements féminins et maternels, pour « ne pas jouer de rôle ». Accepter d'être la mère dans le transfert est impossible pour le Freud de cette époque qui n'a pas encore clairement conceptualisé la distinction entre le maternel, la mère comme objet sexuel d'amour et de haine, la mère comme rivale auprès du père et la femme qu'est aussi la mère. Dora oscille entre identifications et relations d'objet, dans une proximité simultanée avec les formes d'attachement précoce au parent, à la mère, à la femme qu'est la mère enseignante de sexualité, à la femme objet homosexuel pour la fille qu'est aussi la mère. Dora et son analyste se retrouvent sur les questions difficiles de l'adolescence à avoir un fonctionnement adolescent, Elle se montre pressée. Il la précipite, la bouscule. Le rythme profond de Dora et l'oscillation de ses mouvements dans le temps, ne séparent pas encore nettement - parfois plus, parfois moins - l'enfant, la mère, la femme. La féminité ne réside-t-elle pas dans le rythme autant que dans l'espace diffus ?

Dora a éprouvé le besoin de se venger de Freud en interrompant brusquement le traitement au moment même où les espérances que Freud avait « d'un heureux résultat de la cure

étaient les plus grandes » ... Sa tendance à se nuire à elle-même trouvait son compte dans cette manière d'agir. Freud le comprendra plus tard, (comme il l'exprime dans « Sur la sexualité féminine », PUF, *La vie sexuelle*, p. 149.) « l'enfant n'a pu saisir psychiquement ces motions au moment où elles se sont produites et pour cette raison elles n'ont pu subir une interprétation qu'après-coup ; ainsi elles apparaissent dans l'analyse sous une forme d'expression qui ne leur revenait sûrement pas originellement. Parfois nous les rencontrons sous forme de transferts sur l'objet-père ultérieur où elles n'ont pas leur place et troublent sensiblement la compréhension ».

Gabrielle Dorey, dit (*op. cit.*), elle aussi, le décalage. « Âme d'enfant dans un corps de femme, mal remise de l'abandon maternel, n'osant plus se laisser aller, elle risque de n'arriver à la maturité que lorsque se dérobe un corps qui n'est plus à la mesure de ses désirs, de son désir » (p. 215.), à quoi font encore écho les propos désabusés d'un Freud plus âgé, dont la mère est morte, en 1933, (dans *les Nouvelles Conférences*. « La féminité » p.179). L'impossible satisfaction sexuelle est résolument référée au décalage de génération : « Ce n'est, très fréquemment, que son fils qui obtient ce qu'il avait recherché pour lui-même. » (p. 180) et remarquait qu' un homme dans la trentaine nous apparaît comme un individu juvénile, plutôt inachevé, dont nous attendons qu'il utilise vigoureusement les possibilités de développement que lui ouvre l'analyse. Par contre une femme au même âge nous effraie fréquemment par sa rigidité psychique et son immuabilité. (...) Il semble que tout le processus s'est déjà déroulé... comme si le difficile développement vers la féminité avait épuisé les possibilités de la personne. »

Voilà pourquoi il faut se dépêcher, alors qu'elle est encore adolescente ? Et si c'était justement cette précipitation qui paralyse et rigidifie les possibilités féminines de la personne ?

Freud interprète d'autant plus violemment à Dora la féminité refoulée qui la pousse à ce but passif de recevoir le membre viril, qu'elle exerce sur lui un pouvoir de séduction à laquelle il répond et dont il se protège. Elle s'en défend, dans l'actualité de la cure avec Freud et lui raconte comment elle s'en est défendue avec Mr K. Elle se met en scène pour Freud comme celle qui veut garder une position active et digne. Elle gifle l'homme qui lui adresse les mêmes paroles qu'il a adressées précédemment à sa servante. Freud n'entend pas la quête narcissique sous-jacente et se retrouve risquant la gifle, à jouer le rôle que Dora attribue à l'homme dans son fantasme de défloration. Elle active cette situation aux allures sado-masochistes. Les paroles qui ont provoqué la colère, et ne sont pas suffisamment entendues comme telles par Freud sur le moment, sont à la fois banales et terribles à entendre pour une femme : « ma femme n'est rien pour moi ».

Derrière le manifeste du transfert et du contre-transfert génital provocateur, derrière la rivalité d'activité, rivalité phallique et le refus de passivité, le refus du féminin, derrière la résistance à faire place à ce désir d'être femme qui serait pur désir, se confondant avec celui d'être, celui d'être enceinte ou d'être en possession du pénis comme du sein, n'y a-t-il pas, de part et d'autre, la même difficulté à faire confiance ? Difficulté pour Dora à faire confiance à un homme si peu fiable, qui peut dire « ma femme n'est rien pour moi » et le dirait vite à son propos à une autre, un homme si proche de la pulsion en quête d'un objet pour la satisfaire, peu importe lequel. Difficulté pour l'homme Freud à faire confiance à la femme-mère encore confondue, qui l'a trompé à de nombreuses reprises en lui imposant des frères et sœurs, en le « séduisant » à travers les soins puis le négligeant, l'abandonnant. Freud est passif par rapport à cette mère-là, comme tout enfant.

Selon Laplanche dans ses *Problématiques* sur le transfert, reprenant Lacan, ce que Freud n'aurait pas suffisamment tôt repéré, c'est que Mr K. n'intéresserait Dora qu'en rapport avec Mme K. ; Mr K., tout seul, ne vaut rien. Le père tout seul ne vaut rien s'il n'est relié d'une façon ou d'une autre à la mère. Là serait le trajet premier de la sexualité féminine, enveloppée de maternel. Florence Guignard propose pour l'infans, garçon ou fille, un espace du féminin primaire comme « porte de sortie hors de l'identification projective mutuelle mère-bébé » qui appartient au maternel primaire. « C'est le lieu d'identification au désir de l'autre, avant tout au désir sexuel féminin de la mère pour l'homme-père. » Le sein a un mamelon qui en régit l'accès, la mère rêve à son père, à son homme, au père de son enfant qu'elle introduit alors à l'absence dans la présence. Elle introduit l'enfant à sa féminité de femme avec l'homme. Elle introduit à un tiers absent qui oriente l'accès à son intérieur psychique. Pour s'engager dans une relation avec le père en tant que père, pour assumer le vide en elle, vide de mère, vide d'enfant, vide de pénis, pour assumer son désir féminin, la fille doit pouvoir relier symboliquement et non plus concrètement, la mère et le père, le couple dont elle est issue, se représenter la scène primitive et y trouver son identité.

Florence Guignard (« *A l'aube du maternel et du féminin* », « Essai sur deux concepts aussi évidents qu'inconcevables », RFP, LI 6, 87.) propose de nommer espace du maternel primaire l'espace interne de l'infans dans lequel va s'installer, dès la naissance, son investissement pulsionnel des premières relations identificatoires à la capacité de rêverie de la mère.

Pierre Fédida (« L'interlocuteur », in *Le site de l'étranger*, PUF, 95.) insiste sur le fait que l'objet du transfert est la non-personne d'une personne, la non-personne de la présence que l'analyste incarne. Cette non-personne qui se signifie dans sa présence serait d'essence paternelle. « Parler du père du transfert...c'est appeler le père comme figure mythique

d'engendrement, comme cause du transfert... Aller jusqu'à dire que le transfert est « d'essence paternelle » (p. 166.) ne trahirait pas l'intention de notre propos si la formulation ne devait pas prêter à une recatégorisation cette fois exclusive, aux fins de qualifier le paternel par élimination du maternel... le maternel est sans doute beaucoup plus associé dans la situation analytique à la perception préconsciente des données sensorielles de la *présence* en personne de l'analyste ainsi qu'à l'environnement de la séance : il constitue le matériau corporel de cette présence dont on n'ignore pas l'importance... Mais ce *maternel* - **dont il n'est pas certain qu'il soit justement nommé par ce mot** - (effectivement Winnicott parle d'environnement, pour réserver au maternel la fonction de la personne créative, initiatrice par sa présence dans l'absence de la transformation de l'hallucination en rencontre, et Bien parle de rêverie maternelle comme première activité métaphorisante initiatrice de la pensée, par son intégration d'une dimension de non-personne dans la personne) s'il crée des conditions corporelles *d'échange imaginaire du transfert*, ne saurait être pris pour le transfert lui-même, ou du moins pour le mouvement de sa *régression topique inconsciente*... L'analyste en personne tend à signifier l'absence - la non-personne - de la présence qu'il incarne. »

C'est bien dans ce registre du maternel que s'enracine la confiance primitive : de quelle façon la mère, ou la personne en fonction maternelle qui peut être le père, initie-t-elle le nourrisson à une présence qui contient l'absence. Non pas le vide mais l'absence. Le parent suffisamment bon apporte une présence en partie orientée vers un autre non présent, objet de désir, ou vers une valeur de référence qu'il invite à partager ou incite à partager. L'identification au désir féminin de la mère augmente, selon Florence Guignard, les capacités d'introjection.

Dora cherche sa propre estime. Elle cherche un modèle identificatoire pour différencier en elle l'espace vaginal, la femme, et l'espace utérin, la mère. De quoi Dora veut-elle se venger ? Derrière la jeune fille, derrière la femme, en note, plus tard, apparaît la mère. « La madone, c'est évidemment elle-même, écrit Freud, parce qu'elle avait conquis l'amour de Mr K. grâce surtout à son attitude maternelle envers les enfants de celui-ci. » Avec la femme, la mère n'est jamais loin. Est-ce à la mère ou à la femme qu'est la mère que s'adresse Freud ? N'est-ce pas sur la mère qu'il cherche à avoir le dernier mot, sur « la vieille » ? Sans doute est-ce le drame, des hommes et des femmes chacun à leur façon, que cette difficulté insidieuse et permanente à démarquer la femme de la mère. La figure d'une mère vierge ici

est un compromis qui convient au désir de Dora d'avoir un enfant sans faire place à la pulsion féminine à but passif sous-jacente, ni sans faire place à ce pouvoir qu'a la femme, avec la complicité de l'enfant, de faire d'un homme un père, en complément de ce qu'un homme la fait mère. La figure de la Vierge Mère correspond à une formation idéale du Père-Dieu qui fait l'économie du désir féminin de recevoir le pénis après le sein. Qui fait l'économie d'une élaboration du sentiment de castration. Freud reconnaît, dans un deuxième temps, la puissance du désir de maternité chez Dora, peut-être antérieur au désir féminin. En 1933, il est alors en mesure de le reconnaître pleinement, dans *La féminité* (p. 172 éd. Gallimard), Freud affirme : « Lorsque le désir du pénis est remplacé par celui de l'enfant... la petite fille a déjà désiré un enfant auparavant dans la phase phallique non perturbée ; c'était en effet le sens de son jeu avec des poupées. Mais **ce n'était pas, en fait, l'expression de sa féminité**, il servait à l'identification avec la mère dans l'intention de **remplacer la passivité par l'activité**. ... Ce n'est qu'avec l'apparition du désir du pénis que l'enfant-poupée devient un enfant du père, et à partir de ce moment-là le but du désir féminin le plus fort... Dans l'énoncé « un enfant du père » l'accent repose le plus souvent sur l'enfant et non sur le père. »

Le désir typiquement féminin du pénis menant au désir génital pour le père porteur du pénis, est volontiers écarté de la conscience. Il engage **l'être** tout entier. Toute l'histoire de la petite fille devenue adolescente puis femme adulte, avec ces multiples changements de position et d'objet, doit pouvoir être contenue dans ce moi qui désire un enfant d'un homme autre que le père. **À ce titre**, ce désir d'enfant d'un homme ne peut que reposer sur un mouvement de confiance possible dans l'homme, d'ailleurs si souvent suivi de déception. Confiance dans la masculinité plutôt que la virilité de cet homme, une masculinité lestée du maternel de sa mère et de son père, lestée du paternel de son père et de sa mère. Ce désir génital d'enfant suppose une série d'élaborations qui font souvent défaut chez les parents. Il est souvent recouvert par la volonté, formulée comme désir conscient et revendiqué, d'avoir un enfant. C'est plus souvent un désir prégénital qui est à l'œuvre. On a alors quitté le registre de l'être, féminin, registre du désir inconscient, au profit du registre de l'avoir et du faire relevant de la maîtrise anale, mais ce n'est pas mon propos d'aujourd'hui. Encore que, dans ce registre, le contre-transfert de l'analyste femme soit engagé différemment. Je suis volontiers menacée de désirer des enfants pour mes patientes. Freud nous a montré que vouloir un enfant est tout proche de vouloir une poupée, que le désir d'être mère ne se confond pas avec le désir de

recevoir un enfant du père. Entre les deux, se trouve justement la possibilité de faire place à la motion féminine et au complexe de castration. Le statut de sujet de l'enfant à venir en dépend.

Au bout de quelques mois d'analyse Pascale, qui a 50 ans, me dit qu'elle ne pouvait pas supporter de ne pas avoir un troisième enfant. Elle est troisième elle-même. Elle a fait plusieurs fausses couches. Son mari s'est révélé azoospermique. Elle a été très mal. Elle a décidé avec le conseil d'un prêtre de recourir à une insémination artificielle avec donneur. Son mari a tout de suite été d'accord. Elle a été enceinte, ce dont elle a toujours eu horreur comme d'avoir ses règles, mais ce qu'elle voulait, elle l'a obtenu, un troisième enfant, un deuxième fils, qui a au moment que je rapporte 15 ans. Elle dit volontiers que c'est elle le père de ses enfants, elle qui fait fonction d'autorité, elle qui leur apporte des limites, alors que son mari soutient toujours la demande des enfants. Elle n'a plus, depuis des années, de relations sexuelles avec son mari, qu'elle traite de petit garçon qui la taquine et l'embête quand elle travaille aux choses sérieuses. Vengeance ? Mesure de protection de son mari ?

Il lui est arrivé à plusieurs reprises de faire la leçon à son père et notamment dans sa façon de gérer le patrimoine, ce qui a mis sa mère dans une colère noire. Elle a, dit-elle, alors cessé pendant quelques années de voir ses parents. Vengeance ? Mesure de protection du père ? Cette mère coléreuse est actualisée dans le transfert : elle paralyse sa fille qu'elle rend prisonnière, contrainte à la passivité et à l'inexistence. Pascale me semble utiliser une position de mère-père, de mère phallique, pour compenser la non fiabilité du registre maternel de sa mère, non compensée par une meilleure fiabilité du maternel du père. Ni l'un ni l'autre ne semblent en mesure d'assurer une fonction de pare-excitation à travers un support verbal. Elle ne peut leur faire confiance, elle ne peut faire confiance. Elle pense qu'il lui revient de sauvegarder des limites constamment mises en péril par les autres, y compris par moi. Aussi elle surveille l'heure, évite d'être touchée par ce qui pourrait surgir à son esprit, par ce qu'elle pourrait dire et entendre, par ce que je pourrais interpréter, et de pleurer. Elle apporte les associations et les interprétations. Elle ne pouvait pas faire confiance à la mère de son enfance qu'elle désirait ardemment toucher, à la plage, et qui la rejetait violemment. « Je suis capable de **donner** de la tendresse, à ceux qui vont mourir dans le service de soins palliatifs où je suis bénévole, mais je ne supporte pas **d'en recevoir**. » Comme si la tendresse était mortelle. Comme si tout contact l'était. Depuis qu'elle est elle-même mère, son père accepte, dit-elle, qu'elle lui fasse la morale quand il maltraite un de ses gendres ou l'un de ses petits enfants. Le fantasme on bat un enfant » s'est déplacé.

Elle s'identifie à, ou fait semblant d'être, un père qui gronde. Mais le scénario sado-masochiste reste. Petite, elle sentait que son père évitait de la regarder parce qu'elle ressemblait à sa grand-mère paternelle, très belle. Désespérée, elle manipulait son père pour qu'il la prenne en photographie. Quand elle conduit sa voiture, elle est nerveuse, elle ne supporte pas qu'un garçon vienne se mettre juste devant elle, ce qui ne manque jamais de se produire. Il n'y a donc pas de place, alors, pour une féminité réceptrice, ou pour une passivité possible. Son désir du pénis-sein est trop proche de l'envie destructrice. Il est possible que mon identité féminine ait exacerbé cette avidité.

Plus tard, elle pourra évoquer ce qui se passe en elle dans le métro, quand elle vient à ses séances. Cela s'avère un moment où elle peut parfois se laisser aller et laisser libre cours à ses pensées. Il est même arrivé qu'elle se sente regardée, qu'elle l'accepte, et enfin, un jour, qu'elle se laisse draguer, par un homme très bien, qui était manifestement ivre ! Elle profite aussi de l'ascenseur qui conduit à mon appartement, pour laisser venir des pensées. Elle surveille moins sa montre, me laisse lui dire la fin des séances sans vérifier...

Mais de ma calme fermeté dans mon refus d'entériner comme une évidence qu'elle sera absente un mois en dehors de mes vacances pour prendre en charge un groupe religieux, et de mon exigence qu'elle paye les séances, qu'elle y vienne ou pas, elle fait une réaction violente équivalente à celle de son père qui l'a jetée à terre et piétinée un jour qu'elle avait vomi dans sa voiture. Elle se soumet, masochiquement, remettant à plus tard sa vengeance. Ou bien je veux, comme sa mère, la retenir dans ma toile d'araignée et la vider, la dévorer. Elle ne peut pas alors faire place à sa féminité, me faire confiance, et confie que c'est beaucoup plus commode et rassurant d'être un homme et de s'imaginer avoir quelque chose devant qui ouvre le chemin. Toutefois, plus tard, elle remarque, étonnée, à la suite d'un coup de téléphone auquel j'ai répondu brièvement, que je peux avoir un ton ferme, calme et décidé. Je l'ai eu vis à vis d'un autre qu'elle. Elle peut s'identifier brièvement à cet autre, rassurée, et faire place à un désir féminin qui l'expose « J'aimerais pouvoir être vue comme une femme, dans le métro un homme me regardait, j'aimerais avoir une liaison. »

Est-ce le père dans le transfert qu'elle sollicite en moi ? Quel père ? Celui qu'elle n'a pas eu puisque son père d'enfance était toujours dans l'excès, entre colère et ignorance de sa fille. Est-ce la mère qui contient et favorise l'individuation, marquant tout à la fois sa présence, ses limites et celles de l'autre ? La mère qu'elle n'a pas eue puisque sa mère cherche toujours à maintenir une relation fusionnelle, ramenant tout à elle et empêchant par une sorte de toile d'araignée son interlocuteur de partir. Est-ce la femme qu'est la mère, qui pourrait lui apprendre et l'autoriser à être aussi une femme ?

Est-ce l'homme à séduire ? Il a fallu que je m'adresse à un tiers réel, que nous soyons toutes deux pareillement soumises à l'interruption par l'appel téléphonique pour qu'elle y entende et y désire pour elle, alors seulement féminine, ce que j'adressais activement à un autre et qu'elle ne pouvait, quand je m'adressais à elle, que recevoir dans l'excès pulsionnel. Le modèle identificatoire de la manifestation de ma bisexualité lui facilite l'articulation.

Freud disait qu'il n'aimait pas être la mère dans le transfert. Quand Patrick Merot m'a parlé du projet de cet après-midi, j'ai pensé que j'oublie parfois que je peux être le père. Quel père ? Quand je me sens être la mère je rends présent mon père en moi, le père de la mère en tant qu'objet de désir, en tant qu'idéal, en tant que référence garant de la loi, transmetteur de loi. Cette mère-là à laquelle je m'identifie alors est active avec son enfant dans la transmission d'une passivité, d'une soumission, ou d'une position féminine envers l'instance idéale, surmoi, idéal du moi, auxquelles elle le convoque : elle veut être aimée et estimée de son père intérieur et s'y soumet, elle accepte de suivre le chemin qu'il indique.

De cette façon je me suis aperçue qu'il m'arrivait en quelque sorte de prêter » mon père, de signifier à mes patients que nous étions de la même famille, par le grand-père.

Une femme de 28 ans est gravement déprimée après la naissance de son fils premier-né. Elle est hospitalisée avec lui en psychiatrie. Je vais dans la chambre qu'elle occupe avec le bébé après avoir fixé avec elle ce premier rendez-vous. Pendant qu'elle donne un biberon dans une position très inconfortable pour tout le monde, je l'invite à parler d'elle bébé. Elle me dit combien sa première enfance a été perturbée. Elle était un nourrisson anorexique. Sa mère ne s'occupait pas d'elle. Cherchant à se distraire elle la confiait à des domestiques constamment renouvelés. Elle cherche à m'entraîner dans ce registre de plainte contre une mère qui serait trop femme. Je lui dis que sa mère cherchait peut-être à lui donner ce qu'il y avait de meilleur, ce qui entraînait cette succession de nounous. S'installant alors plus confortablement et offrant à son bébé une attitude mieux adaptée, elle poursuit son histoire. Elle évoque la mère de sa mère à qui elle a finalement été confiée et à qui elle a opposé un refus total d'absorber quoi que ce soit. Elle est dit-elle finalement retournée chez sa mère, et a accepté de boire un biberon. Elle s'adosse à ce moment-là confortablement au fauteuil, et m'offre le spectacle d'une mère contenue, contente de nourrir son bébé bien tenu, lui-même complètement détendu et confiant alors qu'il tète activement. Au fantasme originaire d'abandon teinté de persécution paranoïde qu'elle me présente

et auquel j'aurais pu répondre sur un mode maternel apaisant, compatissant, consolant, je réponds en apportant un père intérieur source d'exigence idéalisante au cœur du psychisme de sa mère et concernant son enfant, c'est-à-dire elle. C'est cela qui lui permet, me semble-t-il, de se laisser aller contre le fauteuil, de se laisser porter, par ses ancêtres, parle père de sa mère, tout en portant son enfant, et de laisser libre cours à l'appétit de son bébé comme à son appétit maternel sans craindre ni la fusion, ni la dévoration. Ma pensée de femme, que je suis alors manifestement, acceptant l'identification à la mère dont cette patiente me parle, fait place à un père en moi que je prête à sa mère explicitement, chez qui j'infère une exigence intérieure à laquelle elle aurait été soumise et dont son bébé aurait bénéficié. Je fais appel à mon identification au père en restant femme. L'identification à une mauvaise mère dans laquelle elle était prise, se faisant alors réellement défectueuse pour son enfant, peut alors faire place, à partir de mes mots et de la pensée dont elle témoigne, à une ouverture secourable au père en elle. Elle peut à son tour s'identifier à moi comme à une mère qui la nourrit de mots, qui lui permet d'introjecter une mère référée à un père, une mère qui a un intérieur, une mère fermement, calmement présente, en présence de laquelle elle peut être seule. Ce n'est pas de la psychanalyse. Le support matériel perceptif, bébé réel, fauteuil, ma propre apparence féminine s'offre comme relais et comme support au procès de symbolisation. A me proposer comme tiers réel je l'invite à faire place en elle à du vide symbolisé, à une mère féminine qui accepte et oriente son vide grâce à une référence au père intérieur. C'est bien la question du vide qui la tracasse et qui va revenir à propos du bébé quand le biberon sera fini. C'est d'abord le maternel auquel revient la prise en charge et qui peut répondre au vide de l'infans. Ce maternel, François Gantheret le dit justement impensable et fondement du penser. Je le cite (chap. XI, *L'incertitude d'Eros*, Gallimard, 1984, p. 220.) : « En regard et au contraire (sous entendu du Père), le maternel comme substance porte dans son être sémantique l'idée du diffus, de l'indivis, du support omniprésent, du tissu conjonctif » et un peu plus loin (p. 221.) : « Substance qualificative inévocable non point parce qu'elle est radicalement hors champ mais parce qu'elle pénètre, infiltre et soutient tout le discours... D'être inévocable, le maternel n'en manifeste pas moins son omniprésence... dans le discours du patient, dans la tête de l'analyste, dans la forme enfin de la théorie et la fonction qu'elle occupe. » Et François Gantheret illustre son propos par un extrait de cure avec un homme dont le père avait été absent entre ses 4 et 7 ans. Sa relation à son père, évoquée dans des souvenirs presque tous postérieurs au retour de celui-ci, avait été distante, dure, conflictuelle. Le recours à la sollicitude maternelle, dit-il, lui avait toujours permis d'éviter tout affrontement véritable

avec le père. Ce patient avait, dit-il, trouvé comment maintenir une relation maternelle exclusive à travers l'investissement des objets d'un pseudo-père, objets sensuels valant pour la mère, objets qu'il retrouve dans le transfert et à partir desquels il invite son analyste à le considérer comme un frère « nous sommes du même pays, nous venons du même endroit » et à partager la même jouissance muette.

Derrière des apparences de transfert paternel se cachait un transfert incestueux, alors que la cure mettait en présence deux hommes.

J'aimerais ouvrir un questionnement sur la relation au maternel et la relation à la mère comme objet. Si j'ai bien compris Winnicott, un maternel suffisamment bon permet au féminin d'exister, d'être. En chacun et chacune, du féminin et du masculin. Ainsi, je dirais plutôt que le patient de François Gantheret avait maintenu une relation érotisée à l'objet mère, peut-être pour compenser un défaut de maternel pour supporter son être.

Il s'agirait donc de mieux saisir si et comment la rencontre primaire, favorable à l'établissement de l'être féminin, rencontre entre un féminin et un maternel, peut ensuite devenir rencontre entre féminité et masculinité, et rencontre entre un homme et une femme, qui ne soit pas seulement viol traumatique, jouissance masochique, mais plaisir partagé dans un échange, qu'il soit sexuel, intellectuel, ou interprétatif.

Revenons à Pascale. « Mon père me demande de venir jardiner avec lui. Je lui réponds : mais papa, je ne vous demande pas de venir tricoter avec moi ! Il se lève, et sans un mot vient me donner une gifle. Je dois avoir 13 ans. Je n'ai pas compris. Seulement que mon père était violent et ne s'intéressait pas à moi. Il nous disait souvent, à nous les enfants « qu'est-ce que vous avez encore fait à votre mère? »

Dans le transfert elle me demande implicitement que l'on fasse ensemble, à deux, que je lui réponde, que je lui explique, que je lui apprenne, que je tricote avec elle, que l'on lise ensemble... que l'on fasse pipi ensemble ? Que l'on fasse un bébé ensemble ? Suis-je alors un père ou une mère ?

Sa mère sait tout faire. Sa mère exigeait d'elle quelque chose qu'elle ne pouvait pas **faire** : le calcul mental. « C'était dramatique... C'était pas le vide, mais le blanc. Je ne pouvais plus penser. J'étais figée. Ma mère était fâchée. »

Ainsi dans ces deux situations elle parvient quand même à agir sur son père et sur sa mère et à les faire agir. Elle leur « fait » quelque chose, qu'ils manifestent négativement. Elle ne peut pas laisser sa féminité s'exprimer, qui se confondrait avec « être passivement l'objet conforme au désir de chacun de ses

parents ». Elle résiste donc à satisfaire une demande, pour exister comme sujet. Mais aussi, ils lui demandent de faire quelque chose qu'elle ne peut pas faire. Est-ce impossible ou interdit, c'est ambigu. Chacun de ses deux parents lui fait éprouver son impuissance, sa castration de fille qui n'est pas un garçon mais aussi sa castration de fille qui ne peut pas faire de bébé. Chacun la met en danger de réalisation incestueuse. Faire du calcul mental avec sa mère revient à faire rentrer et mélanger des chiffres dans son intérieur, et les multiplier ou les diviser, c'est-à-dire procréer. Faire du jardinage avec son père c'est la même chose, au dehors et concrètement. Elle ne connaît pas encore la puissance de sa féminité, qui est refoulée, la possibilité d'être un sujet féminin, mais n'en connaît que la quête phallique. Avec son père qui lui propose une collaboration dans la complémentarité, comme Freud le fait avec Dora, elle est provocante et castratrice. Elle le ramène à une activité de femmes, tricoter, à une activité homosexuelle masturbatoire mère-fille. Freud écrit que le tissage ou le tricot, fabrication de vêtements, sont fondamentalement des activités de femmes tentant de masquer leur absence de pénis, des activités narcissiques. Les vêtements seraient ensuite destinés à masquer chez l'homme que son pénis n'est pas constamment en érection. L'homme est aussi manquant. Et il a aussi du féminin en lui. Elle refuse donc à son père une relation hétérosexuelle sublimée, le jardinage. Elle ne peut assumer cette situation œdipienne hautement excitante où sa féminité trouverait des satisfactions. Elle se réfugie derrière le déni de la castration : être une fille et tricoter c'est aussi bien qu'être un garçon qui veut planter. Etre une adolescente et être un père c'est équivalent. Elle dénie les différences pour exiger une réciprocité. Elle refoule le génital masculin/féminin, et s'en défend en régressant au sado-masochisme à la place du phallique/châtré. Avec son père elle est passive quand elle reçoit la gifle, et en jouit devant tout le monde, satisfaisant alors ses tendances exhibitionnistes / voyeuristes,

Est-ce la seule façon dont elle puisse envisager son statut de fille ? Sur ce mode masochiste de l'enfant battu, piétiné ? Un mode qui satisfait sa culpabilité liée à ses désirs œdipiens restés refoulés envers son père et son désir de rester une enfant. Lui proposant de jardiner ensemble ne fait-il pas état lui-même de ses désirs œdipiens de petit garçon ? Ce qui est éprouvé par elle comme un excès d'investissement par son père d'une Pascale qui lui rappelle trop sa propre mère et qui se manifeste par le contraire, est-il la seule violence du désir de Pascale ? Ou cela trouve-t-il un écho œdipien non transformé chez le père ? C'est un obstacle au déploiement de la féminité secondaire de Pascale et à son articulation à sa féminité primaire, elle-même chargée d'excès. Les mêmes situations,

jardiner avec le père, faire du calcul mental avec la mère, auraient pu être exploitées pour leur richesse métaphorique. La représentation « jardiner », travailler et ensemençer la terre, peut représenter les différentes motions œdipiennes et supporte aussi les représentations prégénitales jusqu'aux plus archaïques et fondatrices d'identité, en passant par les débuts de la relation à l'autre qu'est la mère, la terre-mère pour les enfants des deux sexes. La fille comme le garçon, écrit Freud bien longtemps après Dora, désire donner à sa mère et recevoir d'elle un enfant. Le jardinage peut ainsi constituer un terrain de rencontre entre le père et la fille, autour de leur commun désir d'enfant, autour de leur commun désir de faire un enfant à la mère.

C'est donc au niveau des identifications à la terre qui reçoit, accueille, nourrit, protège que Pascale résiste à faire place à son désir féminin. Son père, dit-elle, est trop pris dans sa propre quête de petit garçon à défendre sa place et ses affaires. Contre qui ? Elle lui a volé son stylo, mais pas ses chaussettes qu'il vient aussi lui réclamer. Elle me présente un père qui n'a pas liquidé son Œdipe, qui est incapable d'opposer à ses propres désirs œdipiens de séduire son père et d'en avoir le stylo-pénis-sein-bébé, la position ferme et calme d'un père, qui ne serait pas confondu avec l'homme ni avec le petit garçon. Elle dit rechercher un père qui ait une distance et une proximité avec ces registres, qui pourrait les articuler. Elle en appelle à un père qui serait sensible (à la séduction de sa fille et lui indiquerait comment la transformer. Bref elle attend de son père qu'il soit celui qui transmet une loi qu'il a lui-même reçue et à laquelle il est lui-même soumis, et non un être qui ne pense qu'à lui et à se défendre, tel un père de la horde primitive. Les désirs œdipiens du père envers sa propre mère seraient restés incomplètement transformés. Le père du père semble n'avoir pas tenu devant la force des désirs d'exclusion le concernant de la part de son fils. Il est parti, quand son fils de trois ans l'envoyait « à la guerre », comme le petit-fils de Freud, l'enfant du jeu de la bobine, l'avait fait avec son père. Effectivement la guerre pourrait bien être responsable en 1914 du départ de ce grand-père du foyer, bien que ce départ soit lié dans la mythologie personnelle de Pascale à l'excessive féminité de sa grand-mère volage.

Derrière le contenu manifeste de « féminité excessive », se cache un autre excès, l'image d'un père-mère préhistorique.

Dans le transfert manifeste je suis sa mère. Une mère améliorée puisque je lui laisse une place là où sa mère tirait tout à elle. Une mère œdipienne, certes, une femme rivale sûrement, mais aussi une mère prégénitale, suffisamment bonne cette fois, dit-elle. Je sens que c'est important pour elle de pouvoir éprouver cela, que cela la conforte narcissiquement mais aussi que c'est

là qu'elle risque de me piéger dans mon contre-transfert, en me faisant oublier, avec des préoccupations maternelles, que je peux aussi être le père qu'elle cherche à séduire et à châtrer, le père représentant de la loi qu'elle manipule et cherche à contourner. Or le cadre analytique que je lui offre peut représenter pour elle **le lieu du père** : un bureau avec des livres, des stylos, quelques peintures ici ou là qu'elle m'attribue comme son père faisait de l'aquarelle. Elle a dû payer à son père, ce qui la met en rage, les aquarelles de lui qu'elle a pu obtenir. Elle me paye ses séances contenant parfois mes créations-interprétations dont je ne suis pas prolige. Son attente féminine secrète du père se cache à travers une demande d'attention exclusive adressée à la mère toujours trop égoïste et toujours négligeant les besoins de sa petite fille. Le père de sa mère, qui est pour sa mère un solide objet d'investissement œdipien, un objet d'amour sublimé, va servir d'intermédiaire pour oser approcher le désir féminin de proximité d'avec le père. Elle ose partager avec sa mère le père de sa mère, à travers son bureau et ses livres. Son grand-père lui a offert à elle spécifiquement un livre sur lequel il a inscrit son nom Pascale au lieu de son surnom qui la désigne comme objet à manger. Triple reconnaissance de son identité personnelle, de son identité féminine et de son goût féminin pour la lecture.

Dans *Totem et tabou*, Freud indique la généalogie du choix amoureux. Cela fait apparaître des investissements différenciés et des fonctions distinctes et peut-être complémentaires de chacun des grands-parents. A la mère du père l'archiféminité et à la mère de la mère l'archimaternité. Au père de la mère les traits de l'amant et à celui du père les formes adoucies du surmoi. La relation de la belle-mère et du gendre y est désignée exemplaire. (1912, Gallimard, p. 93-94.) : « Chez la mère, cette empathie qui lui fait partager les sentiments de sa fille va facilement si loin qu'elle tombe amoureuse de l'homme aimé de celle-ci... Très souvent c'est la composante dure et sadique de l'excitation amoureuse qui est orientée vers le gendre pour réprimer d'autant plus sûrement la composante tendre interdite. Pour l'homme la relation à la belle-mère se complique du fait de motions analogues mais qui proviennent d'autres sources... à cause de la barrière de l'inceste sa préférence se détacha des deux personnes chères de son enfance pour s'arrêter à un objet étranger, fait à leur image...son horreur de l'inceste exige que la généalogie de son choix amoureux ne lui soit pas remise en mémoire... la belle-mère représente effectivement une tentation incestueuse pour le gendre de même inversement, il arrive assez souvent qu'un homme tombe d'abord amoureux de sa future belle-mère avant que son inclination ne se reporte sur la fille de celle-ci. »

Ici, pour Pascale ce schéma est perturbé. Sa mère a été privée d'un beau-père sur qui déplacer ses élans œdipiens. Pascale en est réduite à investir plus massivement le seul grand-père qu'elle ait, puisqu'on ne parle même pas de l'autre. Elle est privée du jeu qu'offre le déplacement possible sur une multiplicité de figures : elle n'a qu'un seul grand-père, et pas d'oncle. Le grand-père paternel, prototype du surmoi qui prévoit, prédit, protège, transmet les valeurs et indique le bien et le mal a fait défaut. Il laisse à la figure de la mère du père, à la figure de la mère, un dangereux pouvoir illimité et confondu avec celui de la féminité, un pouvoir phallique. La féminité, celle de la mère d'abord, est un danger narcissique pour le garçon quand il

est menacé de débordement pulsionnel incestueux privé d'un garde-fou paternel externe, puis internalisé. La féminité de la mère est un danger pour l'enfant sans le garde-fou de l'homme-amant que la mère désire. C'est ce que montre Freud à propos de Léonard de Vinci. Le fils d'une telle femme risque de ne pouvoir établir fermement en lui une identification maternelle primaire et l'investissement de la femme qu'est la mère risque de se confondre avec l'investissement de la mère. Cette confusion risque de se reproduire avec sa fille.

C'est là une répétition au niveau des générations d'une impossible confiance dans le père, comme dans la féminité.

*Et quand c'est la personne même
de l'analyste qui est l'obstacle
(autocratie, auto-érotisme, autoplastie)*

François Villa

Je dédie ce texte à Didier Anzieu

*Tout progrès n'est jamais qu'à moitié aussi grand qu'il
ne le paraît dès l'abord. (1)*

*Un animal est informé héréditairement à ne recueillir et
à ne transmettre que certaines informations. Celles que
sa structure ne lui permet pas de recueillir sont pour lui
comme si elles n'étaient point. (2)*

Qu'à certain moment du travail psychanalytique, soit éprouvé le sentiment que le traitement piétine, et non sans complaisance, devant un obstacle que l'on ne parvient pas à surmonter, cela tout psychanalyste l'a ressenti. Et chacun reconnaîtra là, à juste titre d'ailleurs, l'un des effets de la démoniaque compulsion de répétition qui, sous la forme de la destructrice réaction thérapeutique négative, peut mettre en danger le travail déjà accompli. Cet obstacle est cependant le seul chemin par où le patient peut accéder, dans et par l'expérience même, à la reconnaissance des forces pulsionnelles contre lesquelles se dresse la résistance et se convaincre effectivement de leur réalité. Pendant cet inévitable travail, le psychanalyste doit être patient et laisser au processus le temps pour qu'il ait lieu, sans vouloir ni l'accélérer, ni l'abrégé. Il doit supporter de se tenir en retrait, à côté de celui qui doit maintenant faire le chemin d'appropriation. Tout cela, qui est la leçon terminale du texte de 1914 sur « Remémoration, répétition et perlaboration », nous le savons surtout de l'avoir vécu dans la cure dite personnelle et dans les supervisions. Nous sommes supposés en avoir tiré quelques conséquences qui, peut-être, déterminent maintenant notre façon de vivre et qui, surtout, nous guident dans notre métier d'analyste. Mais, tout cela, que nous savons en étant obligé de le redécouvrir à chaque fois, que nous n'avons pas

pu nous empêcher de l'oublier, ne suffit pas toujours à faire disparaître le sentiment que me fait éprouver la rencontre de l'obstacle. Ce sentiment peut aller jusqu'au malaise, faire naître des sentiments de honte, voire de culpabilité. J'éprouve alors que, certes, il y a la résistance du patient, mais qu'hélas, la mienne n'a peut-être rien à lui envier. Et, je perçois confusément que *ma personne* se refuse à tenir la promesse de son retrait du devant de la scène que l'analyste a faite en invitant le patient à dire ce qui lui vient à l'esprit sans considération ni des convenances, ni des us et coutumes, ni des susceptibilités de personnes. Ma personne se refuse à ce que l'analyste devienne objet de ce transfert auquel il a pourtant ouvert la porte en acceptant ce patient. Elle refuse de n'être plus ma personne, elle n'accepte pas d'être cet objet que le transfert va construire à partir de ce que rend possible la conjonction entre ce que ma présence apporte et l'infantile qui n'a pas encore trouvé figure. Je pressens à ces moments-là que ma personne a bien de la peine à perdre sa forme, qu'elle ne supporte pas d'être déformée, d'être défigurée jusqu'à en être dépersonnalisée. Les traits qui caractérisent ma personne refusent de se voir estompés sous les traits de l'objet que l'acte du transfert dégage du matériau infantile. Ma personne m'apparaît alors comme un obstacle qui exige, responsabilité de la cure oblige, un travail pour surmonter l'autocratie de ma personne, en remportant une victoire sur soi.

Bien qu'indéniablement ma personne soit en jeu, nous ne réduisons pas à une simple affaire personnelle cette tendance de l'analyste à se laisser (re)former en personne, comme on dit se former en foule (ne s'agit-il d'ailleurs du même processus ?). Je soutiendrai l'idée en passant de ma à la personne que ce n'est que secondairement que ma propre personne intervient dans le processus. Elle prêterait ses traits caractéristiques à un processus qui la dépasserait et qui lui serait logiquement antérieur puisqu'il est le processus même de sa constitution. Elle serait le résultat qui révèle la fonction de ce processus, son but.

1. J. Nestroy, cité par S. Freud dans « Constructions dans l'analyse in traduit par E.R. Hawelka, U. Huber, J. Laplanche, in Résultats, idées, problèmes, tome II, PUF, Paris 1985, p. 243.

2. G. Ganguilhem, « La nouvelle connaissance de la vie : le concept et la vie », in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Win, Paris, 1994, p.364.

La personne serait intrinsèquement porteuse de résistance et ce n'est qu'après-coup que ma personne, pour préserver ses propres traits, prendrait appui sur cette propriété spécifique, au sens de propre à l'espèce, en la confirmant et en la renforçant.

Il me faut préciser que derrière cette interrogation, s'en profile une autre sur les raisons du considérable allongement de la durée des cures depuis les débuts de la psychanalyse. J'ai, dans un autre travail sur la règle d'abstinence, été conduit à me demander si la désuétude ou l'atténuation de cette exigence draconienne, au lieu d'être, comme on l'avançait souvent, une conséquence de l'allongement des cures, n'était pas plutôt un des facteurs de celui-ci. Car, si je suis convaincu qu'il n'est pas en notre pouvoir d'abrèger le processus analytique, je suis tout aussi sûr que parfois l'analyste, par sa propre résistance, peut contribuer à l'allonger.

La personne comme obstacle ne serait-elle pas la manifestation, du côté du psychanalyste, de la compulsion de répétition ? Ne serait-elle pas une formation psychique qui résiste au mouvement de la répétition qui menace de la ramener au temps de sa constitution, au temps précédant sa formation. La personne opposerait à cette originare répétition une autre répétition (secondaire) par laquelle elle tenterait de ne pas disparaître ou, pour le moins, de pouvoir se reformer, presque aussitôt qu'elle subirait une déformation. Si j'utilise la notion plus que floue de personne, c'est que ce qu'elle me permet de désigner ne saurait l'être par la notion de moi. Il me semble que la personne engage une autre dimension. Je ne saurais la préciser plus qu'en me référant à l'éclairage qu'apporte une erreur de traduction faite par Jankélévitch dans un passage sur le transfert dans *l'Introduction à la psychanalyse* (3). Là où Freud indique que, si le transfert d'obstacle peut se faire levier, c'est parce que « *l'analyste est soi-même comme objet en son centre* », la traduction écrit que « *c'est parce que l'analyste occupe soi-même le centre* ». Cette différence de traduction est porteuse de considérables conséquences techniques. Ce qui est pensé comme étant le centre du transfert détermine la position et surtout les dispositions de l'analyste. Plus que de dénoncer l'indéniable mauvaise traduction de ce passage, ce qu'il faut retenir est le mouvement même de cette erreur. L'écart entre soi-même et l'objet est effacé par une condensation qui fait disparaître l'objet du transfert (du désir) sous le soi-même de l'analyste. Ne devons-nous pas reconnaître là une pente commune contre laquelle le psychanalyste doit, justement, lutter sans jamais pouvoir totalement éviter que sa personne, justement, ne s'y glisse.

Parmi les difficultés que soulève la répétition, la moindre n'est pas que transfert et répétition ne puissent se définir que l'un par l'autre, inextricablement noués l'un à l'autre. La névrose de transfert est cette névrose intermédiaire, entre la névrose présente et la névrose infantile, où se répètent les anciennes solutions de fuite devant les nécessités de la vie et où il (re)devient possible dans la re-confrontation à elles *in vivo*, et pas *in absentia et effigie*, de ne pas leur tourner le dos une fois de plus, mais de les affronter pour la première fois. Cela nous confronte à la réelle difficulté que nous avons à nous arracher à cette boucle auto-référentielle dans laquelle nous ne pouvons qu'être pris. L'écriture de Freud, dans « Remémoration, répétition et perlaboration » ne méconnaît pas cette difficulté. C'est en ce point du texte où est survenue la remémoration, qui donne lieu de mémoire à ce qui voulait rester refoulé sous l'agir transférentiel, que Freud se rappelle la nécessité que lui impose son titre, de parler de la perlaboration. Il s'agit là, bien sûr, plus que de la nécessité imposée par le titre, de celle qui s'impose à l'humain de ne pas négliger cette oscillation entre oubli et mémoire qui constitue la vie psychique. Freud retrouve là une idée déjà apparue dans sa correspondance avec Fließ : le but de la cure n'est pas le souvenir. Penser cela reviendrait à méconnaître que « se remémorer n'est jamais un motif mais seulement un chemin, un mode ; la force motivante dans la formation du symptôme est la libido » (4). C'est par le chemin qui mène à la levée de l'amnésie infantile que le patient se convainc, dans l'expérience vive de la cure, de l'existence et de la force des motions pulsionnelles qui sont le véritable motif. Oublier que se remémorer n'est jamais un motif, mais seulement un chemin n'est rien d'autre que négliger la dimension économique de la vie psychique. Le psychanalyste serait toujours menacé par le risque de mettre un point final à l'entreprise après la remémoration, oubliant que sa tâche le contraint à laisser le dernier mot, non pas à la remémoration, mais à la perlaboration. Certes, il s'épargnerait ainsi d'avoir à vivre avec son patient le fait que, souvent, après l'éclaircissement qui se produit quand la mémoire est retrouvée, nous sommes replongés pour des temps plus ou moins longs dans l'obscurité, dans l'inertie, au point d'en arriver à douter de l'importance de ce qui a été découvert. Et pire nous éprouvons, fréquemment, le sentiment désastreux d'un retour aux plus beaux jours de la névrose. Car, une fois survenue la remémoration, il reste à réaliser quel est le véritable motif de l'oubli qui détermine le jeu de la mémoire et de l'oubli, quelle est l'exigence pulsionnelle devant laquelle le patient s'était dérobé en se réfugiant dans une maladie qui n'était que la forme prise par l'oubli. La perlaboration est ce temps où la psychanalyse se voit

3. Traduction de S. Jankélévitch, (1932) Payot, paris, p. 476

4. S. Freud (1887-1904) *La naissance de la psychanalyse*, trad. A. Berman, PUF Paris, 1973, p. 185 (nous retraduisons et notons en gras dans le texte

temps où le psychanalyste se voit dessaisi de ce qui n'a pu se produire que par *l'aide étrangère* qu'il a su être pour le patient. Ce qu'il a contribué à produire lui échappe, livré au destin que cela connaîtra, hors du psychanalyste, dans le trajet qui s'accomplira dans la psyché du patient et qui se traduira soit par une effective appropriation de ce qui a été trouvé-crée, soit par le rejet de la découverte par refoulement ou par expulsion hors de soi. La perlaboration est ce temps où la personne de l'analyste doit, plus que jamais, savoir s'effacer devant l'œuvre du travail qui se fait à côté de lui, de manière étrangère.

Prendre le début du travail *effectivement* analytique pour sa fin n'est-ce, principalement, comme l'avance Freud, qu'un péché des débuts de pratique ? Ne devons-nous pas, en réalité, envisager que nous restons toujours, malgré les années de pratique, des prématurés au regard de ce que la situation exige de nous.

Le texte de 1914 affrontait un aspect de la répétition, certes dérangeant, mais si le démoniaque de la pulsion y pointait déjà son nez, cela restait encore assez civilisé : la forme de la répétition restait essentiellement anthropomorphe, en elle ne faisaient retour que les événements oubliés par refoulement. Les figures qui s'animaient dans la scène transférentielle étaient essentiellement humaines, familiales, familières, en un mot œdipiennes. Les figures du passé auxquelles le transfert redonnait vie étaient paternelles, maternelles, fraternelles. Cela pouvait aussi remonter à quelque lointain aïeul dont la puissance sur les générations suivantes se manifestait au travers des répétitions de son histoire dans l'histoire des membres de la famille. Mais toutes ces figures, aussi puissantes, aussi effrayantes ou attirantes qu'elles aient pu être, restaient fondamentalement humaines. Nous restions essentiellement dans la seule histoire humaine et dans l'énigme de ce qui se transmet d'une génération à une autre par le truchement du complexe d'Œdipe. D'ailleurs, le système psychique que le transfert visait à réinstaurer n'était autre que celui régi par le principe de plaisir. Il est vrai que, dans les modèles proposés pour se représenter ce premier système psychique mythique, les figures sont déjà moins anthropomorphes. D'un côté, il y a la chimère du système que constituerait le nourrisson et non pas sa mère mais les soins maternels détachés de la personne qui les donne, par leur incorporation en tant qu'une des parties de la chimère qui se constitue ainsi. De l'autre, le « petit oiseau enfermé avec sa provision de nourriture dans la coquille de l'œuf ». Il s'agit là d'un monde autocratique qui ignore le déplaisir parce que, de n'avoir pas encore éprouvé la douleur d'exister, il n'a pas eu à inventer le plaisir qui rend l'insupportable nécessité supportable. Le monde lui est indifférent. Il se livre sans encore aucune inquiétude à la seule activité auto-érotique dont il

n'a pas le moindre doute qu'elle lui est propre. L'expérience ne l'a pas encore contraint à soupçonner qu'elle ne lui est rendue possible que par un autre dont il n'a pas encore la moindre idée puisqu'il n'a pas encore de raison de le percevoir comme autre. Et quand, par nécessité, la réalité sera reconnue dans sa fondamentale duplicité de réalité interne et de réalité externe, les vieux démons qui régnaient sur le premier système interviendront pour faire valoir leur droit d'aïnesse et pour exiger que la révolution s'accomplisse jusqu'au bout en revenant à l'état antérieur. De la duplicité de la réalité, il fera usage pour restaurer, après quelques petites modifications, le système antérieur : dehors le mauvais, dedans le bon.

Mais, avec l'« *Au-delà du principe de plaisir* », dont la nécessité s'impose pour rendre compte de l'expérience clinique, la pensée s'affole et touche aux limites de la raison. La sorcière est convoquée et nous voilà plongés, à notre corps défendant, contre toute rationalité, dans une nuit de la *Walpurgis* où les formes les plus familières en viennent à paraître inquiétantes. Elles sont, en tout cas, susceptibles de subir jusqu'aux transformations que l'esprit le mieux assis éprouvera quelques réticences à concevoir. Certes, la compulsion de répétition reste solidement ancrée dans la forme humaine, trop humaine, qu'est le complexe d'Œdipe, elle « est tirée de son côté par le moi solidement attaché au principe de plaisir », mais il apparaît clairement que la compulsion à répéter dans le transfert les événements de l'enfance se place de toute façon en dehors et au-dessus du principe de plaisir ».

Et ce qui vient alors à se répéter n'est plus seulement de l'ordre des traces mnésiques qui avaient déjà été liées, car le processus en vient à régresser jusqu'à ces traces mnésiques qui sont dotées d'une puissance d'autant plus démoniaque que celle-ci n'a jamais subi la réduction qu'inflige toute liaison. Par ces traces mnésiques, que nous assimilerions bien volontiers à ce que Freud appelait le point ombilical de tout rêve, l'individu est en contact avec l'inconnu que constituent tant son origine que son devenir. Par elles, au-delà de la singularité de sa propre vie, au-delà des contingences qui lui ont fait prendre telle forme plutôt que telle autre, il touche à ce qui, le fondant, le déterminant, le constituant, ne lui appartient cependant pas en propre mais signe son appartenance à une famille, à un peuple, à une histoire, à une espèce, à la phylogenèse... Je m'arrête parce que, dès que l'on commence à dresser cette liste, l'angoisse surgit. Il est bien difficile de savoir où la clore. La raison nous pousserait à l'arrêter assez vite, l'expérience nous prouve que, l'arrêtant trop tôt, nous excluons du champ de la réflexion un certain nombre de phénomènes que le transfert semble pouvoir produire. Mais, à trop l'allonger, la peur de divaguer nous saisit et nous nous demandons si nous ne succombons pas à une philosophie -

romantique de la Nature ou à une tentation mystique.

Nous nous demandons si nous avons effectivement pris toute la mesure des conséquences d'« *Au-delà du principe de plaisir* » sur la théorie de la répétition et donc du transfert ? Ne sommes-nous pas voués, par notre constitution, à nous empresser d'oublier ces conséquences dès l'instant même où elles nous apparaissent. Pour avancer, ne faut-il se prêter au jeu que propose la spéculation d'« *Au-delà du principe de plaisir* », en ne refusant pas trop vite d'y jouer.

Si l'essence de la pulsion est la compulsion de répétition, si celle-ci porte en elle la capacité de reproduire en acte, non seulement le retour à l'inanimé de tout ce qui est animé, mais aussi le retour de tous les états déjà advenus pour ranimé, il nous faut alors penser l'inextricable intrication de la pulsion et de la mémoire qui se réalise là.

L'hypothèse freudienne, que nous faisons nôtre, est que la vie résulte de la nécessaire dérivation d'un mouvement pulsionnel qui ne trouve pas la forme de son accomplissement au présent de sa survenue. Les formes de la vie ne sont rien d'autre que les destins de la pulsion dont la destinée n'est pas assurée d'entrée de jeu. La phylogenèse est justement cette succession de formes que la pulsion a su engendrer pour, malgré le détour inéluctable, parvenir à son but. Chacune de ses formes représente le génie de l'espèce qu'elle constitue par sa fixation. Le destin des pulsions, (évolution des formes) est que, tout en tendant à accomplir le but de la pulsion, elle ne peut éviter de repasser (principe de conservation) par les formes déjà accomplies de détour qui ont précédé la forme dernière que chaque espèce représente pour elle-même. Et, en chaque forme d'organisation dite plus complexe ou supérieure sommeille la potentialité que certaines circonstances puissent redonner la prédominance à telle forme d'organisation dite moins complexe ou inférieure, en tout cas antérieure. Le phénomène de résurgence d'une forme ancienne se traduit aussi le plus souvent par une modification par laquelle, en plus de sa fonction première, la forme résurgente acquiert une fonction secondaire qui lui redonne une vigueur renouvelée. La pulsion emporterait avec elle, dans son mouvement vers le but, la mémoire active (capable d'engendrer) de toutes les formes qui ont existé jusqu'à la forme spécifique donnée qu'actualise cet individu. C'est dans cette capacité de mémoire que gît la possibilité de la résurgence des formes devenues inactuelles. Mais que, dans son trajet, la pulsion engendre des formes, ne doit pas nous amener à négliger qu'elle ne cesse jamais d'être cette poussée dont le but premier est l'au-delà de la forme que réaliserait la suppression de toute poussée.

Il y a conflit, car ce qui est « désirable », possible et supportable du point de vue de la pulsion ne l'est pas du point de vue des formes intermédiaires qui se développent dans le temps qui s'étend de l'émergence de la pulsion jusqu'à son extinction dans la forme de mort propre à notre espèce. Ces formes intermédiaires sont douées d'une vie propre. Elles ont connu des développements qui les ont dotées de buts intermédiaires qui sont devenus des buts préalables au but ultime. Elles relèvent de différentes logiques dont le substrat reste la logique de la pulsion de mort. Pourtant, la pulsion auto-conservatrice qui anime ces formes intermédiaires tend aussi à leur pérennisation, à leur stabilité. Pour réaliser ce projet, elle les dote de limites dont la fonction est d'isoler l'organisme derrière des membranes qui le soustrairont à toute influence extérieure susceptible de le modifier. Une telle politique vise à diminuer autant qu'il se peut les échanges entre l'organisme et l'environnement de manière à accroître le plus possible sa capacité à vivre en autarcie. L'organisme ne se résout en effet à dépendre du milieu qu'en cas d'extrême urgence.

Nous devons essayer de nous représenter, au-delà de la scène manifeste des formes réalisées qui se présentent à la perception, un double conflit. Le premier se déroule entre la pulsion qui vise à l'abolition de toute forme donnée à la pulsion et la pulsion qui tend à conserver la forme d'organisation pulsionnelle actuellement atteinte. Le second conflit est celui qui oppose les formes qui prédominent présentement et les formes rendues latentes. Ces dernières, ayant perdu la primauté, sont devenues des fantômes de structures qui, telles les ombres de l'Hadès, hantent l'arrière-scène, guettant avidement le sang qui pourrait leur redonner une vie nouvelle. Toute forme présentement prédominante est donc soumise à ce double jeu de forces qui travaillent à la déformer soit pour abolir la nécessité de toute forme, soit pour redonner vie à une forme passée.

Une fois que l'animation est venue à l'inanimé, la voie du retour n'est pas directe, elle ne peut pour revenir en arrière qu'épouser le chemin que lui impose le détour avant de parvenir au but. La voie de la régression vers la pleine satisfaction (décharge pulsionnelle) est barrée, pour l'atteindre il ne reste plus qu'à s'élancer en avant, par la voie du détour, pour l'atteindre au futur, après avoir surmonté les obstacles que représentait le détour.

Aucune forme d'organisation n'en vient à se modifier de son propre chef, c'est toujours la nécessité qui contraint au changement tant du monde externe que du monde interne. Et encore faut-il le rappeler avec insistance : ce n'est qu'après de nombreuses et vaines tentatives de résistance que l'organisme se résout, par nécessité vitale, à modifier son organisation, aussi peu que nécessaire. Entre deux manifestations de la nécessité,

s'installe le règne autocratique du narcissisme dont les modèles sont, nous l'avons dit, le poussin dans l'œuf, le nourrisson-soins maternels, l'amibe. À ces modèles, nous voudrions en rajouter un autre, celui de la chimère endosymbiotique dont les particularités méritent de retenir notre attention.

L'appareil psychique que notre narcissisme nous fait considérer comme la merveille des merveilles n'est peut-être quant au fond que la résurgence d'un mécanisme très ancien : l'endosymbiose, que l'évolution aurait modifié par évolution. Certains chercheurs estiment que, loin d'être une curiosité biologique, ce processus étonnant est certainement l'un des moteurs le plus puissant de l'évolution du vivant. De quoi s'agit-il ?

De rien de moins que de la naissance d'une nouvelle espèce résultant de la symbiose réalisée entre deux individus d'espèces différentes. Chacun de ces individus se voit modifié par l'autre au point de cesser d'être ce qu'il était originellement. A la suite de cet événement endosymbiotique, il devient le représentant d'une nouvelle espèce capable de survivre en tant que telle par la reproduction à la génération suivante des caractéristiques spécifiques qui ont émergé de la disparition des deux individus de deux autres espèces par condensation en un individu d'une troisième espèce. C'est un phénomène un peu compliqué à expliquer et difficile à saisir. Mais toujours est-il que c'est de manière endosymbiotique que seraient apparues des cellules dotées d'organites telles les mitochondries, responsables de la respiration cellulaire, ou les plastides des végétaux où se déroulent la photosynthèse, ces organites. Une des hypothèses avancées est que ces organites seraient la trace au sein des cellules de l'événement endosymbiotique qui l'a produit pour la première fois telle qu'elle se reproduit depuis. Mitochondrie et plaste seraient ce qui reste de ce qui originellement aurait été un organisme vivant (probablement du type bactérie), indépendant d'un autre organisme vivant auquel il s'est, en une certaine occasion, lié indissolublement et inéluctablement. Cette théorie prétend qu'on a pu déterminer que les mitochondries formant un groupe homogène, elles descendraient toutes d'une bactérie ancestrale unique. Elle avance aussi que la majorité des eucaryotes actuels, dont notre espèce, descendent d'un seul événement d'endosymbiose qui s'est produit chez un individu qui est donc l'ancêtre de tous ces eucaryotes. Notons deux autres faits. Le premier est que les chercheurs font l'hypothèse de chimère endosymbiotique où l'intégration des deux individus serait réussie au point de ne pas laisser de traces. Le second est que ce mécanisme est toujours agissant et qu'il en existe des formes pathologiques telle la listériose.

Est-il nécessaire de préciser que le fonctionnement de l'appareil psychique nous apparaît être une résurgence d'un

processus d'endosymbiose qui échouerait en nous obligeant à une relation de parasitage avec quelques autres humains. Ce serait une tentative d'embosymbiose dans la mesure où l'appareil, en tendant à faire de l'autre une partie du moi, semble n'avoir pour idéal du moi que la production d'un moi-idéal qui serait un pur moi-réalité-plaisir, moi complet, autosuffisant, autarcique, autocratique et auto-érotique, L'appareil psychique par le travail qu'il accomplit sur et dans l'individu ne vise à rien de moins qu'à produire, par les modifications autoplastiques auquel il peut soumettre soma et psyché, un organisme chimérique auquel il ne manquerait plus les moyens propres à obtenir sans délai et sans retard la satisfaction complète.

Les recherches scientifiques, résultat de l'activité de l'appareil psychique, semblent aujourd'hui parvenues en ce point extrême où nous nous avérons susceptibles, par les manipulations génétiques, de modifier les espèces, la nôtre incluse, et d'en produire une nouvelle à laquelle il ne manquerait rien. Elle serait complète de naissance, les individus n'auraient pas besoin de partenaire pour se reproduire, l'économie faite de la reproduction sexuée permettrait de rendre désuète la différence des sexes (ce qui serait une autre résurgence, celle d'un temps où la reproduction sexuée n'existait pas).

Avec ce modèle de l'endosymbiose, la difficulté d'aller au-delà du principe de plaisir devient encore plus sensible. Toutes les voies qui permettent de négliger les exigences de la réalité semblent avoir préférentiellement nos faveurs et, peut-être, celle de tous les organismes vivants. Ce n'est vraiment que contraints et forcés, que nous nous résolvons à nous représenter l'état réel de double contrainte qui est le nôtre : contrainte des vœux infantiles impérieux et contrainte de la nécessité extérieure.

Que nous retrouvions cette difficulté au cœur de la cure n'a rien de surprenant. Le déploiement du transfert que celle-ci rend possible nous semble n'être qu'une exacerbation de la tendance endosymbiotique. Il me semble que nous pourrions, en ce point de notre propos, dire que la formation en personne est tentative de produire une chimère endosymbiotique. La formation en personne nous cache le masque que la personne jette sur ce qui se refoule sous sa constitution et qui sont les restes des organismes qui en sont d'origine.

La possibilité qu'offre la cure, non pas au surgissement du transfert qui n'a pas besoin d'elle pour exister, mais au déploiement maximal de ce phénomène dans toute l'exubérance de ses formes, sous toutes ses modalités et dans la multiplicité des modulations qu'il peut connaître est ce qui permet que ce phénomène devienne le symptôme principal, caractéristique de la nouvelle maladie qu'est la névrose de transfert. La névrose de transfert représente un seul avantage sur la névrose clinique qui

était le motif de la demande de soin : dans la névrose clinique la souffrance ressentie qui est mise en avant écrante la scène au point de cacher le processus dont elle résulte. Le but, que pourtant elle réalise, reste méconnu de la personne souffrante. La névrose n'est qu'un mouvement mélancolique atténué, où l'identité de l'objet semble relativement assurée, mais où il est impossible de savoir ce qui se joue avec lui, ce qu'il représente en réalité, ce qui s'accomplit dans l'action symptôme. L'avantage du transfert est que, par le retrait autant qu'il se peut de la personne de l'analyste du devant de la scène, cette personne en devenant relativement indéterminée s'offre comme cet objet qui va se voir progressivement déterminé par les sur-déterminations qui dominent la vie psychique du patient. Le caractère artificiel de la rencontre rend à l'objet sa contingence originelle et ce n'est pas tant l'objet qui sera le centre de notre attention flottante que le processus par lequel l'objet est mis au centre comme réponse à une question que l'on n'a pas prise jadis la peine d'entendre, faute de moyens, en raison des circonstances, par peur des effets et conséquences. Il faut préciser d'ailleurs que même dans les meilleurs des cas, ceux où la contingence ne s'opposait pas trop à ce que la question puisse être posée, nous n'aurions de toute façon pu, au moment même où la question aurait été entendue, qu'entendre que nous ne disposions pas constitutionnellement des moyens pour répondre effectivement, directement, immédiatement, radicalement à la question. Car, à la question sexuelle, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, nous sommes voués à ne pouvoir apporter que des réponses partielles, asymptotiques, partiales.

S'offrir comme objet de transfert vise donc non pas tant à permettre de retrouver l'objet comme tel qu'à le rendre actuel, agissant donc, ici et maintenant, le but qui est visé et à faire reconnaître que, sous l'inévitable détour à parcourir, derrière tous les bénéfices secondaires du détour, œuvre l'infantile. Ce qui détermine le processus, c'est le but premier qu'aucun but secondaire ne parvient à atteindre. L'objet, comme le souvenir, n'est pas le but, mais le chemin vers le but, la modalité pour y parvenir. Mais le transfert tend à nous faire prendre le chemin pour le but, à nous faire croire que la question centrale est celle de l'objet, alors qu'elle est principalement celle du manque d'objet qui fait du but non atteint notre seul avenir. Cela Lacan, plus que tout autre, l'a souligné avec une justesse qui n'a été qu'hélas trop atténuée d'être reprise sous le chef de la réduction d'une théologie d'inspiration catholique. La pertinence du propos de Lacan a été tiédie de se voir trop vite rabattue du côté d'un discours qui, sous prétexte que la pleine satisfaction ne serait

pas de ce monde, mais seulement de celui de l'au-delà, se mélancolise à dénoncer les vanités des leurre que seraient les productions imaginaires de la vie psychique. Le substitut, de n'être pas perçu suffisamment comme chemin vers le but et parce qu'il n'apporte jamais la pleine satisfaction, en vient à être dénoncé comme indigne et, du coup, la séance est levée quelques minutes après son commencement. Le détour avec son cortège d'illusions-désillusions, de plaisir-déplaisir, d'angoisse automatique-signal d'angoisse, de situation de danger-situation de détresse-situation de plaisir est redouté et l'on tente, en vain, mais au prix fort de la séance, de le court-circuiter. Car il nous faudra prendre, effectivement, en considération que, quelle que soit la promesse que le patient entend dans l'offre de transfert qui est la nôtre, la cure ne lui apportera pas la pleine satisfaction, et il est à noter que refuser le détour, sous prétexte de ne pas céder sur son désir, n'accomplit pas pour autant celui-ci et cela peut davantage favoriser la barbarie que l'œuvre de culture. Il nous faudra nous estimer contents si nous n'avons pas empêché notre patient de sortir de l'exagération dramatique que constitue le malheur névrotique, et d'être à même de supporter un peu plus dignement, un peu plus courageusement le tragique qui est que notre malheur quotidien d'exister peut aussi se vivre avec un certain bonheur.

Revenons au transfert et à sa propension à fixer l'objet à la pulsion et à se fixer à l'objet comme but cachant le but. La névrose de transfert une fois installée, il nous reste à en sortir et la partie est loin d'être aisée.

Je cite Freud : « Quand une organisation psychique du type de la maladie a existé pendant un laps de temps assez long, elle finit par se comporter comme un être autonome ; elle manifeste quelque chose comme une pulsion d'autoconservation, il se constitue une sorte de *modus vivendi* entre elle et d'autres parties de la vie psychique, même celles qui lui sont au fond hostiles, et il ne peut guère manquer que se présentent des occasions dans lesquelles elle s'avère être encore une fois utile et profitable, qu'elle acquière en quelque sorte une fonction secondaire, qui redonne vigueur à son existence. » (5)

Il en est ainsi du transfert. L'artifice du cadre analytique permet pleinement le développement d'une illusion de toute puissance. Par lui se crée une situation où la personne est dans une attente croyante : cette fois-ci l'appareil psychique aurait rencontré le partenaire qui, par endosymbiose entre eux, lui permettrait de devenir l'organisme chimérique qu'il rêve d'être. Par l'instauration du transfert comme névrose, l'organisme s'approche au plus près de la réalisation d'un système nourrisson-soins-maternels, du

5. S. Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. F. Cambon, Gallimard, Paris, 1999, p. 487.

moins le croit-il, parce que le complexe d'Œdipe, qui est son mode d'organisation, n'a pu se développer que sur la base du refoulement de tout ce qui lui était antérieur. On pourrait dire que la personne est une formation résultant de l'organisation œdipienne et qu'elle veut le rester en ignorant la fonction d'instauration de la réalité qu'ont eue les « représentations ». Elle veut méconnaître le rapport entre les représentations et la fonction d'instauration ; celle-ci est fixe, celles-là sont variables. C'est pour cela qu'il s'accroche aux objets œdipiens, ne pouvant reconnaître qu'ils n'ont qu'une fonction secondaire par rapport à la fonction première d'instauration. Ce ne sont pas les *dramatis personnae* : les personnes par lesquelles le tragique de l'existence se voit dramatisé dans ce qu'on appelle relations personnelles. Les objets œdipiens tendent à être appréhendés pour ce qu'ils sont, alors que ce qui est à reconnaître c'est ce qu'ils font à la pulsion, ce qu'ils lui rendent possible, ce qui par eux peut ou non s'accomplir. L'œdipe menace de nous faire oublier que les figures qui s'agitent sur la scène psychique ne sont que des représentations nées des traces des personnes où a émergé le corps de représentations qui fonde la scène psychique comme ce lieu où la vie peut se jouer en trouvant, face à l'exigence pulsionnelle, une issue à l'expérience première de la détresse. Ces personnes, nous avons tendance à en faire les personnes responsables de la tragédie de la vie, elles ne sont plus alors *dramatis personnae*, mais deviennent les figures d'un *drama in personna*, d'un *drama personnae*.

Mais, bien que nous ayons tendance à ne rien vouloir en savoir, nous ne sommes pas sans avoir en nous la mémoire de ce qui fut là avant que ne s'instaure le drame œdipien. Ce n'est pas sans raison que nous éprouvons une obscure angoisse à l'idée de ce que l'on pourrait réveiller au-delà de ce que l'œdipe a un peu apaisé. Notre crainte est, ici, mémoire de la puissance démoniaque de la contrainte qui se manifesta dans la rupture d'un premier système mythique autosuffisant et peu importe qu'il s'agisse de l'organisme endosymbiotique, de l'amibe, du poussin dans sa coquille ou du nourrisson-soins maternels, car aucun de ces systèmes ne saurait être assuré d'être le premier. Tous ces modèles ne sont que tentatives de nous représenter quelque chose qui aurait dû être, qui a peut-être d'abord été effectivement réalisé, puis détruit, ou qui n'a peut-être jamais été effectivement réalisé, mais dont la nécessité était telle qu'elle est devenue la contrainte à le réaliser à laquelle aucun organisme ne semble pouvoir échapper.

Il est certes vrai que le transfert subit considérablement l'attraction œdipienne que lui impose l'intérêt de la personne du patient qui, par le transfert, tend en premier lieu à s'approprier, par l'inceste et le meurtre, des objets œdipiens interdits. Et il est

aussi vrai que les bénéfices secondaires, que la cure procure par le moyen de la répétition en acte, sont tels que, parfois, patient et psychanalyste peuvent croire que les murs du cabinet ne sont rien d'autre que la coquille de l'œuf enfin reconstituée. Dans cet abri, la chimère que forment endosymbiotiquement patient et psychanalyste peut en venir à oublier le monde externe, l'histoire de ce monde, le temps qui s'écoule. Tout au plaisir auto-érotique que procure le transfert, peut être oublié que la cure n'est que chemin vers le but et qu'elle n'est pas le but en soi. Les mots ressassés ne retrouvant pas l'origine sensorielle d'où ils viennent ne réacquièrent pas le pouvoir du nom qui est de disposer autrement monde interne et monde externe.

La chance de la cure, c'est que l'illusion et les bénéfices du transfert endorment l'habituelle prudence de la personne. Il se peut que, endormie bien qu'éveillée, elle oublie alors que le sommeil est ce lieu propice, où même « les expériences originaires qui n'ont jamais été présentes de manière liées » peuvent par conjonction avec le plus récent (dont fait ici partie le phénomène du transfert) donner une forme de fantasme au souhait infantile que le rêve pourra accomplir de manière figurée. Et c'est ainsi que le processus régressif que le transfert engage pour maintenir en l'état le système primitif qu'il tend à reconstituer, joue aussi contre le principe de conservation qu'il voulait servir en ouvrant la voie à des régressions qui conduiront à répéter bien au-delà du principe de plaisir, bien au-delà de l'œdipe.

Dans cette voie, nous toucherons ainsi aux rives de la civilisation minéo-mycénienne. Nous nous retrouverons aussi au temps de la Horde primitive en ce temps où le père qui ne se savait pas père chassait les fils hors de la horde ou les émasculait pour se garder la mère et les filles. Et nous aurons, une fois encore, à accomplir le meurtre du père et, pour ne pas reproduire la horde, à instaurer la civilisation à partir du Totem. Mais cet au-delà est encore bien humain, il ne défigure pas la personne au point qu'elle cesse d'être figure humaine. La contrainte à la répétition qui travaille toute forme fait surgir toutes les figures qui peuplent les mythes, contes, légendes et romans, non pas seulement comme nos productions, mais comme ce qui nous produit, ce dont nous descendons.

Mais si nous prenons au sérieux la spéculation de « *Au-delà...* », il nous faut envisager que le pouvoir de matérialisation du transfert est encore plus effectif que nous ne pouvons raisonnablement l'admettre. Ce que le transfert accomplit est bien réel, le transfert est une réalité qui rend toute son actualité à ce qui s'y rejoue. Les choses que le transfert présente ne sont pas des évocations *in absentia et in effigie*, ce sont les choses mêmes. Quand le démoniaque de la pulsion se met à dominer

la compulsion de répétition et que la scène du transfert est au plus près du processus du rêve n'a-t-elle pas le pouvoir de ramener à la vie, ici et maintenant, non seulement l'enfance individuelle, mais aussi l'enfance phylogénétique, le développement du genre humain et peut être le développement même de tout le vivant dont nous descendons.

Mais jusqu'à quel point la personne de l'analyste peut-elle se prêter à ce travail de la pulsion qui porte en lui la possibilité de la résurgence des formes non humaines, des formes non organiques, des chimères par lesquelles commence toute espèce ? La question est d'autant plus vive que nous ne sommes pas sans connaître déjà les résistances que l'analyste peut développer quand le transfert fait de l'objet du transfert qu'il constitue grâce au retrait de sa personne tel ou tel personnage du drame œdipien. Si être le père séducteur, la mère étouffante, le grand-père nazi ou l'aïeul décapité en 1789 n'est pas toujours facile à accepter et à supporter, être, par la vertu du transfert, le mamelon du sein auquel le patient devenu bouche s'accroche avidement et désespérément l'est encore moins. Et, quant à être l'organe hypocondriaque du corps chimérique que le transfert a construit, et sentir que l'on devient cet organe qui se tend, se détend, se contracte, se décontracte, que notre corps souffre d'être réduit à cela par l'effet du transfert...

Mais tous ces transferts restent des transferts de figures humaines du passé sur la personne humaine de l'analyste. Certes il y a des réductions métonymiques du corps à l'une ou l'autre de ses parties, mais ce sont des parties du corps humain. Les choses se complexifient davantage s'il faut ne pas oublier que les objets de l'infantile ne sont pas que des figures humaines. N'est-ce pas à notre corps défendant que nous devons reconnaître que le transfert peut faire de nous l'objet transitionnel de jadis : nous sommes le bout de tissu, non lavé, usé jusqu'à la corde, la tétine en caoutchouc, l'ours en peluche, mais aussi l'animal familier entre les pattes duquel l'enfant allait se réfugier. Et il nous faut aussi parfois être la tombe où l'enfant, dont le deuil ne fut pas fait, va enfin trouver le repos.

Si nous soutenons que la pulsion toujours tend à restaurer les états antérieurs, les plus récents comme les plus primitifs, ne nous faut-il pas nous résoudre à penser que la personne subit un travail de déformation susceptible de rendre présente l'amibe d'où nous venons ou la chimère endosymbiotique qui, unissant un organisme végétal à un organisme animal, s'avère tels les euglènes inclassables, ni végétal, ni animal mais animal-végétal. Dans le temps du transfert, la tendance de la pulsion à retourner vers son point d'origine, à l'état inorganique, ne tend-il pas à s'accomplir effectivement. La propension hystérique du langage ne garde-t-elle pas une trace de cela quand nous disons parfois

que nous sommes pétrifiés par ce que dit le patient. Ne devrions-nous pas accepter de penser que la métaphore accompli réellement un mouvement qui nous transporte effectivement d'un temps à un autre temps, d'un lieu à un autre lieu, qui nous transforme en autre chose que nous-mêmes. La métaphore ne serait-elle pas, elle aussi, comme l'est l'exemple, la chose même. Le transfert nous aurait transportés ici et maintenant, et peut-être pas *in absentia et in effigie*, à cette aube de pierre où, d'après Danchin, qui rejoint là Freud, la vie prendrait origine. Ne devons-nous pas envisager sérieusement, aussi absurde que cela puisse nous sembler, que, par la puissance magique du mot, nous devenons effectivement, dans cet instant du transfert, la pierre dont certaines molécules maintenant dotées de vie vont pouvoir se séparer grâce à l'action des acides ribonucléiques que l'analyse a produits ?

Ne nous rassurons-nous trop vite en voulant croire que lorsque Freud dit qu'il va faire appel à la sorcière métapsychologie, il ne s'agirait que d'une formule ? Il n'est pas exclu que Freud ait cru effectivement en cette sorcière, en tout cas bien plus que la plupart d'entre nous. En tout cas, il semble n'avoir jamais oublié la leçon d'Hamlet sur le fait qu'entre ciel et terre, il y a bien plus de choses...

Avons-nous suffisamment exploré les conséquences cliniques que pourrait avoir la prise en considération de l'effective œuvre de la compulsion de répétition. Nous savons que Freud fait l'hypothèse que l'apparition de la conscience dans une certaine couche de la matière vivante est la répétition déplacée et déformée d'un autre événement encore plus ancien : celui du jour où il advint que les propriétés de la vie furent suscitées dans la matière. Peut-être que si nous partions de ce modèle de raisonnement et que nous prenions réellement au sérieux l'idée que le transfert tend à répéter ces deux événements, nous serions à même de ne pas recourir trop facilement à la catégorie fourre-tout des dits états-limites ; l'expérience clinique, quoi qu'il en coûte à notre raison, ne nous contraint-elle pas à imaginer l'inimaginable que le transfert réalise effectivement ? Le transfert n'a-t-il pas le pouvoir de redonner la mémoire à ce dont nous sommes sans doute incapables d'avoir le moindre souvenir, si ce n'est que dans l'acte qui répète l'ancestral ?

De telles pensées, ainsi que l'insupportable instabilité de ce que nous sommes qu'elle révèle, nous obligent à nous penser comme un immense palimpseste sur lequel depuis l'aube des temps se sont inscrits successivement des textes dont chacun pour un temps se présentait comme le dernier de la série en prétendant en plus être le premier et le véritable texte. Chacun des textes pouvant, selon les circonstances, redevenir le seul

lisible. Il est vrai aussi que de telles pensées peuvent nous faire craindre de tomber dans la folie.

Qu'il soit difficile d'aller au-delà du principe de plaisir, qu'il soit difficile de sortir de l'œdipe, qu'il soit improbable de renoncer à l'autocratie, à l'autoplastie et à l'auto-érotisme, nous en sommes convaincus et, pourtant, nous sommes convaincus que c'est à cet impossible que s'attelle et nous appelle l'entreprise analytique pour laquelle il est exact de dire, avec Freud, que rien dans notre structure ne nous prédispose naturellement.

J'avancerais en ce point une proposition de réflexion. La question de l'« Au-delà du principe de plaisir » ne serait-elle pas une des voies nous permettant de distinguer psychanalyse et psychothérapie et de différencier dans notre travail la part de l'analytique de la part du thérapeutique ? Serait-ce trop forcer la note que d'avancer que la psychothérapie n'irait pas au-delà du principe de plaisir, elle reconduirait quant au fond sa primauté, par une meilleure économie du principe de réalité. La psychanalyse, elle, viserait à un remaniement des fondations en touchant à l'au-delà. Un tel chemin n'est pas celui de l'individualisme narcissique, mais celui de l'individuation par lequel un individu ne se fonde que dans et de son inscription dans la culture.

Mais l'analyse ne peut pas être analyse pure et elle doit renoncer à être complète. L'analyste ne peut que finir par accepter que le processus analytique s'arrête en raison de la guérison du patient. C'est pour cela que, pour la psychanalyse, celle-ci ne saurait avoir qu'un caractère paradoxal.

D'une certaine façon, guérir, pour le patient, c'est toujours s'opposer au processus analytique (à la destructivité radicale qu'entraînerait la déliaison complète) en affirmant son désir de rester humainement malade en gardant forme humaine. Guérir pourrait-on dire revient à retrouver la forme et, une fois qu'on l'a, à vouloir éternellement la garder, la conserver, la préserver, en en prévenant toujours la perte. Guérir, c'est faire échec au but ultime de la pulsion de mort en ne réalisant que, partiellement, ce qui reste cependant le but premier de toute pulsion. Guérir, c'est pouvoir rester malade de la forme qui nous rend le monde habitable. Les gens ne guérissent qu'en contractant une nouvelle forme de maladie humaine (c'est d'ailleurs pour cela que nous n'avons pas à viser la synthèse, sans que nous nous en occupions, elle aura toujours lieu).

Mais, par ailleurs, nous n'avons pas à négliger que toutes les formes de maladie ne se valent pas, elles ne sont pas équivalentes entre elles, il en est de plus invalidantes que d'autres. Certaines sont riches de développements potentiels alors que d'autres sont des fixations par cristallisation de mécanismes psychiques. D'autres encore sont de perpétuelles «maladies de croissance» dont on sort fortifié, avec des gains de liberté psychique qui rendent la vie plus légère.

Et l'analyste ne doit-il pas toujours prendre garde qu'à trop vouloir analyser, à trop vouloir obéir à son idéal analytique, il ne finisse par pétrifier la vie psychique en voulant lui donner une forme absolue et définitive. N'oublions pas que guérir une fois pour toutes reviendrait à mourir immédiatement.

S'il en est ainsi, il ne nous reste, sans doute, qu'à connaître les maladies de la vie, qu'à supporter le vieillissement de la vie. Celui-ci n'est, après tout, comme le dit le père de D. Pennac, que la seule manière que nous ayons trouvée de ne pas mourir jeune, la seule façon de vivre que la personne a trouvée pour garder la forme humaine en vie malgré les altérations qu'elle subira inévitablement.

L'ultime paradoxe serait donc, qu'après avoir surmonté la résistance de sa personne à l'analyse, l'analyste devrait, à un autre moment, renoncer à l'analyse. Il lui faudrait accepter que ça puisse se terminer, car à viser radicalement l'au-delà, on ne pourrait aboutir qu'à une radicale désintrinsication des pulsions. Et s'il en était ainsi, la vie serait de fait rendue impossible dans la mesure où la vie n'est rien d'autre que l'effet de l'intrinsication des pulsions, d'où résultent des constructions de secours qui font de nous des êtres de culture ou des hypocrites de la culture.

Voilà, je vais m'arrêter. Je ne dirai pas tout ce que j'aurais voulu dire. Je ne parviendrai pas à tout dire en une seule fois. Il faudra que je recommence une autre fois encore. Mais j'ai le sentiment que j'ai partiellement réussi à me dire, en votre présence, ce que je pensais implicitement des obstacles que nous avons à surmonter pour exercer notre pratique. En tout cas, je ne m'en suis pas complètement empêché. Vous ai-je parlé pour autant ? Cela vous a-t-il parlé ? Cela vous a-t-il fait penser ? Cela vous a-t-il donné envie de dire quelque chose à partir de ce que j'ai apporté ? Pour le savoir, il faut que je me taise maintenant et qu'à mon tour, j'écoute. Merci de votre attention.

Qui s'empare de l'interprétation

Françoise Brelet-Foulard

Mais aussi : de qui s'empare l'interprétation, à quoi veut-elle parer ?

L'analyste évoquera volontiers l'acte d'interpréter comme un aboutissement de l'excitation après un long détour par les mots et les images, par les pensées et les fantasmes, aboutissement qui met fin pour un instant à la tension transféro-contre-transférentielle. Un tel acte ne peut anticiper son résultat, et pourtant il représenterait le seul pouvoir qui réponde efficacement à la « force d'attraction » du transfert.

Pouvoir animique de l'agir - pouvoir animique de la parole. Que tentent donc de faire, dans la cure, analysés et analystes lorsqu'ils interprètent ? Devenus analysants par l'instauration de l'espace du transfert et du contre-transfert (si proche de l'espace du rêve), provoquent-ils ce glissement par lequel ils affirment leur propre capacité - envers et contre tout ; contre tous ? - à être « thérapeute autocrate ».

Il s'en faut de peu que je me sois laissée arrêter par le titre que j'avais choisi. Comment pourrais-je parler de s'emparer de quelque chose qui surgit, souvent à notre surprise, interprétation ou construction, et qui restera le témoin - à moins que déjà sa formulation nous échappe - d'un espace d'entre-deux, ni vraiment à l'analysant, ni vraiment à l'analyste. Le témoin d'un temps sans souvenir, épuisé dans l'instant même de son énonciation. Serait-ce une des raisons de notre réticence à nous redire les mots qui nous sont venus ? La plupart d'entre eux sont déjà morts. Leur charge de pulsionnel ne nous laisse plus, au mieux, qu'un plaisir esthétique.

Et pourtant, il ne s'agit pas de me dégager de mon titre, ni de faire l'impasse sur un débat interne quant à l'interprétation. Parfois vif, parfois plus souterrain, je le crois partagé par nous tous, même si les termes dans lesquels il s'incarne nous sont personnels. L'analyste reconnaît dans l'interprétation son acte même, et son seul pouvoir, limité il est vrai, mais susceptible d'être efficace pour le mouvement de la cure. Certains y verront l'offre contre-transférentielle elle-même et l'étaï dans la réalité de la dissymétrie nécessaire de la situation.

L'acte de l'analyste. Je suivrai aujourd'hui - du moins, pour le moment - le Freud de « Constructions dans l'analyse ».

« Nous savons tous, dit-il, que l'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé (...) En revanche l'autre partie du travail, l'action de l'analyste, est reléguée à l'arrière-plan (...) Quelle est donc sa tâche ? Il faut que, d'après les **indices** échappés à l'oubli, il devine ou plus exactement il **construise** ce qui a été oublié. » Suivra la métaphore de l'archéologue. Et un peu plus loin, « Les deux sortes de travail D. Il ne s'agit plus, comme dans la citation précédente, de deux scènes différentes « se poursuivant parallèlement, l'une toujours un pas en avant » (celle de l'analyste, bien entendu, qui s'est emparé de l'interprétation) « l'autre la suivant de près. L'analyste achève un fragment de construction et le communique à l'analysé pour qu'il **agisse** sur lui ; à l'aide du nouveau matériel qui afflue, il construit un autre fragment qu'il utilise de la même façon, et ainsi de suite, jusqu'à la fin ». L'interprétation (construction ou interprétation proprement dite) resterait la propriété de l'analyste.

Il reste à comprendre comment se fait dans l'analyste ce « travail » de la construction. Travail entre guillemets, travail comme pour le rêve, comme pour le deuil ? Deux pièces entièrement distinctes qui se jouent sur deux scènes séparées. L'un associe (du moins, l'espère-t-on, c'est la règle du jeu, et sans elle il n'y aura pas d'analyse) et sous l'effet de l'*agieren* transférentiel, cette associativité cherche son pouvoir animique, magique, dans l'énoncé même de ses associations. A leur hasard, fragments, indices, morceaux de souvenirs, lapsus, ruptures discursives, etc. vont prendre pour l'attention flottante de l'analyste, elle aussi entraînée dans le même mouvement de régression, la même place que le reste diurne dans le rêve. Les mots de notre patient, les images que son discours a suscitées nous font le rêver, rêver ces constructions successives et le cadre de nos théorisations, celles qui sont vivantes en nous, notre métapsychologie intime nous sert de grammaire, de syntaxe pour cette construction. Le transfert, là, des deux côtés, et l'excitation pulsionnelle, morceau d'activité, violence.

Qui s'empare de l'interprétation ? Le mot « s'emparer » nous dit le Robert Historique, celui d'André Rey, naît d'un emprunt à l'ancien provençal *emparar*: protéger, **défendre**. Le latin populaire proposait auparavant un *imparare*, à partir de *anti-parare* : « faire des préparatifs par-devant, par avance (pour se défendre) construire des fortifications en avant d'un lieu (pour le protéger) ». Le français féodal relia ensuite la **propriété** de la terre et le contrôle de ses habitants à leur défense : s'emparer, se rendre maître. Ne s'agit-il pas en effet, de « mettre devant » cette violence pulsionnelle, devant cet agieren de transfert toujours prêt à mettre le feu au théâtre - aux deux scènes ? - des fortifications, des contre-feux pour se protéger des incendies. Interpréter dans le transfert, interpréter le transfert, le débat interne rebondit en chacun d'entre nous. L'interprétation proprement dite, tel jeu de mots, tel trait d'esprit de l'analyste, ne relève-t-elle pas de l'économie générale du mot d'esprit ? Plus banalement, ces déconstructions, ces reconstructions de mots, de séquences discursives, nos lapsus, nos formulations maladroites « narcissiquement insatisfaisantes », j'emprunte ces termes à Pierre Fedida, témoignent assez de leur fonctionnement de sang-mêlé. Et lorsqu'elles nous paraissent narcissiquement satisfaisantes, n'est-ce pas parce que nous percevons l'origine de leur émergence dans le silencieux travail de rêve/construction qui nous a animés dans notre écoute analytique, passive/active.

Défense, propriété, un troisième itinéraire de réflexion : qui s'empare de l'interprétation ? L'inconscient lui-même. L'urgence interprétative s'impose à l'analyste - et pourquoi pas, même si cela nous reste souvent non-perceptible, à l'analysant. Nous connaissons tous ces *actings* interprétatifs. Il faut dire, et dire tout de suite, temps d'emprise dans le contre-transfert, ce mot, ces deux ou trois mots qui surgissent, commandent et se profèrent, l'inconscient de l'analyste trouant la surface de ses constructions muettes. Acting qui je crois, comme tout agir, peut, un certain nombre de fois, sinon toujours je le dirais volontiers, être fort bénéfique, alerte mais aussi ouverture sur le plus secret du contre-transfert.

Et cette interprétation, elle s'empare aussi de l'analysant. N'est-ce pas un de nos plaisirs que d'entendre celui-ci au hasard d'un lapsus, d'une erreur minime dans la prononciation, d'un rythme qui se casse et qui casse le mot, dire... et s'entendre dire quelque chose vient d'un autre registre. N'est-ce pas un plaisir tout aussi aigu lorsque nous entendons le même patient, au hasard du mouvement qui le porte, dans le malaise ou l'éclat de l'*insight*, proposer la scène fantasmée qui se construisait en nous, plus confuse ou plus précise, un peu autre, un peu

semblable, ou disposer sur l'échiquier comme par hasard, les pièces même qui se proposaient, un temps avant, comme le dit le Freud de « Constructions », sur la scène de notre écoute silencieuse.

Question mal posée, sans développement pertinent ? Parer à l'excitation nous ne pouvons faire autrement. Ce qui ne peut être atteint en volant, nous le trouverons, analyste et analysant, en boitant. Et cette activité de construction, quand nous la voyons reprise par notre partenaire, n'est-elle pas la manifestation dans l'histoire de la cure de cette activité **d'auto-théorisation** qui, avec le refoulement, s'institue et s'investit comme « moi » - comme « je » - depuis toujours ; auto-théorisations qui se donnent dans l'instant définitives - roman familial ou mythe individuel - mais que par chance, parfois, le mouvement de la vie, ou plus précisément les objets-ersatz que nous investissons, nous obligent à remanier. La cure, du fait du refusement de l'objet-analyste, emballe le processus. Une construction fantasmatique remplace l'autre, à peine évoquée, dévoilant son leurre ; souvent même, l'une peut en cacher une autre. Si ce n'est que la résistance vient lester de son poids d'inertie ce qui, autrement, serait pour l'humain, je crois, intolérable. Bienheureuse résistance !

Auto-théorisation, voilà que je t'ai rejoint, François, dans ce registre de « l'auto... ». Autocratie, dis-tu, auto-érotisme, autoplastie, je voudrais parier ici d'une forme particulière de fonctionnement dans l'analyse dont la permanence, obstacle ou concours efficace, je ne sais répondre, donne insidieusement une forme particulière à la cure. Je reprendrai, pour ces patients, le mot qui m'est venu quasi associativement, renouvelé de Freud et que j'emprunte de nouveau à Pierre Fedida, pour le faire travailler me semble-t-il un peu différemment, celui de « thérapeutes autocrates ».

Evoquerais-je d'abord une courte séquence d'une cure actuelle ? Elle me servira de contrepoint, et permettra peut-être d'éclairer un peu le statut ambigu de ce mouvement-obstacle ou appui ? - que je voudrais au hasard de ce travail mieux comprendre.

« Je me serais organisé dans ma vie pour être tel que je pensais que ma mère me souhaitait, Raphaël » - c'est son prénom - « un archange, brillant, mais sans sexualité d'homme. Et quoique je dessine fort bien, je ne peux réussir à autre chose dans ce domaine qu'à être un exécutant, un exécutant plaisant, mais sans véritable talent ». C'est ainsi que Raphaël, ce matin-là, commence sa séance. Deux jours avant, c'est lui-même/moi

et moi/lui-même, au hasard des mots qui venaient, qui étions arrivés à ce carrefour. Une construction silencieuse, assez proche, m'était à l'esprit depuis un certain temps ; représentation d'attente, jamais évoquée : Raphaël, patient venu à l'analyse parce que ses impulsions pédophiles l'inquiétaient, éloignait toute figure de femme de sa scène intérieure. Encore que... Il avait signalé, il y a quelques mois, comme en passant, mon parfum, discret disait-il... Depuis quelques mois aussi, se caricaturait l'image étincelante qu'il voulait me donner de lui-même, trop voyante, trop insistante chez cet analysant fin et cultivé, homme de discours jusqu'ici très « doué » pour l'analyse. Est-ce ma déception devant ce qui pouvait être pourtant un mouvement régressif témoin de l'avancée de la cure, je ne pouvais prendre cette caricature au sérieux, et accompagner la « grandiosité » de son Moi (sic), travaillant à lutter, pensais-je, devant la représentation féminine inquiétante ? J'allais jusqu'à considérer qu'il tournait ainsi l'analyse en dérision, plus lourdement qu'à son habitude (un petit ricanement, de plus en plus fréquent, accompagne en effet les moments où il se rend compte - tout à fait à juste titre - que ce qu'il vient d'évoquer prend un sens différent). Les séances qui suivront apporteront beaucoup de nouveau.

Et ces tous derniers jours, Raphaël construit une deuxième fois, à partir d'un conditionnel, le fragmentaire de la séance précédente. Suivra un long moment de malaise, de silences, de faits habituels de son quotidien, puis une fantaisie, pour la première fois venue dans la séance, sur le divan : « Ma mère est morte, dans la réalité, précise-t-il. Je viens à ma séance. parle de cette mort. Vous vous taisez. A la fin de la séance, je pars et je vous dis : c'est bien que vous vous soyez tue. » Que je me sois tue, que je sois tue, que je sois tuée. Je suis tue ici comme je serai tue par Luc, mon autre patient.

Ne s'empare-t-il pas de l'interprétation dans la mesure même de mon absence à ce moment de surinvestissement narcissique très infantile, moi qui suis alors sensible à sa terreur devant l'abord de la fantasmagorie de castration que porte pour lui la figure de la femme, parfois entr'aperçue. Plus sensible à cette terreur qu'au mouvement - doit-on dire de résistance, je n'en suis pas sûre - qu'au sens du mouvement qui l'accompagne.

Je ne voudrais pas m'attarder aux lectures habituelles qui nous viennent trop « naturellement » dans ces moments de cure. « Chez certains malades hommes, les principales résistances au traitement semblent émaner du complexe du père et se traduisent par de la crainte et de l'insoumission à son égard, ainsi qu'une attitude de défi. » C'est Freud dans « Perspectives d'avenir de la thérapie analytique ». Je

suis arrêtée par le terme de « crainte », ici. Crainte du père, crainte du traitement ? Insoumission au père, insoumission au traitement. Défi au père, défi au traitement, à une mère phallisée, à l'analyste dans le transfert, lui qui s'est lui-même emparé de l'interprétation ? Refus sous-jacent de la passivation qu'implique l'analyse, refus que notre histoire post-lacanienne entérinera dans les années d'après-guerre : il ne s'agira plus de psychanalyses, mais de psychanalyses, à côté de psychanalystes devenus de plus en plus silencieux.

S'emparer de l'interprétation, fut-ce au prix d'un meurtre, dans ce moment de régression narcissique que vit Raphael, ne témoigne-t-il pas dans le transfert, du refus de l'altérité de l'interprétant ? Ponctuel, ici, ce refus peut devenir aussi destructeur que celui de la dépendance à l'objet de la réaction thérapeutique négative. Cette dernière, J.-B. Pontalis le rappelle dans « Non deux fois non », témoigne d'une « résistance, mais cette fois, au sens vital, quasi héroïque du terme, face d celui qui n'affirme que vouloir notre bien, » comme l'analyse, ajouterais-je, « alors qu'on ne demande, soi, que de respirer à l'air libre ».

Ici, plus que la guérison, c'est l'acte interprétatif comme déliaison qui fait la menace. Toute interprétation - je dis bien interprétation cette fois - serait assimilable à une disqualification, et au « tu ne dis pas ce que tu crois dire » s'ajouterait le risque d'un « tu es ce que je dis ». La prise en main de la construction par le patient doublant celle de l'interprétation - je pense au petit ricanement qui ponctue les moments interprétatifs du discours de Raphaël, appropriation plutôt que mise en dérision - cette prise en main viendrait s'opposer à la **croissance** dans une «vérité» absolue dont l'autre, totalitaire, se donnerait comme le détenteur. Bien sûr, nous ne nous ferions pas les complices de cette croyance : c'est la langue « cette étrangère, cette alliée, si forte de son emprise dans la cure, souveraine, séductrice et complice, hostile et dévastatrice » (qui) « parlerait d'un ailleurs ». C'est Catherine Chabert que je cite et elle ajoute : « Comme messagère, la langue de l'interprétation serait portée par l'autre, elle dirait « l'étranger en nous, les étrangers dans la maison. « Les étrangers, parfois, furent des envahisseurs... Ce « glissement » est familier, nous sommes facilement enclins à réaliser l'instance « Inconscient » et à y voir l'étranger ». Y voir ce qui pourtant par définition est radicalement autre et que la métaphore bien analytique de la « scène primitive » vient manifester, bordant un impensable radical pour la pensée animique. C'est cette pensée tâtonnante du petit post-in fans que la cure ranime et à côté de laquelle, pour un certain nombre de patients, la langue secondarisée, raisonnable, d'une pensée « symbolique » reste sans **arrimage**.

Croyance maintenue, « chaque fait a une cause », surenchère de cette recherche de causalité dans l'événementiel externe, nous connaissons cette « résistance H. Mais, subrepticement, cette même attitude risque de s'invaginer, de se replier vers l'interne chez les deux partenaires. Les moments de la cure viendraient alors témoigner d'une causalité psychique à mettre en évidence, d'un fantasme qui les organiserait. Qui s'emparera de l'interprétation, de leur mise en évidence ? Au défi, à la plainte vient s'ajouter cette lutte contre la croyance en une vérité despotique détenue par l'analyste. Lutte qui me semble faire partie précisément de ce que recouvre cette attitude transférentielle de « thérapeute autocrate ». Mais lutte contre la croyance, et croyance en même temps maintenue contre vents et marées, parant - et non plus s'emparant - à l'émergence d'une désillusion-catastrophe.

Recto et verso de la même page, croyance et désillusion feront l'atmosphère de l'analyse de Luc.

Il m'est adressé par le psychiatre qu'il a enfin consulté. Sa demande à lui est psychothérapique. Il s'agit de le « guérir » de manifestations corporelles torturantes dans la sphère intestinale. Mais pas seulement, de « vertiges » invalidants, de suées, de bouffées de chaleur, le tout contré par des précautions phobiques encore plus invalidantes : quand il vient me voir, il ne peut pas conduire ; Un peu plus tardivement, lorsqu'il récupèrera cette autonomie, la phobie l'empêchera de passer un pont, de prendre le train, d'aller à l'hôtel, d'être dans une église, etc. La labilité de sa symptomatique se double de « précautions » à manifestation **spectaculaire**. Leur mise en scène, en paroles pour moi, pourrait parage de bon aloi - décors, personnages, affects. Ce qui aurait dû m'alerter, sans doute, chez cet homme dont la vie externe - travail, famille - restait inscrite, à grand prix, dans la « normalité », c'est le trop, le trop violent de l'offre morbide.

On ne s'étonnera pas lorsque je dirais que cette cure me fit vivre le délétère de la réaction thérapeutique négative. Je n'évitais pas, en effet, d'être mobilisée un temps, moi aussi, par cette **mise à l'horizon**, j'insiste ici sur le mot qui me vient, de l'idée de guérison.

Un premier temps fut occupé par le long égrènement de tous ses symptômes, de leur ordre d'arrivée, ce qui l'amena à évoquer vie d'enfance et parents, et bientôt, deux ou trois ans après, à faire jouer ceux-là et celle-ci sur le théâtre qu'ouvrait la séance. Sans doute ai-je été trop preneur de ses constructions fantasmatiques qui, après cette fastidieuse litanie de symptômes, allait ouvrir enfin sur une richesse psychique qui me rassurait sur la viabilité de notre entreprise. Egrenier, litanie, ces

mots ne viennent pas ici pour rien, mais la valeur d'exorcisme de ce moment de la cure, ce n'est que maintenant qu'elle peut m'apparaître. Il s'agissait, à travers la minutie de ses descriptions, de me faire percevoir une cohérence, une unité, celle-là même que le symptôme démentait, mais qu'il était censé porter. Cohérence à laquelle l'analyse ne devait pas toucher - véritable paradoxe - avant qu'elle ait solidifié ce qu'il mettait à l'origine de toutes ses précautions, comme de toutes ses angoisses, ; perdre ses repères. Le psychothérapique restait très présent : solidifier, repères. Les mots de fonctionnement limite, l'émergence dans mon esprit d'une inquiétude sur le psychotique » en lui, ne trouvaient heureusement pas à se stabiliser, à l'enfermer et à m'enfermer dans une « explication » qu'il appelait, apparemment, de tous ses vœux : il était trop « malade » pour faire cette analyse qu'il poursuivait en même temps avec un acharnement désespéré.

Peu à peu, par instants, puis dans des séquences plus longues, Luc se mit à construire des scénarios historiques fortement imagés, de plus en plus fantasmatiques, dois-je dire créatifs, et dont les symptômes pouvaient paraître l'écho.

(éléments cliniques retirés de la version numérique)

Et de l'entendre par moments parler « comme dans les livres » avec une naïveté et des couleurs toutes neuves, m'apportait un très grand plaisir que Je ne sais encore pas bien aujourd'hui dire avec des mots. Comme si j'avais pensé, en l'écoutant, « alors, tout ce que les livres racontent, ce serait vrai ? Dans quelle profonde **incroyance** m'entraînait-il ? À quelle désillusion voulait-il m'affronter ?

Cette créativité (?) s'arrêta sur la figure paternelle. Il s'en sentait le partenaire homosexuel écartelé. Partenaire esclave, victime et cependant consentant, au service depuis toujours de l'érection du père au mépris de la sienne. Une érection proposée par lui au regard de la mère dans une scène triangulée, enfin, surchargée d'excitation, vécue dans la terreur.

Une mère qui regarde ailleurs, en elle-même peut-être, non, même pas, on n'en saura jamais rien. Relation d'inconnu... Tout bascule. Déjà, à chaque avancée dans le matériau fantasmatique qu'il explorait succédait une exagération des symptômes. Mais, là, commençait une nouvelle période dans l'analyse, une période **sans mots**. Luc avait d'emblée annoncé son impression d'être dépourvu devant le dire, puis sa méfiance, enfin sa haine. Impossible pour moi de jouer sur une sonorité, sur le double sens d'un mot, sans déclencher une riposte violemment ironique et surtout une stérilisation des séances suivantes dans la dérégulation narcissique. Lui ne faisait confiance qu'aux affects - « aux tripes disait-il - pour se dire avec justesse ! Mais là, plus d'affects sinon, parfois, le désespoir. « J'ai froid », a un marteau pilon m'enfoncé dans le divan », « J'ai froid », « une bulle de savon irisée, là, qui va éclater ». Entre ces quelques paroles, le silence, parfois la plainte, mais dans une tonalité différente, d'où semblait être retirée toute adresse.

C'est moi qui me suis emparée de l'interprétation. Parer à l'excès à la violence de la négativité ? Je ne sais plus ce que j'ai dit. Une seule image de lui, fixe, s'imposait à ce qui me restait de liberté de rêver : je le voyais dans un désert écrasé de soleil - écrasé d'excitation - embusqué dans le dixième d'ombre que laissait un rocher, une mitrailleuse à la main, prêt à tirer sur le moindre mirage d'une silhouette vivante, d'un « objet ». « Ne pas aimer, plus d'objet plutôt que de le perdre ». Et j'ai dit la violence, celle qui l'envahissait, devant cet autre « perdu dont je n'arrivais pas à dessiner/construire la silhouette. Un mirage ?

(éléments cliniques retirés de la version numérique)

Je ne sais plus non plus comment nous en sommes sortis. Je dirais maintenant que je fus forcée de manifester quelque chose d'un pouvoir d'invention, d'une croyance dans les mots, dans l'interprétation, dans l'analyse, une croyance à **toute épreuve**. Je ne pouvais rien faire d'autre, mais lui **a cru** de nouveau à la toute-puissance de l'analyse, celle peut-être de cette « mère au pénis » que j'étais censée soutenir et qui tout à coup s'était - de nouveau dans la cure -, effondrée. L'analyse, la guérison se firent, eux aussi de nouveau, « objets de perspective ».

Il alla mieux et prit plus de place dans la vie. Mais lui, dedans, allait toujours aussi mal. Il était très pris et nous convînmes tous deux de passer à deux séances (plus tard ce sera une seule). J'espérais qu'ainsi le transfert perdrait un peu de sa violence d'excitation, devant laquelle il se disait, et cela paraissait évident, toujours aussi démuné et « malade ». Je ressentais fortement

son emprise, et, sans doute, profitais de l'occurrence pour y mettre un peu de jeu.

Lui déployait, toujours selon ce rythme rupté - une séquence où tout va mal, une séquence où il construit - une fantasmatique de plus en plus colorée, dont il attendait, séquence après séquence, qu'elle lui apporte la « clé » qui lui permettrait d'échapper. De s'échapper ?

(éléments cliniques retirés de la version numérique)

Sa « maladie » avait commencé, m'avait-il dit au cours des premiers entretiens, alors que marié et père d'un enfant, architecte installé, il voyageait pour la première fois avec plaisir, après une jeunesse et une vie de jeune adulte difficiles. Il allait à un mariage de cousins en Provence. Il dût sortir en hâte de l'église et ne put désormais conduire : les repères de la place, de la route, se perdaient dans un tournoiement hallucinant.

Et ce luxuriant développement de la fantasmatique laissa les symptômes inchangés, envahissant la vie qu'il aurait pris plaisir à déployer et qu'il maintenait aujourd'hui coûte que coûte, comme il avait maintenu autrefois un rapport au monde dans la normalité.

Restait aussi inchangée la modalité selon laquelle se déroulait l'analyse,

Je n'en étais pas absente et je ne m'en suis sentie activement exclue, tuée que dans ce long moment d'effondrement dépressif. Des images furtives, discrètes, oniriques, portaient un transfert positif bien sexualisé, quoique fort civilisé chez ce Luc à l'excitation si sauvage. Il mit longtemps à les reconnaître, puis à en jouer, avec pudeur et retenue. Mais un tout autre mouvement travaillait cette surface. S'il en admettait la tonalité agressive - nous mettions des mots sur ces mouvements - les sens que je pouvais leur proposer s'avéraient, pour lui comme pour moi, aussi peu convaincants les uns que les autres. Pas d'autres conséquences que l'introduction d'un peu d'humour, de cet humour qu'il avait entendu les quelques fois où j'étais intervenue sur ce mode, comme une blessure narcissique intolérable.

Un début de séance, parmi celles qui étaient fructueuses, amenait Luc à me proposer une parole qui me permettait de nouveau de le rêver, l'emprise de sa réalité souffrante se desserrant. Je pouvais m'échapper et redevenir analyste. Quelques images, les affects évoqués, parfois un mot inattendu - lui ne les entendait jamais - pouvait permettre une interprétation « satisfaisante ». Chaque fois, Luc refusait mon intervention. Ce n'était pas cela du tout. Et il construisait alors, à côté, une autre version, parfaitement pertinente, construction, fantasme qui faisait pour lui conviction, soutenait la suite de l'analyse et la mise en mots de plus en plus précise et de plus en plus affectée d'une histoire fantasmatique de sa vie psychique.

« Analyste de seconde zone » disait-il de moi avec un humour tendre, il me mettait en position « d'avoir toujours tout faux » comme il le disait de lui dans ce travail analytique qui lui faisait découvrir l'**inanité** des constructions thérapeutiques nombreuses qu'il avait mises en place tout au long de sa vie, dans un effondrement narcissique répétitif, d chaque fois mal compensé par le plaisir disait-il d'avoir trouvé « du vrai ».

Ne serait-on pas devant l'analysant efficace, cet analysant modèle qu'il voulait d'ailleurs être, le meilleur pour moi et « pour la plus grande gloire de l'analyse » pour laquelle il montrait un amour idéalisant, souvent interprété par moi cette fois, mais indéradicable. Il en convenait et, poursuivait ses propres avancées, toutes suivies d'une période d'affolement des symptômes.

« L'attente croyante », nécessaire dit Freud pour que marche l'analyse, « l'attente croyante » qui supporte le transfert de base d ce sujet, supposé savoir dont le patient nous fait tenant lieu, était déjà bien peu investie pour que Luc ait ainsi besoin pendant de longs mois de me décrire ses symptômes, de plus en plus finement, subtilement, jamais sûr que j'ai pu comprendre - entendre - comment lui les vivait. Sans une connaissance

aussi intime que celle qu'il en avait, je ne pouvais rien faire. En me les parlant, lui qui se méfiait des mots, peut-être pourrait-il leur faire dire, comme magiquement, cette vérité sur lui-même, celle-ci définitive, qui excluait tout indécidable.

Il se méfiait des mots, en effet, avait-il dit d'emblée, il les disqualifiait. J'aurais toujours tout faux. Et chaque fois que je pris la parole, il s'évertua et réussit à en montrer la vanité tout en restant au service de son érection. Non pas celle du père comme il le croyait, mais, peut-être « contre-feu » indispensable qu'il s'était donné pour ne pas devenir fou, celle d'une mère au pénis, à **laquelle en même temps** il ne croyait plus, mais qu'il tentait de ranimer. Arrêt sur image dans le mouvement psychique qu'évoque Guy Rosolato dans La relation d'inconnu. Affolé par le vide, l'incertitude, le triomphe de cette « absurdité du monde », cette « surdité du monde », d'un monde sans repères, soumis au vertige du désir, qu'aucune illusion n'arrime plus, affolé par tout surgissement de la relation d'inconnu.

Il me semble que c'est précisément la coexistence de ces deux mouvements que la cure de Luc met en évidence, et que sans doute Raphaël soutient par moments. Sa compréhension métapsychologique pose beaucoup de questions : clivage de deux « moi » qui produisent des fonctionnements psychiques séparés ne se conflictualisant pas comme dans le champ névrotique ?

Peut-être, et la duplication du transfert irait bien dans ce sens. Mais peut-on parler de clivage quand il semble que l'un des mouvements, non pas abolir cette mère au pénis, mais maintenir « cette mère au pénis aboli » qu'évoque Guy Rosolato, figure de désespoir, s'oppose à l'autre dans une rage qui ressemble à la rage mélancolique ? Thérapeute autocrate, le sujet tente de s'échapper en affirmant sa capacité narcissique toute-puissante et en niant l'altérité de l'interprétant. Ce qui maintient l'analyse - et avec elle semble-t-il encore quelque espérance pour Luc, pour qui je crois le risque de suicide restait très présent - serait de pouvoir maintenir leur **dispute** comme on dirait se disputer un endroit stratégique.

« Avec Mélie, je me trompe tout le temps », écrit Catherine Chabert, se souvenant de sa patiente dans le texte que j'ai cité tout à l'heure. Ce n'est que dans la négation, l'affirmation d'une négation que Mélie soutient qu'un « je » puisse exister. « Le transfert analytique, poursuit-elle, ne revient pas seulement à la répétition de relations d'objet et des structures fantasmatiques qui s'y attachent. Il est avant tout (...) cet espace potentiel où chacun des protagonistes va être à la fois créé et trouvé par l'autre. (...) Encore faut-il, pour que cet intermédiaire soit

admissible, qu'un « moi » rudimentaire assure une différenciation minimale entre moi et l'autre. Sinon l'interprétation perd son statut de possible, de version parmi d'autres et s'enlise dans la question du vrai et du faux. »

Je ne crois pas que Luc n'ait disposé que d'un moi rudimentaire. Fragile, certainement, la période de l'analyse que j'ai appelée mélancolique en témoigne, Et sa différenciation d'avec l'autre est en effet, par moments, gravement menacée. Mais c'était, me semble-t-il, enclavé dans une vie psy chique pleine de ressources, dont il avait utilisé toutes les modalités fantasmatiques et autothéorisantes pour se faire, depuis sa petite enfance, le thérapeute de lui-même. Jusqu'à ce jour où il baissa la garde, « sûr de son couple » pour un premier voyage. Il reprit ce travail de construction dans l'analyse, traversant les résistances, reprenant symptômes et affects - ces derniers très, presque trop présents - et les rendant lisibles, Ses perpétuels rebondissements, sa capacité à prolonger ce qu'il avait construit ne vont guère dans le sens d'un transitionnel mal assuré, sinon qu'il n'y était jamais question de jeu, ni d'humour comme je l'ai déjà dit. Il collait à ses constructions et ne les abandonnait que pour analyser plus loin, « plus profondément », sans jamais se lasser. Que l'interprétation, la sienne ou la mienne, ne soit que « possible », « une version parmi d'autres », cela, ce n'était pas pensable. Une clef - c'est son expression - une seule, passionnément recherchée quel qu'en soit le prix et cherchée dans l'espace de l'analyse, celui-la même qu'avait ouvert le transfert, transfert double, bientôt aussi vif dans ses deux expressions, mais dont la deuxième trajectoire resta tout à fait opaque.

Laurence Kahn, dans son travail autour de « l'excitation de l'analyste », nous met en garde sur une tentation pour l'analyste, « qui fait usage de l'identification narcissique pour combler le risque mélancolique de son patient, permettant à sa personne » - je te rejoins de nouveau, François - « d'occuper la place de l'idéal du moi ». Luc n'aurait-il pas placé la psychanalyse en cet endroit, et figé son analyste - qui s'y est laissé mettre - dans la figure de « la mère au pénis aboli ». N'est-ce pas là la silhouette, le mirage que je ne pus reconnaître et qui pourtant se proposait, soleil noir, dans la période, « mélancolique » de cette analyse ? Plus de croyance, plus d'illusions, le désespoir du vide ; l'effondrement renouvelé de cet objet de perspective, « la guérison » qu'il avait « servie », thérapeute autocrate, tout au long de sa vie. Après, nouvel objet de perspective, l'analyse elle-même, la fascination des images fantasmées, mutilé de son prolongement/repère, « un phallus posé en fonction du père », pour citer de nouveau Guy Rosolato.

La langue, avec ce qu'elle portait de l'ouverture métaphorique, il l'avait refusée, se cantonnant - encore une image de guerre - obstinément dans le champ de la métonymie, de la certitude du toucher et des cohérences, champ étendu au maximum avec beaucoup d'intelligence. Dans le moment régressif où il faillit se perdre et me perdre, c'est le perceptuel, le sensoriel, la cénesthésie - le plus primitivement métonymique - qui lui servirent à maintenir le lien, comme ces patients anorexiques, boulimiques, fonctionnements limites sévères, que nous entendons utiliser ces registres comme un dernier rempart devant la « désobjectalisation » pour reprendre le mot d'André Green.

Je ne pus lui faire accepter d'écouter sa parole que trop tard, quand il s'était enfermé de nouveau dans le seul espoir qui lui restait ; l'espoir, vaille que vaille, dans sa capacité à lui de construire, d'autothéoriser et de retrouver, cette fois dans le psychanalytique, le monde du fantasme, une cohérence qui le sauverait « définitivement » de la folie que porte pour lui la relation d'inconnu.

Patients trop tôt désillusionnés, dit Marie-Claude Lambotte dans *Le discours mélancolique* et Laurence Kahn, évoquant « cette forme de mélancolie particulière devant la vacance de l'objet perdu », ici l'objet de l'illusion, ajoute en contrepoint « à moins qu'il faille retenir de cette position mélancolique, la nostalgie indicible qui aboutit à la clôture du moi sur lui-même, laissant l'analyste (mais aussi, ici, l'analysant, ajouterais-je) avec leur excitation » .

Nous nous quittâmes « à bout de souffle » et à bout de construction. Pour moi, le trop de place que j'ai donné à cette analyse, ici témoigne de l'excitation résiduelle. Pour lui, lorsque je le pense aujourd'hui, je garde l'impression de cet arrêt sur image, image abolie, à laquelle il s'épuise à chercher un sens qui puisse enfin lier l'excitation impensable qu'elle suscite. « Tout n'est qu'illusion... Je suis nul » se plaignait Luc répétitivement.

Et cette figure narcissique que me semble incarner Luc et que Raphaël éloigne avec celle de la mère, figure narcissique dessinée par la violence de la déréliction, n'est-elle pas elle-même un mirage, bastion défensif parant à l'effondrement psychique qu'entraînerait l'emballlement des forces de déliaison. Si oui, il n'est pas question de laisser « l'autre » s'en emparer. La langue, peut-être.

BIBLIOGRAPHIE

- CHABERT C., « Une place perdue », Le démon de l'interprétation, Le fait de l'analyse, n° 4, mars 98, p. 287-299.
- FEDIDA P., Le site de l'étranger, Paris, PUF, 1995.
- FREUD S., (1914), « Les voies nouvelles de la psychothérapie psychanalytique », La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1967, p.131-141.
- FREUD S., (1918), « Remémoration, répétition et élaboration », La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1967, p.105-115.
- FREUD S., (1937), « Constructions dans l'analyse », Résultats, idées, problèmes, tome 2, Paris, PUF, 1985, p. 269-281.
- GRIBINSKI M., « Furtiva nox », Le démon de l'interprétation, Le fait de l'analyse, n° 4, mars 98, p. 49-66.
- KAHN L., « L'excitation de l'analyste », Le fantôme, une invention, édition APF, mars 2000.
- PONTALIS J.-B., La force d'attraction, Gallimard, Paris, 1988.
- PONTALIS J.-B., « Non, deux fois non », Perdre de vue, Gallimard, Paris, 1988, p. 73-99.
- ROLLANDJ.-C., « Différend, conversion, interprétation », Guérir du mal d'aimer, Gallimard, Paris, 1998.
- ROSOLATO G., Eléments de l'interprétation, Gallimard, Paris, 1985.
- ROSOLATO G., La relation d'inconnu, Gallimard, Paris, 1978.

« *Recherche de vérité, désir de science* »

Jean-Claude Arfouilloux

« Philosophie, droit, médecine, théologie aussi, hélas ! J'ai tout étudié à fond avec un ardent effort. Et me voici, pauvre fou, tout juste aussi avancé que naguère ; on me nomme maure, on me nomme même Docteur, et depuis plus de dix ans déjà je mène par le bout du nez, à droite et à gauche, à tort et à travers, mes braves élèves - Et je vois que nous ne pouvons rien connaître ! Pour un peu, mon cœur s'en consumerait de douleur. Certes j'en sais plus que tous ces benêts, docteurs, magisters, scribes et diseurs de messes; nul doute ni scrupule ne me tourmente, je n'ai peur ni de l'enfer ni du Diable. Mais en revanche, aussi, toute joie m'est ôtée, je ne me flatte pas de savoir rien qui vaille, je ne me flatte pas de pouvoir enseigner quoi que ce soit aux hommes pour les amender et les convertir... » (Goethe, *Faust*, trad. Henri Lichtenberger, Ed. Montaigne, Paris, 1976.)

Ces paroles sont celles que Goethe place dans la bouche de Faust, avant qu'il ne s'abandonne à la magie et aux puissances démoniaques. Elles semblent dessiner l'envers, le négatif de cette recherche de vérité, de ce désir de science sur lesquels nous sommes invités à réfléchir tout au long de ces Entretiens. On aurait pu dire tout aussi bien, en inversant l'ordre des termes : désir de vérité et recherche de science, car ce désir, cette passion de la vérité qui continue de nous mobiliser, anime la recherche freudienne depuis ses origines. Or la psychanalyse, un siècle après sa naissance, semble toujours à la recherche d'un statut scientifique de plein droit, qui lui est contesté non seulement du dehors - ici je pense, entre autres, à Popper, relayé plus récemment par Grünbaum - mais aussi du dedans - voir notamment les remarques de Serge Viderman, il y a trente ans déjà, sur la construction et les distorsions de l'espace analytique, et, plus récemment, les propositions, très controversées, de Roy Schafer. D'où, semble-t-il, ce besoin incessant d'inventer de nouvelles théories, de créer de nouveaux concepts, de nouvelles « métaphores », empruntées assez souvent au domaine des sciences les plus pointues et qui n'apportent jamais de satisfaction durable à cette inlassable « pulsion de recherche » (*Forschungstrieb*) qui anime la

curiosité de l'analyste, de même que celle de l'enfant, mis face aux énigmes de la vie et de la mort.

Il y a quelques jours à peine, à Montréal, au Congrès des Psychanalystes de Langue Française, nous avons entendu d'étranges discours sur la « position mélancolique » qui serait devenue celle du psychanalyste de notre temps. Crise, ou malaise, dans la théorie, dans la pratique, dans la transmission et la formation : l'analyste serait saisi d'une sorte de morosité, de désillusion, de déception, de repli « mélancolique », devant des idéaux de « pureté analytique » qui se révèlent hors d'atteinte, aussi inaccessibles que l'objet de perspective dont parle Guy Rosolato. Décevante, donc, la recherche de la vérité, au point qu'elle passerait nécessairement par un travail de deuil ou de désillusion, « travail de mélancolie » ainsi que Laurence Kahn le suggérerait lors de la journée de décembre dernier, à propos du *Cas Dora* ? Mais elle ajoutait que cette forme de mélancolie s'étaye sur le masochisme, qui entretient l'excitation. Nous aurons certainement l'occasion, au cours de ces Entretiens, de revenir sur l'usage qui est fait ici du terme de mélancolie.

La question de la *vérité*, telle qu'elle est posée par Freud, rejoint celle de la *réalité*, et l'on pourrait dire de ce point de vue que l'épreuve de réalité est une épreuve de vérité. Mais la réalité qui concerne au premier chef la psychanalyse n'est pas la réalité matérielle ; c'est la *réalité psychique*, dont le fantasme est l'expression, avec son polymorphisme et sa polysémie. C'est aussi la *vérité historique* (*historische Wahrheit*) que Freud oppose à la vérité matérielle dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Et il ajoute que cette vérité historique n'est pas sans rapport avec l'illusion et le délire, c'est-à-dire avec le fantasme : « Dans la mesure où elle est déformée on est en droit de la qualifier d'*illusion*; dans la mesure où elle amène le retour de ce qui est passé on doit l'appeler *vérité*. » (GW. XVI, 238-239.) Ici le même mot allemand, *Wahn*, désigne à la fois l'illusion et le délire. La recherche de la vérité est comparable à une passion amoureuse qui ne s'accommode d'aucun compromis : « Il ne faut pas oublier, écrit Freud dans « L'analyse avec fin et

l'analyse sans fin », que la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité (*Wahrheitsliebe*), c'est-à-dire sur la reconnaissance de la réalité (*die Anerkennung der Realität*), et qu'elle exclut tout faux-semblant et tout leurre. » (GW, XVI, 94.)

Parler de désir de science, c'est mettre l'accent sur les fondements pulsionnels de toute démarche visant à la constitution d'un savoir. Le lexique freudien contient un certain nombre de formulations qui renvoient toutes à l'idée d'une curiosité sexuelle à la base du désir de savoir : *Wißtrieb*, *Wißbegierde*, *Wissensdrang*, etc. La curiosité sexuelle ne devient curiosité intellectuelle qu'à travers un processus de sublimation dont les aléas sont évoqués par Freud dans son texte sur Léonard de Vinci. Mais je voudrais aussi aborder cette question sous un aspect plus actuel, plus polémique et souligner que les enjeux du débat qui nous réunit aujourd'hui ne sont pas seulement épistémologiques. Ils sont également politiques et ils portent l'écho des discussions qui se poursuivent actuellement au sein des instances internationales, API et FEP, lesquelles se soucient avec insistance de promouvoir des procédures et des programmes de recherche susceptibles de relever le défi lancé à la psychanalyse par les sciences dites «dures», qui s'appuient sur la biologie et se fondent sur une démarche «naturaliste» de type expérimental. Notre Association, comme les autres Sociétés composantes, est sollicitée dans ce sens, invitée à se soumettre à des enquêtes programmées, au nom, précisément, de l'idéal de scientificité et sans qu'on ait au préalable défini les conditions de possibilité et les limites d'une recherche qui porterait, entre autres choses, sur la clinique et le processus de la cure, sur son efficacité et ses résultats thérapeutiques, sur la formation des futurs analystes. Pour ce qui est de la clinique, on voit mal, en effet, quels critères objectifs d'évaluation pourraient être proposés dans le cadre d'une relation intersubjective, ou «interdiscursive» comme Jean-Claude Rolland suggère de la dénommer. Une telle relation d'inconscient à inconscient, où chacun des deux locuteurs, chacun des deux discours dans son double aspect manifeste et latent inter-réagit avec l'autre, ne peut, de toute évidence, s'accommoder de la présence d'un tiers, observateur extérieur à la relation, sans que celle-ci en soit profondément modifiée. Afin de clarifier les données de ce débat, il faudrait distinguer, comme le propose Daniel Widlöcher, deux voies possibles pour une recherche dans le domaine de la psychanalyse :

- **la psychanalyse comme outil de recherche**, qui, à partir de la méthode spécifique qui est la sienne, est en mesure de

produire des concepts, des modèles susceptibles de trouver une application directe dans le champ de sa pratique, mais de s'étendre aussi à d'autres domaines des sciences de l'esprit et des sciences sociales ;

- **la psychanalyse comme objet de recherche**, ce qui implique pour elle l'obligation de se soumettre à une approche de type naturaliste, c'est-à-dire à des procédures d'évaluation et de validation qui lui sont au départ hétérogènes.

C'est ce deuxième aspect qui pose évidemment le plus de problèmes théoriques et méthodologiques. Comment, à quelle aune, en effet, mesurer des données telles que le refoulement, la régression, l'amour et la haine de transfert ? Comment établir la validité d'une interprétation, évaluer ses effets ? Où sont les indices de réalité nous permettant d'affirmer que les faits que nous croyons faire surgir d'une mémoire incertaine et suspecte d'accommodements avec la vérité sont autre chose que des constructions ?

A toutes ces difficultés, s'ajoute le problème épineux des psychothérapies, plus ou moins lié au précédent dans la mesure où la psychanalyse, elle aussi, est sommée de rendre compte de ses résultats thérapeutiques afin de pouvoir les comparer à ceux des autres méthodes, suivant des critères qui seraient dits scientifiques. Dans cette vaste nébuleuse où prolifèrent toutes sortes de thérapies psychiques, il n'est pas sans intérêt de noter que certaines d'entre elles se dotent d'une étiquette cognitiviste qui n'a rigoureusement rien à voir, en réalité, avec les sciences cognitives.

Je vois que je suis déjà en train d'anticiper sur les discussions à venir. Il me faut maintenant céder la place à Catherine Chabert, qui sera le premier de nos trois conférenciers. Auparavant, je dois vous transmettre les excuses de Lucile Garma, qui souhaitait beaucoup participer à ces entretiens, mais elle est retenue aux Etats-Unis par un congrès sur le sommeil. Je le regrette d'autant plus, pour ma part, que les travaux de Lucile Garma sur le sommeil et le rêve concernent un champ de recherche qui se situe précisément à l'une des intersections possibles de la psychanalyse et des neurosciences, même si ce que nous entendons, à la suite de Freud, par travail du rêve semble assez éloigné des données récentes fournies par la neurophysiologie du sommeil. Mais pourquoi nous serait-il interdit d'échanger nos points de vue sur ce sujet comme sur bien d'autres ? Et de rêver.

Le lit des invités

Catherine Chabert

Aujourd'hui, c'est décidé, il ira. Il n'a que trop attendu, il n'a aucune raison d'avoir peur ou de s'inquiéter. Et puis, son envie de savoir est trop forte. Donc, il y va. Il connaît le chemin pour s'y être déjà aventuré, plusieurs fois. Le voilà derrière la porte. Ils sont là, il entend des bruits. Peut-être qu'il ne devrait pas... Il entre.

Ce qu'il voit d'abord, à hauteur de ses yeux, ce sont des pieds, énormes. Il y a un homme, là, étendu, couché ! Et là-bas, immobile sur son fauteuil, elle est assise : « Non, elle, ce n'est pas ma mère ! »

Quelque temps plus tard, c'est pourtant à elle qu'il demande : « Et moi, je peux y aller sur le lit des invités ? »

Si j'ai choisi pour vous parler aujourd'hui un titre qui n'a rien de scientifique, si je commence mon propos par une historiette, c'est peut-être pour me défaire de la tentation éventuelle de m'engager dans une approche épistémologique. La formulation du thème de nos entretiens pourrait y appeler, car elle ne relève pas du seul vocabulaire de la psychanalyse et pourrait s'attacher à la pensée de la condition humaine bien sûr et plus précisément encore à l'étude de la connaissance et de ses procédures. Je n'oublie pas cependant que Freud a intensément souhaité que soit reconnue la valeur scientifique de sa création, sa « science de l'inconscient psychique » (« Psychanalyse et théorie de la libido », *Résultats, idées problèmes, II*, 1923, p. 70.). Que ce statut lui soit refusé, au nom des incomplétudes et des imperfections de la psychanalyse lui fait une injustice grossière car, dit-il, comment une science fondée sur l'observation peut-elle dégager ses résultats autrement que « morceau par morceau » ? (*Freud présenté par lui-même*, Gallimard, p. 98.). La relativité de la connaissance peut être opposée à toutes les sciences et il revient à chacun de défendre ses convictions, « après avoir soigneusement prêté l'oreille à la voix de la critique qui s'est élevée en lui et avoir écouté avec attention celle de ses adversaires » (p. 108.). Les résistances jalonnent le parcours de toute entreprise analytique, au-dedans comme au-dehors. Les résistances internes accompagnent la cure du côté de l'analysant comme du côté de l'analyste, c'est un lieu commun de le rappeler. Mais ces résistances internes surgissent aussi au sein

même de la communauté analytique, depuis sa fondation, à travers les oppositions entre les membres constituants de la nouvelle association internationale.

Danger à l'intérieur, menace à l'extérieur, sans cesse dénoncés par Freud : chaque moment de l'histoire s'inscrit dans un réseau complexe de relations et de ruptures. Leur dramatisation affirme la répétition de rencontres et de séparations « intellectuelles » entre des hommes qui se sont séduits, s'aiment et se haïssent. C'est probablement cette passion et la contribution en affects des résistances qui rendent vivante la communication analytique, dès le début. Freud insiste en effet sur la nature affective de ces réserves et des conflits qu'elles engendrent, montrant par là même l'irrationalité de certaines critiques, leurs butées passionnelles, les emportements pulsionnels auxquels elles se prêtent. Au même titre que chez le patient dans la cure, la révolte sourd contre la reconnaissance de l'inconscient, contre la nature sexuelle de l'infantile, contre le scandale du masochisme et de la pulsion de mort : tous ces points d'attaque, recensés par Freud, continuent d'animer l'actualité des débats entre « scientifiques » alors qu'ils semblent par ailleurs intégrés à la culture. Effet d'un retour du refoulé ? On le sait, Freud applique à la connaissance et aux conduites qui en assurent le devenir et la communication, les mêmes principes directeurs que ceux qui régissent le fonctionnement psychique : le refoulement en constitue le pivot, l'élément le plus essentiel « qui n'est rien d'autre que l'expression théorique d'une expérience qu'on peut répéter aussi souvent qu'on veut » (*Sur l'histoire...* Gallimard, p. 29.).

Et pourtant, le refoulement requiert la falsification car l'appareil psychique ne tolère pas le déplaisir, il s'en défend à tout prix et « lorsque la perception de la réalité apporte du déplaisir, elle - c'est-à-dire la vérité - doit être sacrifiée » (« L'analyse avec fin, l'analyse sans fin », *Résultats, Idées, Problèmes, II*, 1937, p. 202.). Ainsi, la communication scientifique devrait s'accorder à ce mécanisme essentiel, usant de la déformation pour satisfaire les exigences du plaisir en faisant fi de la vérité... L'omission, la méconnaissance instruiraient la transmission : lorsqu'il défend son invention, lorsqu'il affirme qu'elle est sa création, Freud n'en renie pas pour autant le legs de ses maîtres, Breuer, Charcot,

Chrobak, ces trois hommes qui lui avaient livré des connaissances qu'eux-mêmes, à proprement parler, ne possédaient pas et qui « avaient sommeillé pendant des années jusqu'au jour où elles se réveillèrent en tant que connaissances originales » (*Sur l'histoire*, p. 24).

Messages énigmatiques dont l'essence sexuelle est ignorée de leur émetteur, les informations transmises par les maîtres de Freud, sans qu'ils le sachent, relèvent toutes de l'étiologie sexuelle des troubles psychiques. L'originalité de l'invention revient ainsi au fait que l'appareil psychique du chercheur est soumis aux mêmes lois de fonctionnement que l'objet de sa recherche. Que se révèlent des modifications inhérentes à l'action de l'un ou l'autre des partenaires de cette aventure, dans une mutualité qui ne se reconnaît pas toujours comme telle, ne devrait pas nous surprendre. L'infléchissement des contributions psychanalytiques actuelles ne relève-t-il pas des effets transférentiels des nouvelles indications de cure ? Celles-ci abandonnent, en apparence, les places fortes de la sexualité et leur paradigme hystérique pour mettre en exergue l'angoisse de perte d'amour et les blessures drainées par le masochisme moral et la mélancolie en nous poussant parfois à oublier qu'ils constituent, eux aussi, à la fois le fondement et un destin possible de la sexualité mise à l'épreuve par le narcissisme. Peut-être est-ce pour nous soumettre à ces mêmes déterminants et parce que nous ne pouvons définitivement nous résoudre à notre incomplétude qu'aujourd'hui nous avons parfois tendance à souligner surtout nos incertitudes et nos imperfections, à insister sur notre impuissance face à l'inconscient qui échappe à nos mots et se rebelle contre notre méthode. N'y a-t-il pas là une analogie, un reflet même de ce qui se passe dans les cures parasitées par le refus, l'enfermement, l'auto-destruction, finalement ce que rassemble aujourd'hui la clinique dite du négatif ? Nos résistances internes pourraient se nourrir des obstacles externes qui menacent le processus (je veux parler des indices psychopathologiques qui pourraient, du dehors, justifier sa mise en impasse), et alimenter une forme insidieuse de satisfaction par l'exposition de nos déboires.

Pas de découverte sans invention, et l'invention de Freud, c'est l'invention de la psycho-sexualité, à travers l'étude du plaisir, de ses entraves, de son contraire et de son au-delà. Elle entraîne dans son sillage le complexe « nucléaire » de l'Œdipe dans son articulation avec le désir et la vérité. Lorsque la méthode s'impose à son inventeur, elle contient le transfert, sans le savoir d'abord, dans ce qui le porte, c'est-à-dire la langue, les liaisons et les déliaisons des mots et des choses, Entre la recherche de vérité au singulier et celle qui, pour prétendre à la science, devrait s'appliquer à l'ensemble, c'est le désordre et ses paradoxes ou ses bouleversements qui surgissent. Quelles lois

président à l'émergence de cette vérité sinon celles qui régissent le fonctionnement de l'appareil de l'âme jusque dans la constitution de l'expérience et la construction de la métapsychologie qui s'efforce d'en rendre compte ? Quel ordre sinon celui d'un balancement répétitif entre l'intense, l'infime conviction, la joie de la découverte ou des retrouvailles et le doute, le découragement, la déroute ? C'est en ce sens que l'entreprise s'engage dans l'entrelacement de la séduction, forte de toutes les suggestions, et la détresse qui s'en empare dans un mouvement qui brouille nos repères, nos représentations, nos théories et ces deux extrêmes nous imposent une oscillation compulsive dans les vibrations contradictoires de l'espoir et du désespoir. Serions-nous inéluctablement emportés par le cours même de l'œuvre freudienne, celui qui part de l'hystérie, du rêve, de la séduction, bref du plaisir et de ses obstacles, et va lentement basculer vers le masochisme moral, la compulsion de répétition, la mélancolie ? Ne pourrions-nous pas accueillir ce motif autrement qu'en messager d'un funeste destin - il annoncerait la mort de la psychanalyse, cent ans après sa naissance - pour saisir l'essence dynamique qui l'anime, pour le comprendre comme un moment essentiel de la pensée de Freud indissociablement lié à l'ensemble, comme un moment de la cure, un mouvement de l'histoire ? Car le désir est là, qui gît au fond de la mélancolie, porté par la méthode et sa créativité : en réamarrant l'érotisme au fantasme, dans son adresse, il assure la survivance à cette potentielle destruction ; entre le vif et le mort, la force d'attraction permet l'éclosion renouvelée de la recherche du plaisir. Oui, l'expérience prend ses sources dans l'ombre, oui, la méthode et la théorie affrontent l'obscurité des profondeurs, mais nous le savons tous, il fait plus clair, il fait moins noir quand quelqu'un parle...

Nous serions donc soumis aux variations de nos humeurs, et, jusqu'en 1920, à l'hégémonie du principe de plaisir qui ordonne les processus inconscients. Car c'est bien le caractère « intolérable » de la réalité - de la vérité ? - qui en détourne le névrosé, c'est bien pour l'obtention et le maintien du plaisir que s'organisent les stratégies inconscientes et notamment celles qui relèvent du refoulement. Le modèle du rêve soutient la recherche d'une satisfaction attendue mais bientôt, la réalisation hallucinatoire va s'user, la déception s'installe et avec elle les procédures qui permettent de supporter la représentation non seulement de l'agréable mais aussi du désagréable. Ce que propose Freud en 1911 (« Les deux principes... », *Résultats, idées problèmes*, I, p.135-145.), dévoile le mécanisme qui vient se substituer au refoulement, à son effort pour exclure les représentations déplaisantes : ce qui s'impose maintenant ressort d'un « acte de jugement » qui doit décider impartialement

si « une représentation déterminée est vraie ou fausse c'est-à-dire si elle est en accord ou non avec la réalité » (*op. cit.*, p. 137.). Ainsi, premièrement, à l'incidence majeure du principe de plaisir se substitue celle du vrai et du faux c'est-à-dire que le primat accordé à ce qui s'éprouve se déplace vers ce qui se pense ; deuxièmement, Freud propose une définition (presque philosophique) de la vérité, dans son adéquation à la réalité, mais de quelle réalité veut-il parler ?

Pensons un instant, sans nous y attarder, au courage de Freud lorsqu'il a dû renoncer à sa *neurotica*, à l'émergence d'une vérité cette fois en contradiction avec la réalité clinique du discours, à la force inouïe qui, dans le même temps où elle contraint à l'abandon d'une théorie, en découvre une autre, tout aussi puissante parce qu'elle met au jour une complète révolution du fait analytique en démasquant l'existence de la réalité psychique, bien en deçà de la réalité matérielle.

N'est-ce pas ce qui lui fait écrire, au tout début des « *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse* » que si la science, parfois mieux que les poètes, peut rigoureusement étudier la vie amoureuse c'est parce qu'elle-même constitue « le plus partait renoncement au principe de plaisir dont notre travail psychique soit capable » ? Cela voudrait dire non pas tant que l'élaboration mentale et la rigueur de pensée exigée par la science devraient se défaire de leur part libidinale - on sait bien que la sublimation offre un destin généreux aux mouvements pulsionnels - mais que certaines découvertes, révélées par la confrontation à la « réalité » sont en désaccord avec nos représentations et leur support fantasmatique et nous obligent à renoncer à la part de désir qu'ils contiennent. Cependant, tout n'est pas perdu quant à l'obtention possible du plaisir car la pensée, elle aussi, cherche les moyens d'atteindre ce but : la suite des développements des « *Formulations* »... montre comment l'action par le recours à la représentation dans le processus de pensée, maintient le principe économique de moindre dépense en séparant, par clivage, ce qui relève de la prise en compte de la réalité et ce qui renvoie à la création de fantasmes. Déjà en 1911, s'affirment l'opposition entre pulsions du moi et pulsion sexuelle ainsi que leurs correspondances respectives avec les activités de conscience (pour les premières) et le fantasme (pour la seconde). Cependant, la complexité du passage du principe de plaisir au principe de réalité prouve la nécessité du lent travail demandé par une évolution qui, non seulement ne voit jamais s'éteindre les exigences du principe de plaisir mais qui, de surcroît, affirme que le principe de réalité s'instaure à son service, pour l'obtention, certes suspendue, mais pour l'obtention quand même, attendue, de la satisfaction du désir : « On abandonne un plaisir immédiat, aux conséquences

peu sûres, mais ce n'est que pour gagner, sur cette nouvelle voie, un plaisir plus tardif, assuré » (*op. cit.*, p. 140.).

Voilà qui peut faire réfléchir les chercheurs, écrit Freud, qui insiste, comme en passant, sur « les insuffisances de ce petit article » : pour les processus inconscients, « l'épreuve de réalité n'est pas valable, la réalité de la pensée équivaut à la réalité extérieure, le désir à son accomplissement, à l'événement » et cela du fait de la domination du « vieux » principe de plaisir. Les conséquences « scientifiques » de cette prépondérance s'imposent : l'utilisation de l'étalon-réalité pour les productions inconscientes conduirait inmanquablement à l'erreur puisqu'elle n'accorderait pas toute leur valeur et leur force aux fantasmes déterminants dans la formation des symptômes ; « On a l'obligation de se servir de la monnaie qui a cours dans le pays que l'on explore » (*ibid.*, p. 142.).

C'est la grammaire compliquée des pulsions et de leurs destins qui occupe Freud, quelques années plus tard et là encore, la question du plaisir y est essentielle. Ces propositions sont précédées de considérations fondamentales sur les exigences de la science et les particularités de la psychanalyse, considérations qui résument les principes apparemment contradictoires de l'épistémologie freudienne : aucune science ne satisfait véritablement à l'obligation de se construire sur des concepts clairement définis, d'une part, et d'autre part, dans la description des données offertes par l'observation, préalable indispensable à la démarche de recherche, avant donc les classements et les ordonnancements, les idées abstraites (c'est-à-dire les concepts) sont déjà agissantes. Certes, ces idées abstraites, puisées ici ou là, ont d'abord tous les caractères d'indétermination des conventions, mais elles se prêtent aux modifications imposées par l'exploration et par l'expérience et peuvent alors être formulées en termes de définitions. Celles-ci vont intervenir dans l'appréhension de nouvelles expériences qui nécessiteront de nouveaux ajustements théoriques car, poursuit Freud, « le progrès de la connaissance ne souffre pas non plus une rigidité des définitions » (O.C., T. XIII, p.165.). On l'aura compris, le modèle scientifique freudien est classiquement déterminé par la dialectique et l'interaction entre les données de l'expérience et les constructions théoriques, sans que soit jamais établi définitivement le primat des unes ni des autres.

Mais pourquoi ce préambule ? Est-ce un hasard si cette déclaration de principes est avancée juste avant l'exposé d'une théorie attachée à l'étude des mouvements du plaisir et du déplaisir et des opérations psychiques qui en assurent la dynamique ? Freud a-t-il besoin de s'assurer du bien-fondé de sa démarche parce qu'il consacre sa communication aux affects, c'est-à-dire à l'irrationnel, au fluctuant, à l'insaisissable

voire au mensonger ? C'est peut-être ce souci qui ordonne la rigueur impressionnante de « *Pulsions et destins des pulsions* », la construction limpide de l'exposé, son caractère presque irréfutable. La théorie des pulsions, à ce moment-là, répond aux critères et aux conditions d'une vérité de pensée en adéquation avec l'objet « réel » qu'elle tente d'appréhender. Je dis « réel » car le plaisir et le déplaisir, en dépit de leur dimension trompeuse ou labile, en dépit de leurs inscriptions inconscientes, n'en constituent pas moins des « faits » possiblement observables, quantifiables, tangibles au point de pouvoir être confondus avec les phénomènes, alors que la chose inconsciente, elle, se dérobe sans cesse et demeure virtuelle.

La science peut donc traiter du plaisir notamment grâce à l'étude de l'amour et de la haine : la psychanalyse en propose la syntaxe à partir des renversements qui sont susceptibles de les affecter. Elle déploie dans le même élan les mouvements et les scénarios qui les mettent en scène : l'attraction par l'autre, massivement sollicitée tant qu'il est dispensateur de plaisir puisqu'à ce moment encore, le caractère de plaisir se situe au-dessus de tout et exige la transformation de l'autre en étranger hostile, voire dangereux dès lors qu'il ne remplit plus ses fonctions. Le même mouvement soutient le cours de l'analyse, Freud le rappelle encore en 1937 : les motions de déplaisir, lorsqu'elles deviennent trop fortes, assurent aux transferts négatifs la « haute main » sur la cure et peuvent « abolir totalement la situation analytique ». L'analyste devient alors un étranger aux exigences à la fois abusives et désagréables et le patient se comporte à son endroit « comme l'enfant qui n'aime pas l'étranger et ne le croit en rien » (*op. cit.*, p. 255.).

Entendons-nous bien : je ne m'engage pas dans le soutien d'une entreprise économique qui, arguant de la primauté du principe de plaisir, retrouverait la prégnance du quantitatif, dont on sait qu'il se prête aisément aux exigences de la mesure et de l'exactitude. Ce qui m'intéresse bien davantage, c'est la part de création de fantasme qui lui revient, dont il est l'ordonnateur, et qui trouve ses effets dans toutes les productions psychiques, y compris celles de la pensée scientifique. C'est donc plutôt la dynamique qu'il inaugure dans la recherche de formes susceptibles d'accueillir l'excitation et les tentatives pour en permettre l'apaisement (et la relance) dans la satisfaction du désir qui me retient, notamment dans ses incidences inconscientes évidemment ; loin du quantitatif, plus près du qualitatif et de sa difficile appréhension. Parmi ces formes d'orchestration, la plus somptueuse rythme le complexe d'Œdipe pour traiter les affects et en dramatiser la distribution et la négociation : sa structure s'offre comme une forme privilégiée pour accueillir l'ambivalence. C'est peut-être à la force, à l'intensité des pressions pulsionnelles contraires qui tourmentent

l'humanité que la psychanalyse doit l'une de ses découvertes parmi les plus fondamentales. La plus connue, la plus usée aussi, au point que sa généralisation en affadit l'essence. Et pourtant, il a fallu du temps à Freud pour proposer une formulation approfondie de son idée alors qu'elle était déjà là ; la découverte du complexe d'Œdipe (et de son universalité), en apparence si facilement admis aujourd'hui, au point de faire partie des lieux communs de la psychanalyse, a requis un effort certain et mobilisé une ténacité évidente chez son auteur : « Le fait que l'on forme généralement les mêmes fantasmes concernant sa propre enfance, aussi variables que puisse être le nombre des apports de la vie réelle, s'explique par l'uniformité de ce contenu et par la constance des influences modificatrices ultérieures. Il appartient absolument au complexe nucléaire de l'enfance que le père y assume le rôle de l'ennemi sexuel, de celui qui trouble l'activité sexuelle érotique, et la plupart du temps la réalité y contribue largement » (« *L'homme aux rats* », 1909, p. 234.).

Je reviens à mon petit chercheur. C'est lui qui m'a fait découvrir, à l'époque (j'étais une jeune analyste !), l'analogie de la scène analytique et de la scène primitive. Je n'y avais pas pensé ! La même excitation, les mêmes tentatives de traitement de cette excitation les caractérisent l'une et l'autre ; le même interdit : « Tu n'occuperas pas le lit de ta mère, fût-ce celui des invités... » L'observateur, lui, est toujours là, il ne se présente pas dans la réalité perceptive du dispositif, mais il reste comme témoin imaginaire, un témoin intérieur dans le dédoublement possible qui se saisit de l'analyste ou de l'analysant à certains moments de la cure.

« Excellence paradigmatique de la scène primitive » écrit Jean-Claude Lavie, à partir de laquelle se déclinent les différentes versions de la sexualité infantile, à partir de laquelle s'enracinent tous les mouvements de la communication analytique dans leur configuration singulière, à l'instar de toute communication humaine. A l'origine, donc, l'excitation et le travail qu'elle impose à l'appareil psychique, massivement convoqués par la scène analytique, dans l'incarnation qu'elle offre de la scène primitive : la place première de l'enfant, son exclusion, sa participation face au spectacle, au vu et à l'entendu, dépendent, certes des stimulations externes mais surtout, sûrement, des processus internes soutenus par les pulsions. La mise à l'écart, l'impuissance et même la douleur associées à cette scène dont l'évocation s'impose sans cesse, à travers toutes formes de travestissements ou de traductions, figurent une position passive, manifestement, alors qu'au-dedans, c'est l'excitation et ses emportements qui dominent, mobilisant, lorsque cela est possible, la construction des fantasmes de séduction et opérant, dans leur version classique, un déplacement incroyable : l'enfant

innocent, aux prises avec le désir de l'autre, occupe, investit (presque au sens militaire) toute la place. Victime de l'adulte, de l'étranger, de l'autre pervers, mais objet de son désir, accaparant sa pensée, évinçant le rival. L'enfant désiré est au-devant de la scène, là, étendu sur le divan : l'engagement de l'analyste dans l'analyse ne vient-il pas signifier que lui aussi, a été séduit ?

Elation inaugurale des commencements de l'analyse, du temps de l'illusion et de l'état amoureux, ce temps où la créativité de la situation analytique, la créativité de la méthode, jamais démentie, libère la force et l'intensité du transfert. Si la joie du début de l'analyse se nourrit, à son insu, du fantasme d'une séduction active de l'analyste par l'analysant, elle masque ce qui se déploiera dans ses développements ultérieurs : la séparation douloureuse, l'arrachement aux objets d'amour originaires, conditions inéluctables pour que puisse s'amorcer le report de l'excitation vers une nouvelle figure, d'abord confondue avec celles qu'elle s'offre à incarner. Nécessité impérative et paradoxale, la scène primitive la singulière propriété de nous faire accéder à ce qui instituera notre rapport à la réalité. Elle dénonce autant l'aléatoire que l'immuable de cette réalité (...) le rapport à ce qui peut apparaître de plus irréductible dans la réalité, c'est en tout premier, la scène primitive qui en est le fondement, d'où l'importance de sa saisie à travers les mille formes de son emprise» (Jean-Claude Lavie). Cette emprise, nous pouvons nous en saisir dans le double registre du plaisir - être pris dans la fantaisie sexuelle - et du déplaisir - être mis au-dehors, retrouver la solitude et la détresse de l'abandon. Encore faut-il que nous en acceptions les effets, c'est-à-dire que nous admettions l'action de l'autre en nous ; ce que dit Jean-Claude Lavie renvoie à notre tolérance à l'emprise de l'autre, elle suppose le retournement de l'actif en passif, condition essentielle pour que puisse, ensuite, se libérer l'activité propre à la production de représentations : c'est ainsi que le sujet devient l'auteur de ses fantasmes et accède par cette voie intérieure, au plaisir de les partager grâce aux mots de la langue transférentielle.

Elle est dans un état d'agitation impressionnant lorsqu'elle vient me voir pour la première fois ; elle parle si vite et son propos est tellement précipité que j'ai grand mal à la suivre. Je crois comprendre que sa panique s'est brutalement déclenchée lorsque son patron, cet homme qui, depuis dix ans, l'a conseillée et guidée dans sa carrière, lui a proposé de s'associer avec lui, afin de lui laisser la totale responsabilité de ses affaires lorsqu'il s'en retirerait, bientôt, dès qu'elle pourrait se débrouiller toute seule. Notre entretien conduit la jeune femme à beaucoup parler de cet homme, qui, à son insu, a pris le relais d'un père

aimé, toujours complètement présent, dit-elle, en dépit de son éloignement progressif et de son exil dans un ailleurs qu'elle ne peut se représenter, un pays étranger où il a pu fonder une nouvelle famille. « Jamais mon père ne nous a abandonnées, ma sœur et moi, moi surtout... A l'autre bout du monde, il est toujours là, à portée de moi ; il suffit que j'appelle et il accourt, comme quand j'étais petite et que je faisais des cauchemars. De toutes manières, il a été toujours le seul à pouvoir me consoler. Il comprend tout, vous comprenez, c'est à cause de cette confiance immense que j'ai en lui. » Entre nos deux rendez-vous, elle découvre qu'elle est folle de ce second père, qu'elle l'aime depuis le premier jour, et la découverte de cette vérité méconnue, combattue depuis si longtemps la libère d'un poids inouï. Elle veut immédiatement commencer son analyse avec moi et, en dépit de mes réserves, de mes scrupules, je me laisse faire, curieusement attirée par l'intranquillité de cette jeune femme, ne me permettant pas de la laisser sur le bord de la route. Donc, nous nous embarquons : plus le processus analytique s'engage au-dedans, plus elle assure son histoire amoureuse, au-dehors. Ses difficultés intellectuelles persistent, elle est toujours incapable de travailler, d'assurer ses fonctions, de répondre à ses brillantes promesses professionnelles... Peu lui importe, ce qui compte, c'est cette passion amoureuse violente et platonique qui la comble ; heureusement, les séances d'analyse sont là pour qu'elle puisse en parler tout son saoul, car c'est bien ce qui lui fait plaisir, ici, en parler, en sachant que je l'écoute et avec l'assurance que ses mots ne seront pas perdus. Ce n'est pas comme avec sa mère, une femme adorable, merveilleuse, tellement féminine, elle est comme un parfum, délicate, subtile, insaisissable... « Ce n'est pas comme le vôtre, je le reconnais chaque fois que j'arrive, depuis le début et comme ça je sais que vous êtes là... Elle, devait en changer tout le temps, je ne peux pas l'identifier. C'est le seul problème avec elle, on ne pouvait jamais savoir si elle était là... Pas seulement parce qu'elle n'était jamais à l'heure et qu'on ne savait pas où la joindre, mais même lorsqu'elle était là, en chair et en os, elle était toujours à côté. C'est pour cela, voyez-vous, que j'ai pris l'habitude de compter sur mon père... J'aime beaucoup ma mère, elle s'est effondrée quand il est parti ; pour moi, c'était un peu compliqué parce que, moi, il ne m'a pas quittée... Mais la voir comme ça, je crois qu'elle est devenue folle enfin je l'ai cru, elle était méconnaissable et qu'est-ce que je pouvais faire ? C'est comme moi en ce moment, parfois, j'arrête de m'agiter et je suis tout à coup tellement triste... Mais ça me passe tout de suite, je pense à mon nouvel amour, à ma future vie, je veux un enfant de lui, une fille peut-être, je serais tellement heureuse de lui donner une fille... D'ailleurs vous savez, pour moi, mon plus jeune fils, celui qui est né juste avant que je vienne vous voir, c'est bizarre,

je crois qu'il n'existe pas pour moi, je veux dire que je ne pense jamais à lui, on dirait qu'à l'intérieur de moi, il n'a aucune place. La nounou est formidable avec lui, heureusement elle est toujours là parce que moi, je serais capable de l'oublier complètement ... Vous comprenez bien ce que je veux dire : il me plaît, quand je le regarde, je le trouve vraiment mignon, mais il n'existe pas, vous savez pourquoi ? L'accouchement a été très pénible, des heures et des heures, je ne parvenais pas à le mettre au monde... Heureusement, mon père est venu, je l'ai fait appeler et tout de suite, il a pris le premier avion et il est accouru pour me voir. Mais cet enfant, c'est bizarre, il n'existe pas pour moi, au point que parfois je suis prise d'une pensée ridicule et s'il allait mourir ? »

L'excitation œdipienne, dans sa valence incestueuse, serait-elle là, toujours, pour éloigner le plus longtemps possible l'inquiétude ou l'horreur de l'abandon ? La force créatrice du fantasme obéirait-elle, d'abord, à la nécessité de calmer l'angoisse de la solitude en convoquant les partenaires irremplaçables de l'histoire infantile, et l'analyse serait-elle avant tout, le lieu et le moment privilégiés du rappel hallucinatoire des scènes qui l'ont construite ? Serions-nous inéluctablement soumis au processus qui, au-delà de la séduction et des forces vives qui la soutiennent, nous affronte à la perte ? Vous voyez où j'en suis : en 1920, au début d'« *Au-delà du principe de plaisir* », Freud continue d'invoquer le principe autour duquel tous ses travaux ont gravité : c'est le plaisir qui préside au fonctionnement des processus inconscients. Pourtant, ce bastion de la découverte, ce pivot de la théorie, cet ordonnateur de la métapsychologie, doit s'incliner devant les faits de l'observation : certaines conduites humaines montrent une tendance évidente allant à l'encontre de la recherche de plaisir. Elles témoignent d'une compulsion à répéter des événements désagréables, douloureux, traumatiques et vont jusqu'à mettre à l'épreuve le rêve et la satisfaction de désir qui lui était indissociablement liée. Cette position ne sera jamais démentie : « On ne pourra plus rester attaché à la croyance que le cours des événements psychiques est exclusivement dominé par l'aspiration au plaisir », écrit Freud en 1937 (*op. cit.*, p. 258.).

Le « fort-da » vient opportunément - « une pure observation » - au service de cette nouvelle découverte freudienne, bien plus scandaleuse encore que toutes les précédentes. A l'orée de l'invention (la seconde théorie des pulsions, la seconde topique), tous les échafaudages sont là, et notamment la matière du masochisme moral dans la prise en compte de l'étrange phénomène de l'échec devant le succès qui détermine, dans la cure, la réaction thérapeutique négative. Par

quels chemins l'observation du jeu d'un enfant conduit-elle à la pulsion de mort ? L'élément remarquable surgit dans le contenu du jeu, « disparition-retour », qui, en soi, constitue un formidable aménagement du « non-retour » et de l'angoisse que cette représentation implique. La situation à la fois banale et précise d'un enfant transitoirement privé de sa mère offre une image-écran, une représentation qui en refoule d'autres, toutes concentrées sur les liaisons de l'absence, de la perte d'amour et de la mort. Pour Freud, elles se prennent dans les filets de l'histoire œdipienne même s'il accorde une importance majeure à la dynamique du passage de l'expérience subie à l'activité du jeu, dans l'opposition entre une situation éprouvée, « réelle », imposée et une situation « irréelle », imaginaire qui assure à son auteur par la manse qu'elle lui procure, un plaisir certain. Qu'il s'agisse de l'abandon de l'enfant par la mère (et du renoncement à exprimer ouvertement les réactions pulsionnelles qu'il entraîne), qu'il s'agisse de la déception œdipienne et de la reconnaissance de l'incompatibilité des désirs sexuels infantiles avec la réalité, le déplaisir peut être combattu par des voies d'élaboration internes. La répétition dont l'action compulsive et mortifère ne cesse de hanter la psychanalyse, trouverait là, paradoxalement, le moyen de se défaire, démasquée dans et par le transfert, saisissant dans le même mouvement le retour de l'identique et son possible changement. N'y aurait-il pas une analogie entre la dynamique du jeu et celle de la recherche psychanalytique dans leurs oscillations constantes et répétitives entre la soumission aux faits et le traitement théorique qui s'efforce d'en conquérir ou d'en maîtriser le sens ?

Qu'est-ce qui gâte le plaisir d'« *Au-delà* », sinon le halo tragique de la vie, la mort réelle de la mère puis de l'enfant qui nous empêche de croire à la force vivante des constructions imaginaires, à leur pouvoir conjuratoire, à leur compagnie consolatrice ? Freud devient tout à coup plus difficile à suivre dans sa recherche de liaison entre le plaisir et la compulsion à répéter le plus pénible et le plus douloureux. Est-ce la disparition réelle des deux protagonistes du jeu « disparition - retour » qui détermine le malentendu concernant la pulsion de mort, son rabatement, sa confusion si fréquente avec la mort elle-même ? Ou bien, la disparition du plaisir, l'impossibilité soudaine à en maintenir une quelconque représentation ?

Il n'y a pas d'opposition pourtant entre une théorie optimiste de la vie et une théorie pessimiste, affirme Freud quelques années plus tard, car la prise en compte de l'action conjuguée et antinomique des deux pulsions originaires explique la bizarrerie des manifestations de la vie, aucune de ces pulsions n'intervenant jamais seule (1937, p. 258.). L'intérêt de la recherche, sa tâche la plus gratifiante, reviendraient alors à l'étude des modalités d'association et de relâchement de ces

deux parts car elles permettraient de découvrir quels troubles «correspondent à ces modifications et avec quelles sensations leur répond la gamme des perceptions du principe de plaisir». La seconde topique permet de répondre partiellement à ce souhait, une satisfaction pour une instance, un déplaisir pour une autre, le conflit entre les deux, le conflit psychique, donc le mouvement, la lutte, la vie... La force de la langue aussi, dans sa capacité substitutive, dans son aptitude à transformer la matière psychique grâce au processus analytique et à l'œuvre des mots.

Je voudrais revenir, à cet égard, aux récentes propositions de Jean-Claude Rolland (Conférence du 3/2/2000) en retenant surtout celle concernant la qualité intérieure du discours de l'analyste qui mobilise une topique singulière par l'ouverture d'un espace interne, accueillant la réalité extérieure, événementielle portée par la parole de l'analysant. Il faudrait, pour que la réalité devienne psychique, que cette parole trouve asile au cœur du discours de l'analyste, dans l'entrelacement de la langue et du visuel, dans leur inflexion hallucinatoire. Mais il y a toujours, chaque fois, me semble-t-il, en amont de toute réalisation hallucinatoire, la nécessaire perception d'une absence, ou d'un néant. La situation analytique, en deçà du scénario de la séduction qui vient combler le désarroi ou la béance du « dessous » de la scène primitive - comme dit Jean-Claude Lavie - la situation analytique répète la situation originelle de la perte de la perception de l'objet, avant que l'amour s'en mêle, avant que la nostalgie s'en empare. La réalisation hallucinatoire du fantasme occupe alors l'analyste, dans son pouvoir de substitution : n'est-elle pas là, justement, pour parer à l'angoisse de l'extrême solitude actualisée, ici et maintenant, dans l'absentement de l'analyste ? L'image et le mot viennent alors prêter une forme à un état d'affects qui brouille les repères parce qu'aucun objet ne lui est assigné, un état d'affects mélancolique et dépersonnalisant. Lorsque le rêve disparaît, lorsque l'hallucinatoire semble s'évanouir chez le patient, c'est l'analyste qui en incarne les images, c'est lui qui les endosse en quelque sorte et c'est ainsi que la représentation devient possible.

C'est peut-être un processus analogue (je dois à Blandine Foliot de l'avoir identifié) qui a changé l'orientation de mon exposé d'aujourd'hui, m'imposant l'idée de modifier le texte pourtant déjà très engagé, de recommencer en me centrant sur la question du plaisir dans ce débat, en provoquant son affrontement avec la science, le désir et la vérité. J'écoutais ce jour-là une jeune femme mélancolique au sens le plus douloureux du terme ; la moindre étincelle, la plus timide lueur mobilisait immédiatement chez elle une violence effrayante la contraignant à des mortifications psychiques et des blessures au corps ; elle s'enlisait dans la terreur et la mort, je me laissais

emporter par l'horreur, par l'indéfinissable misère d'un désespoir «sans nom ». Me vint alors l'image d'une séquence de film : un danseur s'écroule, un masque se déchire, une figure de vieillesse et de mort apparaît sous le jeune et frais visage. Le film s'appelle *Le plaisir*, cela me revient immédiatement, mais pourquoi Max Ophüls a-t-il choisi de donner ce titre au rassemblement des trois contes de Maupassant qu'il met en scène ? Est-ce la proximité des contrastes de la vie et de la mort, de la sexualité et de l'innocence, de l'amour et de la haine ? Ou le vertige, le vacillement qui surgit de leur écart, le passage, l'instant, la lisière qui les sépare et les unit ?

De l'ombre mortelle du début des années 20, du pessimisme et de ses sombres spéculations, Freud se dégage par l'attraction du langage, par le jeu toujours possible de son formidable pouvoir d'évocation ou de désaveu. Ce nouvel essor n'est-il pas lié à la réapparition du plaisir ? Si la négation permet de dire «je garde ou «je jette, si elle dit «j'aime» ou «je n'aime pas», c'est bien parce que le plaisir et le déplaisir, le bon que j'aime, que je garde, le mauvais que je n'aime pas, que je jette, sont éprouvés par le moi dans son intimité, dans la scène intérieure qu'il se construit pour la dramatisation d'histoires et de rêves. Il nous faut admettre que c'est à partir de l'affect et de son devenir au sein du refoulement que la question du jugement est supposée être traitée. L'idée de vérité peut alors se déplacer légèrement : à partir de l'adéquation entre l'objet « réel » et la pensée qui s'en saisit, le glissement s'opère vers un affect et la représentation qui lui est attachée. Le mot « juste », la construction «juste » ne sont pas tant ceux qui restituent une réalité de fait avec l'exactitude qui pourrait en constituer le label, mais plutôt ceux qui assurent la rencontre entre ce qui se dit et ce qui s'éprouve : la valeur d'une construction, si folle ou si aléatoire soit-elle, réside dans son pouvoir de devinement, dans sa jonction à la place manquante, dans sa fonction d'échafaudage, à entendre autant dans l'acception concrète du mot - ce qui soutient la construction d'une maison -, qu'au sens figuré - ce qui soutient la construction de chimères.

L'échafaudage de « La négation » propose de construire la genèse de la représentation et du jugement et on pourrait penser que Freud, cette fois, s'est définitivement incliné devant la réalité, lorsqu'il assigne à une représentation la fonction de garantir l'existence du représenté. Mais l'un des enjeux essentiels de la négation relève de la possibilité de séparer la fonction intellectuelle et le processus affectif, en ouvrant l'accès du contenu représentatif à la conscience : le patient peut accepter intellectuellement le refoulé tandis que « persiste ce qui est essentiel dans le refoulement » (*Résultats, idées problèmes*, 1, p. 136.). Cet essentiel du refoulement, quel est-il ? La matière

première, les affects ou encore ce qui anime le moi, le mouvement, le pulsionnel, la vie ? Ce qui se garde à l'intérieur pour préserver le plaisir, que plus tard Winnicott a appelé le *self* et que J-B. Pontalis comprend comme « se poser et être reconnu d'abord comme étant », ce qui, au-dedans, se constitue comme « le représentant du vivant » ! (« Naissance et reconnaissance du soi », *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1978.)

Car il nous faut admettre que c'est à partir de la perte, bien sûr, mais aussi de la satisfaction que s'élabore la négation : les deux conditions pour que la représentation d'un objet advienne sont, ne l'oublions pas, que cet objet ait été perdu, et qu'il ait jadis apporté une satisfaction « réelle ». Nous n'avons pas fini de réfléchir à ces propositions : elles disent que sans la perte, il n'y a pas d'accès à la pensée intérieure et que sans plaisir réel lié à l'autre, il n'y a pas d'accès non plus ! Superbe compromis qui maintient en tension continue le désir et le renoncement à l'origine de la pensée dans son aptitude créatrice. C'est donc à partir d'une matière éminemment subjective et trompeuse que s'amorce la capacité de décider qu'une chose existe ou n'existe pas, d'abord, qu'elle est vraie ou fausse, ensuite. Matière trompeuse à l'observation, dont l'analyste pourrait se défier, ou souhaiter se défaire s'il se laisse lui aussi, prendre au piège du vrai et du faux comme cela se passe dans certaines cures. Cet enlèvement dans le vrai et le faux, Didier Anzieu en a dégagé la singularité dans le transfert paradoxal en opposant la logique des contradictions et celle des paradoxes : la première met en conflit le bien et le mal, c'est la logique du surmoi, celle de l'Œdipe comme structure refoulante ; la seconde place les énoncés en termes de vrai et de faux, c'est la logique des limites. La première s'applique au désir, la seconde déborde sur la sensation, la perception, la mémoire, le jugement et plus généralement la pensée. Du côté de la première, l'illusion, la confiance et la possibilité de créer des correspondances entre la réalité extérieure et la réalité interne, du côté de la seconde, un paradoxe qui défait et rompt, qui subvertit le sens de la vérité et de l'être : pas d'acceptation d'une quelconque dialectique, pas de relativité des points de vue, pas de déploiement du plaisir et du déplaisir mais une instantanéité sans cesse en quête d'accordage avec l'autre. Un autre figé dans une figure de juge impitoyable, souveraine et tyrannique, qui assigne implacablement à l'obéissance ou à l'esclavage au nom d'une rationalité radicale. Quelle vérité que celle - paranoïaque - d'un surmoi destinai aliénant, follement asservi à des désirs si violents qu'ils ne peuvent s'avancer que muselés ou débordants, si sauvages qu'ils réclament d'être emprisonnés dans les catégories du vrai et du faux. Alors que, justement, on ne peut jamais vraiment dire d'un affect qu'il est vrai ou faux, cela n'aurait

pas de sens même si on invoque les diverses transformations et renversements auxquels il se prête. Il s'éprouve, c'est une évidence, et se lie à une représentation qui lui sert de tenant lieu, de cause, ou d'argument.

Cette patiente, au décours d'une très longue analyse le dit bien mieux que moi : « C'est vous qui avez appelé la tristesse, pour empoisonner ma vie. Avant, je pouvais tout, j'étais seulement excitée et cela n'est pas difficile à soigner : il suffit de marcher jusqu'à l'épuisement ou de prendre des toxiques. Ma tristesse, je ne peux rien en faire sauf la garder en moi pour venir vous la rendre, ici. Ma tristesse, je vous la crache au visage, je n'en veux pas, prenez-la, vous n'avez pas l'air d'en avoir peur. »... et la séance suivante : « Tout ce que je pensais avant, vous avez soufflé dessus. C'est du faux tout ça puisque ce n'est plus vrai aujourd'hui. Il faut que je recommence mes listes : avant, c'était facile, j'avais ma liste du vrai et du faux. Maintenant il faut tout refaire, à cause de vous, repartir à zéro, il me faut construire la liste du possible et du pas possible... »

Le passage du « vrai/faux » au « possible/pas possible » ne constitue-t-il pas un enjeu majeur de l'analyse, et le changement de point de vue, une de ses conquêtes primordiales ? Le possible implique une limite parfois angoissante ou douloureuse mais il apporte aussi un certain soulagement à l'instar de la reconnaissance du fameux roc biologique, la différence des sexes. Certes, il faut abandonner la magie de la toute-puissance, il faut renoncer à l'idée d'une vérité souveraine, mais le possible et sa part étrangère de risque et d'inconnu, engagent le désir et la recherche, l'inventivité et surtout le plaisir au double sens du *Lust*, celui de la quête d'apaisement de l'excitation et en même temps celui du maintien de la tension du désir (j'emprunte ce commentaire à Jean Laplanche).

C'est lorsque le plaisir déserte que la maladie humaine apparaît dans ses formes les plus tragiques : le négativisme, le barrage de l'indifférence, de l'incommunication, l'absence des affects, ces figures à la fois fortes et décourageantes de la psychose menacent le modèle de l'hystérie et du rêve peut-être parce qu'elles représentent les résistances les plus tenaces à la méthode analytique. A la méthode surtout car les efforts théoriques pour tenter d'en rendre compte se sont souvent révélés pertinents : pour Freud, l'inadéquation de la cure, la difficulté d'engagement dans le processus reviennent au fait de la division du moi dans la psychose. L'ombre de cette impuissance pourrait assombrir les destins de la psychanalyse contemporaine qui se trouverait sanctionnée de ses excès « téméraires » à moins de reconnaître que, dans toutes les cures, l'émergence de moments mélancoliques demeure possible lorsque les conditions requises de la régression

narcissique ravivent la marque de l'« absence de recours », comme dit J.-B. Pontalis, et que le retournement meurtrier de la haine contre le moi tente d'effacer cette béance. Mais cet acharnement n'est pas toujours et seulement porté par le désir de détruire, définitivement : le récent débat, à Annecy, entre André Beetschen et J.-B. Pontalis nous engage plutôt à le considérer comme une résistance du vivant et non comme l'effet d'une « pure » pulsion de mort. Il me semble que ce mouvement peut être déclenché et maintenu par une attaque forcenée contre la passivité, contre l'empreinte de l'autre, contre la possibilité d'être modifié par lui : face à la potentielle mobilité induite par l'analyse, c'est l'inertie, le retour vers l'inanimé qui sont recherchés avec une opiniâtreté parfois inébranlable. Et l'inertie, l'inanimé ne sauraient se confondre avec la passivité parce que celle-ci témoigne, bien au contraire, de l'excitation, du changement d'état, c'est-à-dire du mouvement et de la vie.

Je m'aperçois que je me laisse dériver, emportée par le courant que j'essaie d'approcher depuis le début de cet exposé et je reviens, encore une fois, dans la déroute, aux doutes qui nous assaillent et dont nous ne pouvons jamais nous défaire. C'est sans doute parce que, depuis plusieurs années, comme

beaucoup d'entre nous, je me suis laissée prendre par la douleur, le masochisme, la réaction thérapeutique négative, la mélancolie... C'est peut-être la rencontre avec des patients qui semblent ne pas souffrir tant ils sont loin, enfermés hors d'eux-mêmes, des hommes qui semblent incarner l'enfance éternelle, pour qui le temps ne passe pas, c'est peut-être cette rencontre et ce qu'elle induit chez moi de désespoir et de misère. Ce sont sans doute aussi les cures de femmes qui se font du mal, qui ne veulent pas du plaisir sauf dans son aliénation à la douleur, qui s'accusent de tous les crimes pour ne pas être aimées, car être aimé reste le plus inacceptable... Ce sont tous ces motifs et bien d'autres qui m'échappent évidemment qui m'ont entraînée à revenir, pour vous parler de science et de vérité, à ce vieux principe de plaisir dont on pourrait penser qu'il est aujourd'hui périmé, tant il est usé par la multiplication des déclarations officielles du bonheur. Ce n'est pas ce plaisir-là qui occupe les psychanalystes, mais celui qui, dans la répétition de ses alternances, fisse la trame de nos désirs et de nos rêves bien sûr ; mais encore et surtout, celui qui, tapi dans le fil des mots et dans leur chair, anime les mouvements intérieurs, celui qui fait venir pendant des mois, des jours, des années, dans le même lieu et aux mêmes heures, les deux invités dont la présence est requise pour que la séance commence.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Dominique CLERC MAUGENDRE
Vice-présidents Lucile DURRMEYER, Pierre FÉDIDA
Secrétaire général Laurence KAHN
Secrétaire scientifique Patrick MEROT
Trésorier Felipe VOTADORO
Président sortant Évelyne SECHAUD

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Patrick MEROT
Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND
Catherine CHATILLON
Brigitte EOCHÉ-DUVAL, Pascale MICHON-RAFFAITIN, Philippe VALON

DOCUMENTS ET DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice La réalisation de ce numéro a été confiée à Lucite Durrmeyer, Blandine Foliot, Sylvie de Lattre et Josiane Rolland

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX, André BEETSCHEN
Catherine CHABERT, Dominique CLERC MAUGENDRE, Lucienne COUTY, Guy DARCOURT,
Roger DOREY, Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Pierre FÉDIDA, François GANTHERET,
Edmundo GOMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI, Christiane GUILLEMET,
Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE,
Danielle MARGUERITAT, Dominique MAUGENDRE, Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY,
Henri NORMAND, Aline PETITIER, Robert PUJOL, Jean-Claude ROLLAND,
Guy ROSOLATO, Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Annie ANZIEU
Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX, André BEETSCHEN, Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Laurence KAHN
Dominique MAUGENDRE, Henri NORMAND, Aline PETITIER, Evelyne SECHAUD

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Bernard FAVAREL-GARRIGUES
Membres ex officio Dominique CLERC MAUGENDRE, Patrick MEROT *Membre représentant le Collège des titulaires* Danielle MARGUERITAT Monique ROVET, Martine BIAU-BEZARD, Nicole OURY, Michel WOLKOWICZ

MEMBRES TITULAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 22 87 72
Dr Claude BARROIS	39, boulevard de Port-Royal - 75013 Paris	01 43 37 72 96
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 71 92 81
Mme Dominique CLERC-MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Mme Lucienne COUTY	15, rue de l'Estrapade - 75005 Paris	01 43 26 02 75
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini - 06000 Nice	04 93 82 12 59
Pr Roger DOREY	32, rue Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Pr Pierre FÉDIDA	3, rue du Regard - 75006 Paris	01 42 22 07 61
Pr François GANTHERET	91, rue de Seine - 75006 Paris	01 43 54 69 31
Dr Edmundo GOMEZ-MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07	01 45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Danielle MARGUERFAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Dominique MAUGENDRE	5, rue Alphonse Baudin - 75011 Paris	01 43 57 51 77
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Aline PETITIER	118, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 45 49 32 64
M. J. B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89
Mme Evelyne SÉCHAUD	105, avenue Victor Hugo - 75016 Paris	01 44 05 92 60
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 21 52 45

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris
M. Joël BERNAT	5, rue Théodore Ducos - 33000 Bordeaux
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdon - 75012 Paris
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, 74, rue du Coudray - 44000 Nantes
Dr Françoise CAILLE-WINTER	103, avenue du Général M. Bizot - 75012 Paris 16,
Mme Marie-José CÉLIÉ	rue Lunain 75014 Paris
Dr Catherine CHATILLON	75, 75, rue de Saint Genès - 33000 BORDEAUX
Pr Françoise COUCHARD	17, avenue du Roule - 92200 Neuilly
M. Albert CRIVILLÉ	132, boulevard du Montparnasse - 75014 Paris
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13 16,
Dr Catherine DOCHE	rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux
Dr Bernard DUCASSE	16, 16, avenue de Strasbourg - 33000 Bordeaux
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 Paris
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris 11,
Mme Blandine FOLIOT	square Jasmin - 75016 Paris
Dr Claudine GEISSMANN	13, boulevard George V - 33000 Bordeaux 24,
Mme Monique DE KERMADEC	avenue Bugeaud - 75116 Paris
Dr Patrick LACOSTE	59, rue du Parc - 33000 Bordeaux
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier- 76300 Sotteville-les-Rouen
Dr Roland LAZAROVICI	17, 17, rue Gazon- 75014 Paris
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon
Dr Josef LUDIN	Meraner Str. 7 10825 Berlin Allemagne
Dr Patrick MEROT	13, avenue Charles V - 94130 Nogent-sur-Marne
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon 32
Mme Monique ROVET	bis, avenue de Picpus - 75012 Paris
Dr Jean-Yves TAMET	63, rue Désiré Claude - 42100 Saint-Etienne
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Don Calmet - 54000 Nancy
Dr Felipe VOTADORO	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris

MEMBRES HONORAIRES

- Mme Nicole BERRY - Dr Colette DESTOMBES
- Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Bernard JOLIVET
- Dr Marianne LAGACHE - Dr Elisabeth LEJEUNE

